



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

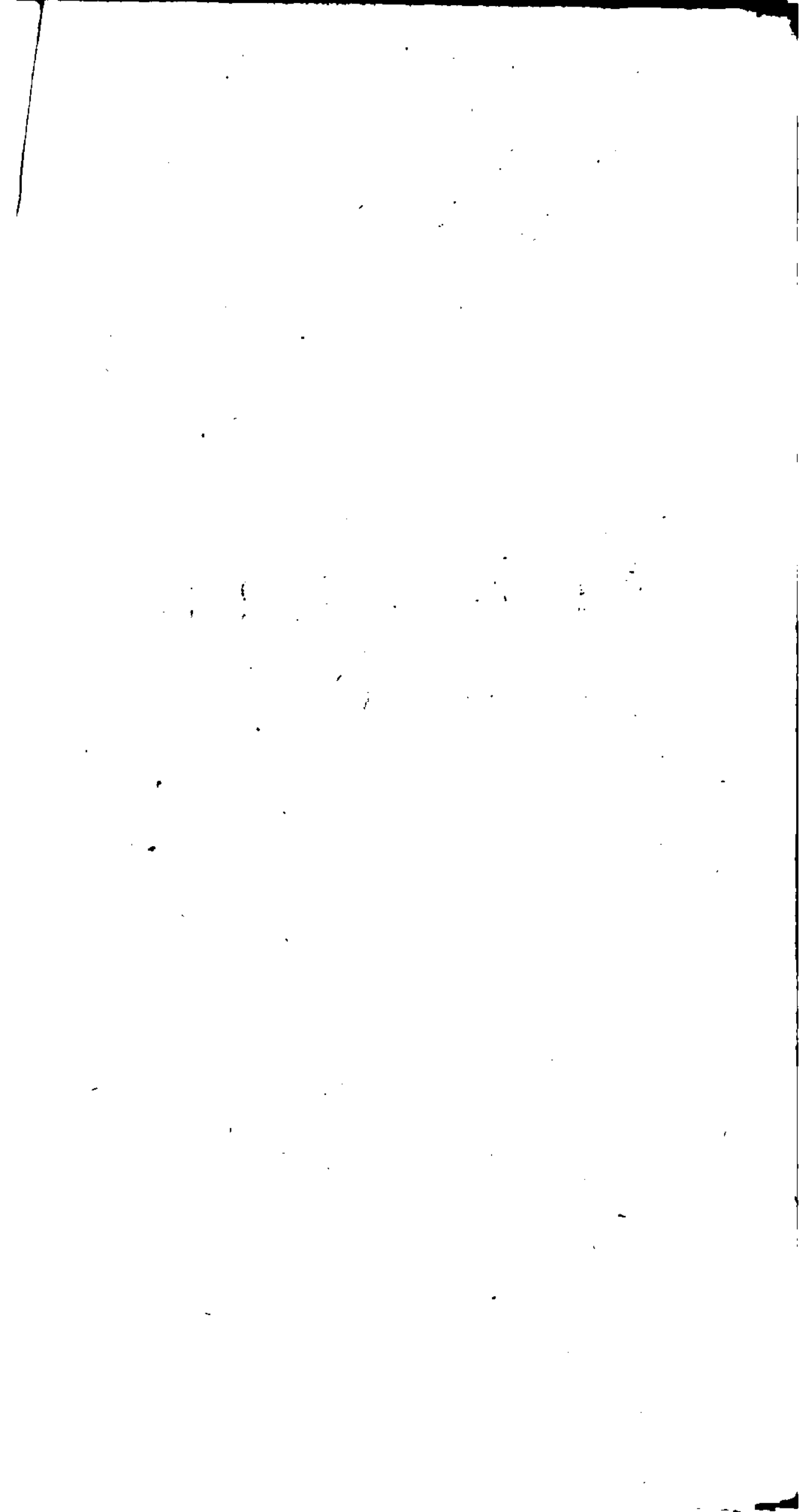


Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

THÉÂTRE
ALLEMAND.

T O M E P R E M I E R.



THÉÂTRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES,

*Tant anciennes que modernes, qui ont paru
en langue Allemande; précédé d'une Disserta-
tion sur l'Origine, les Progrès & l'état
actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.*

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public,
à l'Ecole Royale Militaire.

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai
& près l'Eglise des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Public a sans doute accueilli favorablement cet Ouvrage, puisque l'Edition des deux premiers Volumes a été épuisée en fort peu de temps, & que l'on nous en demandoit souvent la suite : cependant des obstacles qui venoient du dérangement des affaires du Libraire, Propriétaire des premiers Volumes, ne permettoient pas d'en publier de nouveaux, quoique tout prêts à être mis sous Presse, & moins encore de faire réimprimer ceux qui avoient déjà paru. Un moyen de remplir ce double objet, étoit de fournir aux frais de l'Impression, sans recourir à MM. les Libraires : & c'est celui qu'il a enfin fallu prendre.

C'est apparemment le succès de notre Recueil, qui a fait naître à

vj *AVERTISSEMENT.*

d'autres l'idée de traduire aussi des Pièces Allemandes, même de celles dont nous avons déjà donné la Traduction. Ces nouveaux Traducteurs avoient sans doute leurs raisons pour garder un profond silence sur l'existence de notre *Théâtre* & de la *Dissertation* historique & critique dont il est précédé. Plus sinceres ou moins prudents qu'eux, nous ne nous sommes point fait de peine d'avertir, à la fin de la Dissertation citée, que M. C** D** avoit déjà publié en Hollande un Théâtre Allemand : & avec la même sincérité, ou avec aussi peu de retenue, nous ferions ici connoître ces nouvelles Traductions, si plusieurs Journalistes ne nous avoient dispensés de ce soin. Il est vrai que nous n'oserions induire le Public en erreur, en insinuant que ce sont ces *Littérateurs* qui les premiers ont fait connoître en France les Productions dramatiques des Allemands & l'état de leur Théâtre.

AVERTISSEMENT. vij

Ce n'est pas à nous d'apprécier le travail de ceux qui sont entrés après nous dans cette carrière. Il faut croire qu'ils ont voulu mieux faire ; nous ne pouvons que prier les Connoisseurs de comparer.

Ceux qui prendront la peine de lire notre *Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'État actuel de la Poësie théâtrale en Allemagne, & l'Histoire du Théâtre Allemand* qui se trouve ailleurs, y remarqueront une grande diversité, non-seulement dans la manière de représenter les faits, mais dans les faits mêmes. Par exemple, nous disons & nous prouvons, en rapportant le sujet d'une Piece, que les Allemands avoient des représentations véritablement théâtrales dès le commencement du quatorzieme siecle : tandis que les Auteurs de l'Histoire trouvent les premières traces de Pieces Allemandes dans les *Jeux de Carnaval*, vers le milieu du quinzieme siecle. Quant à la na-

a ij

viii *AVERTISSEMENT.*

ture des Jeux de Carnaval, qui nous ont paru avoir du rapport aux *Mysteres*, ces Littérateurs assurent qu'ils répondent aux Pièces des *Troubadours*, Poètes qui, selon nous, cultivoient tout un autre genre, & avoient pour contemporains, en Allemagne, les *Minne-Sænger*, ou *Chantres d'amour*, &c. &c. &c.

Si ces mêmes Littérateurs s'accordent quelquefois avec nous, on voudra bien se souvenir que notre *Dissertation* a été imprimée dix ans avant leur *Histoire*.

Pour faciliter la besogne à ceux de nos Lecteurs qui voudroient comparer les nouvelles Traductions avec les nôtres, nous allons mettre sous leurs yeux, pour échantillon, quelques passages des *Juifs*, Comédie qui se trouve dans notre premier Tome, en observant de distinguer les deux Versions par le Caractere d'Impression.



AVERTISSEMENT. ix

SCENE PREMIERE.

M I C H E L , M A R T I N .

M A R T I N .

Ancienne Traduction. QUE tu es bête,
mon pauvre Michel !

Nouvelle Traduction. *Te voilà donc ,
ma bête de Michel !*

M I C H E L .

Que tu es bête , mon pauvre Martin !
Et te voici , mon imbécille de Martin !

M A R T I N .

Avouons que nous sommes bien bêtes
l'un & l'autre. Le grand mal que ç'eût
été , d'expédier encore celui-là !

*Il faut convenir que nous fûmes hier
tous deux de grands fots : un homme de
plus ou de moins n'est pas une si grande
affaire.*

M I C H E L .

Pouvions - nous nous y prendre plus
adroitement ? Nous étions bien déguisés ;

a iij

x AVERTISSEMENT.

le Cocher étoit dans nos intérêts ; est-ce notre faute si la fortune nous a tourné le dos ? Je te l'ai déjà dit mille fois , mon ami ; on ne devient pas même bon voleur sans la fortune.

Mais, dis-moi, pouvions-nous prendre mieux nos mesures ? Nous étions masqués jusqu'aux dents , le Cocher étoit d'intelligence avec nous ; est-ce notre faute si la fortune a traversé notre entreprise ? Je l'ai dit plus de cent fois : sans le maudit bonheur, on n'est pas même un bon scélérat.

M A R T I N.

Peut-être avons-nous par-là évité la corde pour quelques jours de plus.

Mais , en y pensant sérieusement , cela nous éloigne tout au plus pour quelques jours de la corde.

M I C H E L.

Si on pendoit tous ceux qui volent , la terre seroit bientôt un désert. Le monde est plein de voleurs : & on ne voit que des gibets vuides. Avec le temps , Messieurs

AVERTISSEMENT. xj

les Juges auront apparemment la complaisance de laisser dépérir ces épouvantails. A quoi sont-ils bons en effet ? Tout au plus à nous faire détourner les yeux lorsque nous passons à côté.

Que parles-tu de corde ? Si tous les voleurs étoient pendus, les Justices seroient plus près les unes des autres qu'elles ne le sont. A peine en voit-on une de deux lieues en deux lieues, encore sont-elles dégarnies & propres seulement à la représentation. Je pense que Messieurs les Juges auront bientôt la politesse de laisser tomber ce vilain usage en désuétude ; aussi-bien, à quoi servent ces épouvantails ? Tout au plus à faire fermer les yeux à quelques-uns de nous, quand ils passent devant des gibets.

M A R T I N.

C'est même ce que je ne fais pas. Mon grand-pere & mon pere y sont morts. Puis-je faire mieux que de les imiter ? Je ne rougis pas de mes parens.

a iv

xij *AVERTISSEMENT.*

Moi , je n'en cligne pas l'œil seulement ; mon pere , mon grand-pere , toute ma famille a été branchée ; je suis leurs erremens , & je m'attends au même sort ; il ne faut jamais rougir de l'état de ses peres.

M I C H E L.

Mais ils rougiroient de toi. Qu'as tu fait jusqu'ici , qui puisse te faire regarder comme leur fils ?

Mais , toi qui parles , nos illustres te renieroient ; tu n'as encore rien fais de mémorable & qui soit digne d'eux.

M A R T I N.

Crois-tu donc que notre maître en aura été quitte pour la peur ? ... Et quant à ce maudit Etranger qui nous a arraché du bec un si friand morceau , laisse-moi faire , je m'en vengerai ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup sûr , ou bien. . . . Le voici fort à propos. Vîte , va-t'en. Je projette un coup de maître.

Penses-tu que notre maître en soit quitte pour cela ? Et cet impertinent Voyageur

AVERTISSEMENT. xiiij

étranger qui m'a ravi une si belle proie, il me le payera aussi, morbleu. Il nous laissera quelque chose du sien, ou.... Mais le voici, retire-toi, je veux faire un coup de maître.

M I C H E L.

Ma part, au moins ; ma part !

Je te laisse ; mais.... mi-part, mi-part !

S C E N E I V.

LE VOYAGEUR ET SON VALET.

L E V O Y A G E U R.

BRISONS-LA, je vous en prie. Allez seller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

Point d'étourderie, Mons Chrétien. Allez seller les chevaux, je veux partir avant midi.

L E V A L E T.

Tout de bon ? Je vois bien que vous voulez vous divertir aujourd'hui. Est-ce la petite Demoiselle de céans qui vous

xiv *AVERTISSEMENT.*

met de si bonne humeur ? Elle est , ma foi , gentille. . . . Il faudroit seulement que cela eût quelques années de plus. . . . seulement quelques années. . . . N'est-ce pas , Monsieur ? Quand les filles ne sont pas parvenues à un certain degré de maturité. . . .

Puisque Monsieur plaisantoit tantôt en me conseillant de prendre un double déjeuner , comment croirai-je qu'il parle sérieusement à présent ? Au reste, Monsieur est bien le maître de s'égayer avec moi. Mais, ne seroit-ce pas la jeune Freule (1) qui le met de si bonne humeur ? Oh, c'est une charmante enfant ! Si elle étoit seulement un peu plus âgée , un peu. . . . N'est-ce pas , Monsieur ? Oui , un peu plus , là ; . . . car , avant qu'une jeune personne ait acquis un certain degré d'embonpoint ; . . . un certain. . . .

(1) Tous les Allemands qui se servent de ce mot , prononcent *Frêle* ; il vient de *Fraulein*, D^emoiselle ; diminutif de *Frau*, Dame.

AVERTISSEMENT. xv

LE VOYAGEUR.

Allez, & faites ce que je vous ai dit.

Allez, Mons Chrétien, & faites ce que je vous ai dit.

LE VALET.

Vous prenez le ton sérieux, &c.

Ah ! ceci est sérieux, &c.

SCENE XI.

LE VALET, *parlant à la Soubrette.*

Où en étions-nous ?... A l'amour.... oui.... Je vous aime donc, Mademoiselle; je vous aime à la folie, vous dirois-je, si vous étiez une Marquise Françoise.

Où en étions-nous ?... Oui.... à l'amour : je vous aime donc, Mademoiselle. Je vous aime, vous dis-je, fussiez-vous une Marquise Françoise.

Nous devons observer que le contresens de la dernière phrase de la nouvelle Traduction ne doit pas être mis sur le compte de l'Auteur de la Pièce.

xvj *AVERTISSEMENT.*

Dans notre troisieme Tome, nous donnons la Traduction d'une Tragédie où l'Auteur, feu *M. de Brawe*, a voulu peindre toutes les horreurs auxquelles les circonstances doivent entraîner un Athée conséquent & fidèle à ses principes. C'est la seconde incursion que les Auteurs dramatiques Allemands ont hasardée contre la maladie de l'Esprit fort, qui semble devenir épidémique en Europe. Il faut bien qu'elle soit aussi commune en Allemagne qu'on la dit être en Angleterre & en France, puisqu'elle a excité le zele de personnes qui, par leur caractère, ne paroissent pas destinées à y chercher des remedes. Nous ne déciderons pas lesquels de ces remedes seront les plus propres à arrêter les progrès du mal, ou ceux de *M. Lessing* qui sont doux, ou ceux de *M. de Brawe* qui sont amers. C'est à la partie du Public faite pour en connoître & pour les administrer, qu'il

AVERTISSEMENT. xvij

appartient de prononcer : nous nous bornerons à faire des vœux pour l'efficacité des uns & des autres.

Il est à croire que les François verront avec plaisir, entre les Pièces contenues dans les nouveaux Volumes que nous leur offrons aujourd'hui, la fameuse *Minna de Barnhelm* de feu M. Lessing ; au moins notre Traduction les mettra-t-elle en état de juger avec connoissance de cause si c'est à tort ou avec raison que les Allemands n'ont regardé *les Amans généreux* de M. Rochon de Chabannes, que comme une copie très-imparfaite & nullement comparable à son original.

Une autre Pièce intéressante de ces Volumes est *Romeo & Julie* de M. Weifs. Elle a eu le plus grand succès en Allemagne , & a en effet de grandes beautés , qui cependant n'ont pas dû nous empêcher de relever , dans des Remarques , quelques écarts où l'estimable Auteur

xviiij *AVERTISSEMENT.*

s'est laissé entraîner faute de préférer constamment le langage de la nature au clinquant de l'esprit. Si , comme nous le prévoyons , ces Remarques déplaisent à des Allemands trop prévenus en faveur de tout ce qui sort de la plume de leurs bons Auteurs , ils voudront bien se souvenir de la sévérité (1) avec laquelle leurs Cri-

(1) Celui de tous les Littérateurs Allemands qui a le moins usé de ménagement envers les Auteurs François , & qui même a osé imprimer que les François n'avoient pas encore un Théâtre tragique , c'est M. Lessing. Il est vrai que sa critique porte par - tout l'empreinte de la plus profonde connoissance des regles de l'art , & qu'elle est toujours appuyée sur des raisonnemens qui méritent , ce nous semble , l'attention de tous ceux qui se piquent de bien entendre le Théâtre. Les François sont maintenant à même de lire ce que cet Ecrivain penseur a

AVERTISSEMENT. xix

tiques ont coutume de juger les meilleures Pieces Françoises, lorsqu'ils les trouvent défectueuses.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit, dans notre *Dissertation*, de l'état actuel de la Poësie théâtrale en Allemagne ; & , quant à la suite de ce Recueil, nous nous bornerons à avertir que nous continuerons d'en faire paroître les Volumes deux à deux, & le plutôt que nos autres occupations nous le permettront. On peut être sûr qu'ils renfermeront tout ce que l'Allemagne a produit de considérable dans ce genre, notre intention étant

trouvé à redire à des Pieces en possession d'être regardées comme des Chef-d'œuvres , & même comme le *non plus ultra* de l'Art dramatique. La Traduction de la *Dramaturgie* vient de paroître, & se trouve aux mêmes adresses que ce Théâtre Allemand.

xx *AVERTISSEMENT.*

de faire entrer également dans notre Recueil les bonnes Pieces dont les nouveaux Traducteurs se sont emparés. L'ancienneté de notre entreprise nous y donneroit droit, quand même nos concurrens, en traduisant ce que nous avions déjà traduit, ne nous auroient pas autorisés à user de représailles. Notre dernier Tome ne sera pas le moins intéressant : il contiendra un Précis des critiques que les plus savans Littérateurs Allemands ont faites des Pieces contenues dans notre Collection.

L'Approbation & le Privilege se trouveront à un des Volumes suivans.



DISSERTATION

*Sur l'Origine , les Progrès & l'Etat
actuel du Théâtre Allemand.*

IL y a si peu de temps que les Allemands ont ce qu'on peut appeller un Théâtre, qu'il n'est pas étonnant qu'aucun d'eux ne se soit encore avisé d'en écrire l'Histoire. Les secours qu'on pourroit trouver pour en composer une, sont épars dans tant d'Ouvrages différens, & seroient si difficiles à rassembler, que nous nous bornerons, pour le moment, à jeter un simple coup-d'œil sur son Origine, ses Progrès & son Etat actuel, nous réservant d'en parler plus en détail dans un

Théat. Allem. de Junker. T. I. 2

des volumes qui suivront celui-ci.

On peut rapporter à trois époques principales les observations à faire sur le Théâtre Allemand. La premiere comprend les temps anciens jusqu'en 1625, où *Opitz* parut & publia ses *TROYENNES*; la seconde, depuis *Opitz* jusqu'en 1730, où *Gottsched* entreprit de réformer le Théâtre Allemand & la troisieme, depuis ce temps jusqu'à nos jours.

PREMIERE ÉPOQUE.

Les premiers Poëtes connus chez les Allemands furent les *Bardes*. Leur principale fonction étoit de transmettre à la postérité les hauts faits de leur nation, & d'exciter le courage des Germains, dans

les combats , par des chansons guerrières appelés *Barditus*, ou Chants des Bardes. Il est probable que tous leurs Poëmes n'étoient pas lyriques, & qu'ils entre-mêloient quelquefois leurs chansons de dialogues. C'est le sentiment de plusieurs Savans, & le célèbre M. Klopstock en est si convaincu qu'il s'est essayé dans le même genre. Il vient de publier (a) une sorte de Drame entre-mêlé de chants guerriers, intitulé *La Bataille de Hermann* (ou d'*Arminius*), que nous insérerons dans un des volumes suivans.

(a) Il a dédié ce Poëme à l'Empereur régnant qui, pour témoigner sa satisfaction à l'Auteur, lui a fait présent d'une médaille d'or, sur laquelle on voit la tête de ce Monarque, ceint d'une couronne de diamans.

Charlemagne , protecteur des Lettres en général , & des Muses Allemandes en particulier , fit recueillir toutes les Poësies Germaniques connues de son temps , & les fit mettre en Allemand plus moderne , tel qu'on le parloit alors. On croit que le zele des Prêtres Chrétiens , qui avoient en horreur tout ce qui rappelloit les idées du Paganisme , détruisirent ce monument précieux des Annales littéraires & politiques de l'Allemagne.

M. Gottsched assure avoir lu dans une vieille Chronique , qu'on avoit joué devant Charlemagne une Piece écrite en langue Allemande , mais il a négligé de citer l'Auteur où il a puisé ce fait.

Avant le dixieme siecle on ne découvre aucune trace qui puisse

faire présumer que les Allemands aient cultivé, ou même connu, la Poësie dramatique jusqu'au temps de la fameuse *Roswitha*, Chanoinesse de Gandersheim, qui, tandis que toute l'Europe étoit déjà plongée dans la barbarie & l'ignorance, cultivoit les Lettres au sein de la vertu & de la piété la plus exemplaire, traduisoit les Comédies de Térence, & composoit elle-même des Drames auxquels elle donnoit le nom de *Comédies*, quoique le sujet en fût véritablement tragique. En général, comme l'observe l'Evêque Fontanini dans son *Traité de l'Eloquence Italienne*, il paroît qu'on n'attachoit pas alors aux termes de Comédie ou Tragédie, les mêmes idées que les Anciens y attachoient & que nous y avons atta-

chées depuis. Le Dante lui-même, dans son *Traité de vulgari éloquenzia*, donne le nom de Tragédie à l'Eneïde; & quoiqu'en dise le Pere Rapin, c'est lui aussi, & non la postérité, qui a donné le nom de Comédie à son Poëme, qui est cependant dans la classe des Poëmes épiques.

La Chanoinesse de Gandersheim, dans la Préface qui est à la tête de ses Œuvres, explique le motif qui l'a portée à composer ses Comédies, & le but qu'elle s'y propose. « Il y a plusieurs Catholiques, dit-elle, qui séduits par l'agrément du style, préfèrent la vanité des livres Payens à l'utilité des Saintes Ecritures: il y en a d'autres qui, à la vérité, respectent la Bible & méprisent les Auteurs

Payens , mais qui cependant ne laissent pas de lire assidûment Térence , & qui ne croyant être sensibles qu'aux charmes de l'expression , souillent leur imagination par la connoissance des choses obscènes. J'ai donc cru pouvoir imiter un Auteur que tant de gens lisent avec plaisir , & j'ai tâché , autant que les bornes de mon génie ont pu me le permettre , de célébrer la chasteté louable des Vierges saintes , de la même manière qu'on a coutume de produire aux yeux du Public le dérèglement des femmes libertines ». Ce dernier passage semble prouver que la Scene allemande étoit déjà en vigueur du temps de Roswitha ; mais il n'en reste aucun monument. Les Comédies qui nous sont restées de la

Chanoinesse , font au nombre de six : *Gallicanus* , *Dulcitius* , *Kalimachus* , *Abraham Hermite* , *Paphnutius* , & la Foi , la Charité & l'Espérance , trois Vierges qui ont pour mere commune la Sapience , ou la Sageffe.

GALLICANUS est en deux Actes. Le court extrait que nous en allons donner , suffira pour faire connoître l'esprit de ce temps-là.

Gallicanus , Général de Constantin , devient amoureux de la Princesse Constance. L'Empereur ordonne à son Général d'aller combattre les Scythes , & lui promet les plus grandes récompenses : celui-ci ne demande , pour prix de ses services , que la main de la belle Constance. L'Empereur , étonné qu'un Payen prétende à la main de

sa fille , consulte les Grands de l'Empire , & d'après leur conseil il accorde la Princesse au Général , en se réservant le droit de l'en instruire le premier , & de la préparer à cet événement. Constance déclare net qu'elle ne se mariera pas , & qu'elle est résolue de garder le célibat toute sa vie. Son pere lui représente qu'elle l'expose à perdre le meilleur Général de son Empire. La Princesse lui propose de la promettre à Gallicanus , à condition qu'il reviendra vainqueur des Scythes ; elle exige aussi qu'on laisse auprès d'elle deux filles qu'avoit Gallicanus , & elle arrange les choses de façon que deux de ses Chambellans , l'un nommé Paul & l'autre Jean , suivront le Général à l'armée , où elle se promet

bien qu'ils le convertiront. Le pere
 approuve les vues de sa fille, &
 tout se fait selon son bon plaisir.
 Elle ne manque pas de convertir
 les filles du Général Payen, & d'en
 faire deux Religieuses. Cependant
 Gallicanus marche à l'ennemi, livre
 bataille, est défait & mis en fuite ;
 mais un ange lui apparôit, le ra-
 mene au combat, & lui fait rem-
 porter une victoire complete. Le
 vainqueur ne croit pouvoir mieux
 marquer sa reconnoissance à l'ange
 qu'en se faisant baptiser & en faisant
 vœu de chasteté. C'est lui-même
 qui à la fin du premier Acte vient
 faire un beau récit à l'Empereur.
 On ne fait ce que devient la Prin-
 cesse, ni comment elle a pris le
 vœu de son Amant.

Dans le second Acte ce n'est

plus Constantin qui regne ; c'est Julien , qu'on ne manque pas ; comme nous faisons encore aujourd'hui , d'appeller l'Apostat. Il exile Gallicanus , qui meurt enfin comme un Martyr. Les Chambellans Paul & Jean sont assassinés , on ne fait par qui ; mais le Diable saisit le fils du meurtrier , & le force de déclarer le crime de son pere , & de raconter en détail les sentimens de piété que les deux saints Martyrs ont fait éclater à leur mort. Le fils & le pere se convertissent , & la Piece finit par la cérémonie de leur Baptême.

Les cinq autres Comédies qui ne sont que d'un Acte chacune , sont à peu près dans le même goût. Il est étonnant qu'une femme qui aimoit les Anciens , & qui les tra-

duisoit, les ait si mal imités, & se soit si peu doutée des regles que prescrit la vraisemblance. La superstition & la stupidité entroient comme des torrens par-tout où il y avoit des hommes réunis.

Ces Pieces ne sont point écrites en Allemand, mais en fort mauvais Latin; nous n'en avons fait mention que parce qu'il paroît qu'elles firent naître en Allemagne, le goût de la poésie dramatique.

L'Allemagne, dans le treizieme siecle, avoit bien ses *Minnesænger* ou Chantres d'Amour, comme la France avoit ses *Troubadours*; mais dans leurs poësies qui sont parvenues jusqu'à nous, on ne trouve rien qui soit relatif au Théâtre. L'Histoire ne fournit rien non plus qui puisse faire conjecturer qu'ils

se soient occupés de la poésie dramatique. Mais le commencement du quatorzième siècle offre un événement qui prouve incontestablement qu'alors les Allemands avoient des représentations théâtrales. Voici le fait tel qu'il est rapporté par plusieurs Auteurs contemporains (a).

« Frédéric , surnommé *le Mordu* , Markgrave de Misnie & Landgrave de Thuringe , étoit enfin parvenu à rendre la paix à ses Etats désolés par une longue guerre. Ses Sujets, dans les villages comme dans les villes, chercherent, par

(a) *Chronicon Sampeyrinum Erfurtense* ; *Erphurdianus antiquitatum Variloquus* ; *Chronique de Thuringe* par Ursin ; *Chronique de Thuringe* par Jean Rothe. Voyez-les dans *Menkenii Scriptores rerum Germanicarum* , tom. 2 & 3.

les divertissemens qu'ils se procuroient, à se consoler des calamités passées. Les Ecclésiastiques de la ville d'Eisenach y représenterent publiquement, l'an 1322, quinze jours après Pâques, *dans un joli Jeu*, les dix Vierges dont il est fait mention dans l'Evangile. Le Markgrave lui-même assista à la représentation. Ce Prince voyant que les cinq Vierges folles, malgré leurs pleurs & leur repentir, alloient être exclues à jamais du séjour des bienheureux, & que la Sainte Vierge & tous les Saints s'employoient en vain pour obtenir leur grâce, il en fut tellement indigné qu'il s'écria avec emportement: *Qu'est-ce donc que la croyance des Chrétiens, si Dieu n'a aucun égard à notre repentir & à l'inter-*

Cession de Marie & de ses Saints ?

On entreprit inutilement de le calmer & d'éclaircir ses doutes ; il sortit du lieu de la représentation dans une grande colere qui ne se dissipa qu'au bout de cinq jours. Cependant les transports auxquels il s'étoit livré, avoient été si violens, qu'il en eut une attaque d'apoplexie qui le retint au lit pendant trois ans, & dont il mourut dans la cinquante-cinquieme année de son âge. Il fut enterré à l'Eglise de Sainte Catherine, dans la chapelle de Saint Jean ».

Quoique l'Histoire ne dise pas en quelle langue cette Piece étoit écrite, il est très-naturel de croire qu'elle étoit en Allemand, puisqu'elle étoit destinée à l'amusement de toute une ville dans une es-

pece d'occasion solennelle. Quand M. Gottsched, dans son Catalogue, soutient que les Pièces de Roswitha, toutes composées en latin, langue qui n'étoit alors connue que dans les Couvens, n'ont pu influer en rien sur les productions des siècles suivans, & que la Comédie s'est introduite chez les Allemands à-peu-près comme elle s'étoit introduite chez les Grecs du temps de Thespis, on voit visiblement qu'il faute du dixieme siècle au quinzieme, & qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé à Eifenach en 1322. Si ce fait lui eût été connu, il auroit senti que la Comédie qu'exécutterent les Prêtres de cette ville, n'étoit, par le sujet même qui y étoit traité, qu'une imitation de celles de la Chanoinesse qui, de

son aveu même , avoit puisé dans Térence l'idée de la Comédie.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les productions Allemandes du quinzième siècle dans le genre dramatique.

Les jeunes gens autrefois étoient dans l'usage de se déguiser pendant le Carnaval , & d'aller par troupes dans les meilleures maisons de la Ville , où ils récitoient des Dialogues relatifs aux différens personnages qu'ils faisoient. Ces Dialogues , dans leur origine , étoient vraisemblablement assez simples , & n'étoient peut être que des impromptus ; mais la bonne réception qu'on fit aux interlocuteurs leur donna de l'émulation , les porta à les composer avec plus de soin , à y mettre plus d'action , à leur

donner une certaine étendue ; & à les apprendre par cœur. Bientôt ils devinrent une imitation des actions humaines ; on y louoit les bonnes , on y blâmoit les mauvaises : mais la satire dont on les assaisonna , n'étoit pas fort délicate , & ne respectoit pas beaucoup les mœurs. Ces représentations étoient connues sous le nom de *Jeux de Carnaval* , & quoiqu'on ne puisse pas fixer précisément le temps où elles commencerent à avoir lieu , leur origine est nécessairement antérieure au quinzième siècle , puisque dans celles qui furent faites vers le milieu de ce siècle , il en est parlé comme d'un usage fort ancien.

Les Jeux de Carnaval les plus anciens qu'on connoisse , & qui se

font conservés jusqu'à nos jours, furent composés à Nuremberg par un certain *Jean Rosenblut*, dont on ne fait d'autres particularités, si ce n'est qu'il a fait d'autres Poésies qui ne valent pas mieux que ses Pièces dramatiques, qui sont au nombre de six. La première est intitulée *Jeu de Carnaval*; la seconde, *les sept Maîtres*; la troisième, *le Turc*: on y parle de la prise de Constantinople comme d'un événement récemment arrivé; la quatrième a pour titre *le Paysan & le Bouc*; dans la cinquième il s'agit de trois personnes qui se sont sauvées dans une maison; & la sixième est à peu-près le *Tableau de la vie de deux personnes mariées*. Une courte analyse que nous allons donner de la première & de la trois

sieme, fera mieux connoître la nature de ces Drames que tout ce que nous en pourrions dire, & mettra les François en état de juger de la ressemblance & de la différence qui étoient entre ces Jeux & les *Myfteres*.

Un Héraut paroît d'abord pour exposer le sujet de la Piece, & ne manque pas de revenir à la fin remercier les Spectateurs de l'attention qu'ils ont bien voulu prêter. Voici comment il s'explique au commencement de la Piece.

« Faites silence, & prêtez l'oreille à ce que je vais vous annoncer. Notre Seigneur, l'Evêque de Bamberg, a entrepris une chose nouvelle. Plusieurs Dames sages sont venues se plaindre à lui que leurs maris portoient ailleurs le tribut

qu'ils leur devoient. Elles l'ont supplié de remédier à cet abus & de mettre fin à l'injustice des hommes. C'est pour demander à ces adulteres comment ils comptent expier leur crime, que nous sommes venus. Anciennement on les auroit lapidés : cependant nous sommes chargés d'examiner de qui procede la faute, & de voir de quoi on accuse les bonnes femmes ».

L' O F F I C I A L :

Messieurs, que celui que je vais nommer paroisse, & qu'il réponde à l'accusation intentée contre lui. Les deux Parties ouies, on saura punir le coupable.

Hermann Sonnenglanz,

Dieterich Seidenschwanz,

Everard Blumenthal,

Venez vous justifier devant l'Official.

HERMANN SONNENGLANZ.

Monsieur l'Officiel, faites bien attention, je vous prie, à ce que je vais dire. L'épouse qu'on m'a donnée est jeune, elle n'est pas même tout-à-fait formée; je n'ai fait que me conformer aux prières de sa mere, qui me dit à l'oreille le jour de ma noce, qu'il falloit ménager sa fille jusqu'à ce qu'elle fût plus avancée en âge, &c.

LA JEUNE FEMME.

Mon cher Monsieur, daignez m'écouter à mon tour: je vous dirai la pure vérité, &c.

On peut juger de la décence des raisons de la jeune femme par la justification du mari. Nous nous arrêterons là, & peut-être en avons

nous trop dit. Ce qui faisoit les délices de la bonne compagnie de ces temps-là , seroit à peine digne des Boulevards aujourd'hui. Le second & le troisieme défendeur & leurs femmes s'attaquent & se défendent sur le ton des premiers ; l'Official parle à son tour ; on réplique de part & d'autre ; enfin l'Official prononce , & le Héraut finit par l'Epilogue suivant :

« Monsieur notre hôte , ayez soin de nous faire bonne chere ; & en cas que ce que nous avons dit vous paroisse un peu libre , tâchez de le prendre en bonne part , & faites attention que tous ceux qui se sont assemblés ici , n'y sont venus que pour rire & pour badiner. Il est permis d'être fou au Carnaval , & vous savez bien qu'on

est plus gai le Mardi-Gras que le Vendredi-Saint. Si quelqu'un, soit homme soit femme, ne veut pas croire ce que je dis, je vais l'inscrire sur mon catalogue des fous ».

LE JEU DU TURC.

Un Héraut vient avertir que le Grand Seigneur a conquis la Grece ; qu'il est arrivé en Allemagne, & qu'il amene son Conseil avec lui pour terminer toutes les querelles des Chrétiens. « Le Payfan ni le Marchand, dit-il, ne trouvent de sécurité ni de paix nulle part ; ils éprouvent nuit & jour, sur terre & sur mer, toutes sortes d'opressions & d'injustices : chose honteuse à la Noblesse, qui n'a ni le courage ni la volonté de s'opposer à de pareilles violences. Si on

pendoit

pendoit tous les voleurs aux arbres qui bordent les grands chemins , ils n'auroient garde de piller les voyageurs. Puisqu'on parvient à prendre une bête féroce dans les forêts , il y auroit bien moyen , sans doute , d'attraper aussi les brigands. Enfin , le grand Seigneur trouve les choses dans un si mauvais état qu'il veut y remédier ; son intention est de rétablir la paix & la tranquillité dans tous les pays : ainsi ceux qui voudront en profiter , n'ont qu'à approcher ».

Paroît ensuite un habitant de Nuremberg , qui dit au Turc : « Parle donc , Grand Turc : comment as-tu pu te flatter de duper les gens de bien ? &c ». Le Turc lui répond : « Le Sultan mon Maître est riche & puissant ; sa

piété envers son Dieu lui a attiré les bénédictions du Ciel : aussi jusqu'ici a-t-il réussi dans toutes ses entreprises. L'Empire de Trébisonde , que nulle Puissance n'avoit pu ébranler , vient de se soumettre à lui ainsi que le Royaume de Barbarie , &c ». Le Nurembergois réplique : « Ecoute , grand Turc , tu manqueras certainement ton coup en Allemagne , tu peux dévaler au plutôt : on ne souffrira pas que des Payens viennent se nicher dans la Chrétienté , c'est de quoi veuille nous préserver notre Dieu , ce Dieu qui a précipité le tien du haut des cieux , &c ». Là dessus le Turc adresse la parole à son Empereur qu'il invite à mépriser généreusement ces propos injurieux.

Le Sultan prend enfin la parole

& proteste qu'il n'est pas venu pour nuire à personne , mais seulement pour mettre fin aux désordres qui désolent les Chrétiens. « La lecture des livres , leur dit-il , nous a appris que quand le riche opprimer le pauvre , quand l'homme d'esprit escroquera le bien de l'homme simple , quand celui qui est rassasié refusera de nourrir celui qui a faim , quand les Savans & les Docteurs donneront de mauvais exemples aux Laïques , quand le pere se plaindra de son fils , & quand le Seigneur ne protégera pas son Payfan , c'est alors que commenceront les malheurs des Chrétiens ». Ensuite il continue d'analyser les vices des Chrétiens, dont il compte neuf principaux : l'orgueil , l'usure , l'adultere , le parjure , l'apostasie ,

la corruption des Juges, la simonie, les nouveaux droits imposés sur les peuples, & le mépris aussi absurde qu'injuste dont on accable les gens de basse condition. « Tout cela déplait à Dieu, dit-il, & je suis venu pour y mettre ordre ».

Arrive un Envoyé du Pape, qui dit au Grand Seigneur qu'il est chargé de la part du Saint Pere de lui dire toutes sortes d'injures : il s'en acquite à merveille. L'Empereur Turc répond sur le même ton, & finit par observer que les Chrétiens ont des Prêtres orgueilleux & lâches qui aiment bien à monter des chevaux superbement enharnachés, mais qui se soucient peu de combattre pour la foi.

Arrive ensuite un Envoyé de l'Empereur, qui en termes très-durs

& très-grossiers, menace le Sultan de le faire mettre en prison & de le châtier : celui-ci n'est guere plus honnête dans sa réponse , & finit par assurer que si l'Empereur veut user de violence , il trouvera à qui parler.

A cet Envoyé succede celui du Rhin , qui annonce qu'il vient de la part de tous les Electeurs rassemblés sur le Rhin , pour avertir le Sultan qu'ils ne souffriront pas qu'il reste maître de Constantinople ; que c'est très-mal fait de sa part d'avoir pris cette ville & d'y avoir tué tant d'honnêtes gens. Le Sultan charge l'Envoyé de dire de sa part à tous les Princes Allemands , que les Payens les détestent à cause de leur intempérance , & que pour fournir à la bonne chere

qu'ils font , leurs fujets font obligés de s'excéder de travail , &c.

Paroît enfin le Bourguemaître de Nuremberg , qui qualifiant le Sultan de Très-Haut Roi & de Suprême Empereur , de Prince Souverain des Turcs & de tous les Payens , tenant la premiere place après son Dieu Mahomet , l'avertit poliment que le fauf-conduit que lui ont accordé Messieurs de Nuremberg va expirer , & le prie de s'arranger en conséquence pour quitter la ville avant les vèpres. Le Sultan ne néglige pas cet avis , il baisse le ton pour empêcher d'être maltraité , remercie la ville de la sûreté qu'elle lui a accordée , assure les Nurembergeois que ceux d'entr'eux qui voudront

venir en Turquie y seront favorablement reçus , & puis il se retire.

Pour conclusion le Héraut revient sur la Scene, adresse la parole à l'Hôte , & lui fait un compliment mêlé de traits satyriques & de quelques polissonneries.

Il paroît que les Allemands goûtoient fort ces farces , puisque dans les temps suivans on en vit éclore un nombre prodigieux , dont une grande partie a été imprimée , & s'est conservée jusqu'à nos jours. Le seul Jean Saxe , en Allemand *Hanns Sachs* , Cordonnier à Nuremberg , en composa , depuis l'an 1518 jusqu'à 1563 , soixante-cinq. Il eut pour successeur dans ce genre Jacques Ayrrer , Notaire & Procureur à Nuremberg , qui en fit trente-six , toutes antérieures au dix-sep-

tieme siecle, dont le commencement semble être l'époque où les Jeux de Carnaval ont cessé d'être en vogue. On n'en trouve aucun qui ait été fait depuis l'an 1600, du moins les farces qu'on continua de donner au Public n'eurent plus le titre de Jeux de Carnaval; on lui substitua celui de Jeux plaisans, Jeux bouffons, &c. Il est vrai que M. Gottsched, dans son Catalogue, fait mention d'une Piece de 1610 sous le titre de *Pieux Jeu de Carnaval du chaste Joseph*; mais ce titre même désigne une Piece sérieuse; d'ailleurs il est fort incertain que la date de l'impression soit aussi celle de la composition.

Laissons les farces, & voyons quels furent les commencemens de

la véritable Poësie théâtrale en Allemagne.

Les Allemands se sont familiarisés de bonne heure avec les anciens Auteurs dramatiques , puisque M. Gottsched nous apprend qu'on conserve à la Bibliothèque du College de Zwickau des extraits de deux Comédies de Térence faits vers la fin du quinzieme siecle , & destinés à être représentés par les écoliers de ce College. Dans le même temps, en 1486, parut une traduction de l'Eunuque imprimée à Ulm, & bientôt après, en 1499, une traduction de tout Térence, ornée d'un frontispice qui représente une salle de Théâtre avec des Acteurs & des Spectateurs, telle qu'elle devoit être suivant l'idée qu'en avoit le Traducteur: il y a

aussi à la tête de chaque Comédie une estampe où sont figurés tous les personnages de la Piece , avec des étiquettes qui contiennent leurs noms. Dans l'Andrienne on voit même l'Isle d'Andros , un vaisseau en mer , Phania qui lutte contre les flots , & jusqu'au lit où accouche Philomene. Outre cela chaque Scene est accompagnée d'une petite gravure , où les Acteurs paroissent habillés à la mode du pays du Traducteur. Nous ne rapportons ces détails , peu intéressans par eux-mêmes , que pour faire observer le goût de ces temps-là.

La premiere Comédie de Plaute traduite en Allemand , est l'Aulularia , imprimée à Magdebourg en 1535 , & la premiere Piece tra-

duite du Grec est Iphigénie en Aulide d'Euripide, à laquelle il plut au Traducteur de donner le nom de *Comædio-Tragædia*, on ne fait pas pourquoi (a). Elle fut imprimée en 1584.

Ces traductions & la lecture des Poètes Grecs & Latins firent naître aux Allemands l'idée de faire aussi des Comédies & des Tragédies, mais sans les rendre attentifs aux regles de l'art. En effet, le seizieme siecle abonde en productions Allemandes, décorées du nom de Comédies & de Tragédies, mais monstrueuses pour la plupart, & plus bizarres les unes que les autres. Il y en a fort peu qui méritent que nous en parlions

(a) Voyez sur cette dénomination en général, la *Dramaturgie* de M. Lessing, Part. I. pag.

ici ; aussi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui peuvent faire connoître les progrès de l'art , ou qui se distinguent par leur singularité. Du nombre de celles-ci sont les suivantes : *Jésus le vrai Messie* , Comédie en un Acte. Quel sujet pour une Comédie ! Nous observerons , à l'occasion de cette Piece , qu'un grand nombre de celles que firent les Allemands dans ce siècle , tirent leur sujet de la Religion , & que dès le commencement du grand schisme qui a désolé l'Eglise , les Luthériens eurent recours au Théâtre pour fortifier leur parti. C'est ce qui donna lieu , entr'autres , à la Comédie qui a pour titre *Le nouvel Ane Allemand de Balaam* , ou *la belle Germanie changée par sorcellerie en Aneffe Papale* , mais

rendue à son légitime Cavalier par la vertu de l'eau qui coule de la Montagne blanche ; au Postillon Calviniste, & au Chevalier Chrétien d'Eisleben, jolie Comédie spirituelle où l'on trouve l'Histoire de Luther & celle de ses deux plus grands ennemis le Pape & Calvin ; à Eisleben 1623. Voici le sujet de cette Piece. Certain Roi nommé Immanuel a trois fils , Pseudopierre, Martin & Jean. L'aîné va voyager en Italie, le second à Eisleben, le troisieme en Suisse. Pendant leur absence, le pere meurt après avoir fait un testament dans lequel il leur prescrit la maniere dont il veut qu'ils gouvernent leurs sujets. Mais l'aîné de retour s'empare seul du Trône, contre la volonté expresse du Testateur, traite ses sujets

avec la dernière cruauté , & ne veut pas entendre parler du testament de son père. Son frère Martin revient , & voyant les violences qu'exerçoit son frère , il lui fit des représentations que Pseudopierre ne daigne pas écouter. Tandis qu'ils sont à disputer , le cadet arrive de la Suisse , & , en jeune homme vif & étourdi , il rejette le testament , ou l'explique d'une manière étrange. Les choses ne pouvant se concilier ainsi , il imagine de déterrer le corps de leur défunt père , le met en but , & propose à ses frères d'y tirer tous trois , à condition que celui d'entr'eux qui frapperoit le plus près du cœur , deviendrait seul possesseur de tout le Royaume. Pseudopierre accepte la proposition ; mais Martin , qui respecte son père mort ,

s'y oppose , & la querelle s'échauffe plus que jamais. Martin , pour s'être si généreusement opposé à l'attentat de ses freres , devient un objet d'horreur pour eux , & en est cruellement persécuté. Mais la justice divine fait apparôître aux trois freres leur défunt pere , qui fait effuyer des tourmens terribles à l'aîné & au cadet , & qui récompense Martin de sa piété filiale , en lui mettant la couronne sur sa tête. Suift , comme l'observe M. Gottsched , auroit-il pris là l'idée de son Conte du tonneau ?

Les Catholiques Allemands n'ont commencé que fort tard à mettre les disputes théologiques sur la Scene. La premiere Piece qu'ils ont publiée dans ce genre , est de 1671 ; elle a pour titre *Jolie Co-*

médie de la vraie ancienne Eglise Catholique & Apostolique, où les différens personnages qui y paroissent discutent toutes les controverses agitées aujourd'hui entre les Catholiques Romains, les Luthériens, les Zuingliens, les Calvinistes, les Anabaptistes, &c. Ouvrage très-utile & très-agréable à tout vrai Chrétien Catholique. Romanopoli. Les personnages sont : Coridon, Menalcas, Mélibée, Anabaptiste, Thestile, sa femme, Luther, Brentius, Zuingle, Carolstad, François, Moine, Brigitte, Religieuse, Satan, le Pape Pie IV, le Cardinal Campegio, Hozius, Evêque, Jésus-Christ, Saint Paul, Saint Pierre.

Nous ne trouvons pas que les Calvinistes aient eu recours aux mêmes armes pour combattre leurs

adversaires : modération qu'on doit attribuer , sans doute , au principe commun à la plupart de leurs Théologiens , qui leur fait regarder comme contraire à la dignité du Christianisme toute représentation théatrale , quand même elle auroit pour objet l'édification des fideles. Ils portent l'austérité à cet égard jusqu'à regarder comme impies , ou du moins comme indécens , les Concerts spirituels.

Les amours de Mélibée & du Chevalier Calliste , Tragédie en dix-neuf Actes , par Sigism. Grimm , Docteur. Augsbourg , 1520. Cette Piece est traduite de l'Espagnol , d'un Auteur inconnu. Cent ans après , l'original , intitulé Célestine , fut traduite en Latin par Gaspar Barthius , sous le titre de Porno-

boſcodidaſcalus , ou *Tableau des miſeres que ſ'attirent les jeunes gens par le libertinage* , &c. Le Traducteur Latin qualifie cette Piece de divine ; il dit que les Grecs ni les Romains n'ont rien qui lui ſoit comparable , & il obſerve *que tout ce que les François avoient alors écrit de bon , étoit puisé dans les Auteurs Eſpagnols*. Il paroît cependant que l'Auteur de ce Drame monſtrueux n'avoit pas plus l'idée des regles du Théâtre que ſon Traducteur Allemand.

Les Enfans inégaux d'Eve , Comédie en cinq Actes , par Hanns Sachs , 1553. Nous avons déjà remarqué , que ce célèbre cordonnier de Nuremberg avoit compoſé ſoixante-cinq Jeux de Carnaval ; on a auſſi de lui ſoixante & ſeize Comédies,

cinquante-neuf Tragédies , & tout ce qui est sorti de sa fertile plume a fourni de quoi remplir cinq gros volumes in-folio. Aussi son nom a-t-il passé en proverbe chez les Allemands , qui , pour désigner un mauvais Poëte , disent , c'est un Hanns Saxe. Il n'en est pas moins surprenant qu'un homme de son métier , & destitué de toutes connoissances littéraires , ait pu tirer de son propre fond ce qu'il a écrit. Au milieu des choses plattes & triviales dont fourmillent ses Ouvrages , on trouve quelquefois des tournures qui plaisent , & des pensées qui étonnent. Il est sur-tout difficile de concevoir comment , sans posséder les langues savantes , il a pu choisir des sujets tirés des Auteurs Grecs & Latins , dans un



temps où ils n'étoient pas encore traduits en Allemand. Revenons à la Comédie des Enfans d'Eve.

Dans cette Piece , une des plus bisarres qu'on puisse imaginer , Dieu le pere vient pour s'assurer par lui-même des progrès que les enfans d'Adam ont faits dans la Religion. Il les examine sur le Catéchisme , & ce qu'on auroit peine à deviner , sur le Catéchisme de Luther. Abel & quelques-uns de ses freres se tirent très-bien d'affaire , & répondent on ne peut pas mieux. Caïn , au contraire , & ceux de ses freres qui ne valent pas mieux que lui , répondent on ne peut pas plus mal , & ennuyés de l'examen , ils s'en vont. Quand Eve demande à Abel où est son frere , celui-ci répond qu'il court & se bat avec des polif

sons dans la rue. Au reste, les fils, d'Adam sont au nombre de dix ; il n'y est pas question des filles.

Parmi les Pièces de cette époque qui méritent quelque attention par une sorte de régularité, nous nous arrêterons un moment sur celle qui a pour titre *La chaste Susanne , Drame spirituel en cinq Actes , par Paul Rebhun , Curé d'Elfnitz , & Sur-Intendant des Eglises du Bailliage de Vogtsberg ; Zwickau , 1536 , réimprimé en 1544.* Non-seulement chaque Acte y est bien divisé en Scenes assez bien liées , ce qui ne se trouve guere dans les Pièces de ce temps ; mais l'Auteur , attentif à la quantité prosodique , s'est assujetti dans chaque Scene à une mesure différente , en sorte que les unes sont en vers

de trois pieds , d'autres de quatre , d'autres de cinq , &c. & que les vers sont tantôt iambiques & tantôt trochaïques. Ce qui est encore plus remarquable dans cette Piece , c'est que le Poëte y a fait usage des Chœurs. Il y en a quatre , composés chacun de plusieurs couplets ou strophes , mis en musique , & faits pour inspirer aux spectateurs des sentimens convenables au sujet. Quoique cette Piece soit très-imparfaite à plusieurs égards , on voit que l'Auteur qui , comme Luther , se piquoit d'écrire plus purement & plus élégamment qu'on ne faisoit alors , étoit nourri de la lecture des Anciens , & avoit raisonné les regles de leur Théâtre. Nous observerons qu'avant cette Piece les Allemands faisoient leurs vers

de huit à neuf syllabes , ou de dix à onze , sans faire attention ni aux longues ni aux breves ; ils comptoient simplement les syllabes , comme font aujourd'hui les Poëtes François. On croit communément que c'est *Opitz* qui le premier a eu égard à la césure & aux longues & breves ; c'est une erreur ; *Rebhun* a eu soin d'indiquer à la tête de chaque Scene le mètre qu'il y a observé.

Avant de passer à l'autre Epoque , nous dirons un mot de certaines Pieces d'un genre particulier , qui datent de celle-ci & qui sont intitulées *Drames chantans*. Jacques Ayter , déjà cité à l'occasion des Jeux du Carnaval , composa plusieurs de ces drames , dont neuf se sont conservés. Entre autres

Saint François déguisé & la jeune Veuve de Venise ; les trois méchantes Femmes que ni Dieu ni leurs maris n'ont pu contenter , &c. M. Gottsched regarde ces drames chantans comme les précurseurs de l'Opéra Italien. La différence qu'il y a , c'est que dans ces drames Allemands tout se chante sur le même air , qu'il n'y a point de machines , & qu'en général le sujet , ainsi que le langage , y est bas & populaire.

SECONDE ÉPOQUE.

MARTIN OPITZ de Boberfeld , appelé à juste titre le pere de la poésie Allemande , peut être aussi regardé comme celui de la
poésie

poësie dramatique en particulier. Les Pieces qui lui ont mérité ce titre , sont *les Troyennes* , traduites du Latin de Sénèque , 1625 ; *Daphné* , Opéra tiré de l'Italien , 1627 ; *Judith* , autre Opéra imité de l'Italien , 1633 , & *Antigone* , Tragédie , traduite du Grec de Sophocle , 1636. Toutes ces Pieces ont le mérite d'être assez régulières , & font beaucoup mieux écrites que tout ce qui avoit paru jusqu'à lui. Il entreprit en Allemagne ce que Corneille , quelques années après , eut la gloire d'exécuter en France. Il ouvrit la carrière & montra à ses Concitoyens la route qu'ils devoient tenir pour atteindre à la réputation des Anciens. Mais les efforts de ces deux grands hommes , également célèbres dans

Théat. Allem. de Junker, T. I. c

les Annales de leur Nation , eurent des succès bien différens : Corneille excita des génies qui , en égalant & quelquefois en surpassant leur modele , rendirent la Scene Françoise digne émule de celle d'Athenes , au lieu qu'Opitz ne fut imité que foiblement. Ses successeurs substituerent l'esprit au sentiment , le faux brillant au sublime , & inonderent le Théâtre Allemand de Pieces plus insupportables encore que les farces insipides & les Drames pédantesques qui parurent en même-temps. Le goût que les Allemands prirent aux Ouvrages de *Marino* & d'autres poètes Italiens de la même trempe , les détournâ du vrai chemin presque aussi-tôt qu'il leur avoit été frayé. Ce goût si opposé à la simplicité de la nature se fait déjà sentir

dans les Pièces d'*André Gryphius* ; il fut porté à l'excès par *Daniel Caspar de Lohenstein*, qui en infecta presque toute l'Allemagne.

On a de Gryphius : *Arminius* ; Tragédie, 1650. *Cardénio & Célinde*, Tragédie, bourgeoise, 1650. *Catherine de Géorgie*, Tragédie, 1657. *Sainte. Félicité*, ou *la Mere constante*, Tragédie, traduite du Latin de Nicolas Caussin, 1657. *La mort du Jurisconsule Emilius Paulus Papinianus*, Tragédie, 1659. *Charles Stuard*, Tragédie, 1663. *La Nourrice*, Comédie, traduite de l'Italien de Girolamo Razzi, 1663. *Absurda comica*, ou *le sieur Pierre Squenz*, Comédie, 1663. *Le Berger extravagant*, Comédie, traduite du François de Jean de la Lande, 1663. *Horribilicribrifax*, ou *l'Of-*

sicier fanfaron , Comédie 1665 ;
Piaustus , Opéra ; *Majuma* , Opéra ;
les sept Freres , ou *les Gibeonites* ;
 Tragédie , traduite du Hollandois
 de Vondel. On ignore en quelle
 année ces trois dernieres Pieces
 parurent pour la premiere fois.

Nous avons cinq Tragédies de
 Lohenstein : *Epicharis* , 1665. *Agrip-
 pine* , 1665. *Ibrahim* , 1673. *So-
 phonisbe* , 1682 , & *Cléopâtre* , de
 1682 aussi. Quoique ces Pieces
 soient pleines de défauts monf-
 trueux , tout n'y est pas méprisable ;
 & nous nous réservons d'en faire
 connoître les beautés effencielles.

Ces deux hommes ne manquoient
 ni de talens ni de génie , & ils auroient
 illustré la Scene Allemande , s'ils
 n'avoient pas été entraîné par le
 mauvais goût de leur siècle.

Parmi les Poètes dramatiques qui prirent Lohenstein pour modèle , *Jean Christian Hallmann* fut un des plus célèbres. Il nous reste de lui neuf Pièces qui se sont soutenues long-temps sur le Théâtre Allemand : *La Vertu triomphante , ou la fidele Uranie* , Comédie , 1667. *Mariamne* , Tragédie , 1670. *L'Amour ingénieux , ou l'heureux Adonis & Rosibelle* , Pastorale , 1673. *L'Amour céleste , ou la constante Sophie* , Tragédie , 1673. *Le Théâtre de la Fortune , ou l'invincible Adélaïde* , Tragédie , 1673. *L'Innocence mourante , ou Catherine , Reine d'Angleterre* , Opéra , 1673. *La Tendresse paternelle , ou Antiochus mourant d'amour* , Tragédie , 1673. *La Vengeance divine , ou Théodoric*

de Vérone, Tragédie, 1673. *La Vengeance rusée*, ou *le brave Héraclius*, Tragédie, 1673.

Tandis que Lohenstein & ses imitateurs se rendoient inintelligibles à force de vouloir être sublimes, il s'éleva pour ainsi dire une nouvelle secte de Poètes dramatiques en Allemagne, qui voulant éviter l'enflure ridicule du ton de Lohenstein, donna dans le bas & dans le trivial. *Chrétien Weisse*, qui, depuis 1677, composa plusieurs Tragédies & Comédies qui contraisoient parfaitement avec celles de Lohenstein, fut comme le créateur de ce nouveau genre. Il étoit Recteur du College de Zittau, & il ne manqua pas de faire jouer ses Pièces par les Eco-liers de son College : elles le furent

bientôt sur le Théâtre de tous les principaux Colleges d'Allemagne. On auroit dit que c'étoit une conspiration à qui trouveroit les moyens les plus sûrs de corrompre de bonne heure le goût de toute la Nation. Faut-il s'étonner après cela que la raison , trouvant de toute part en Allemagne tant d'obstacles à surmonter , y ait fait des progrès si lents dans cette partie comme dans toutes les autres ?

Pour mettre le comble à l'extravagance de ces temps-là, on imagina de mêler le Tragique avec le Comique. On faisoit paroître Arlequin dans les Tragédies , où il faisoit le rôle de Confident , quelquefois celui d'un grave personnage, & même il étoit souvent le Héros de la Piece. Les Comédiens don-

nerent à ces bouffonneries grossières le nom de *grands Drames Politiques & Héroïques*, & ne manquoient pas, dans les affiches, de prévenir le Public qu'Arlequin y figureroit, & *divertiroit beaucoup les Spectateurs*. Les Allemands goûterent ces productions monstrueuses; &, à la honte de cette Nation si sensée, on ne représenta plus sur tous les Théâtres que ces misérables farces : aujourd'hui, (a) même dans la Capitale de l'Empire, on ne parvient à amuser le Parterre qu'en lui donnant les *grands Drames Politiques & Héroïques*, assaisonnés des fines plaisanteries & de la gaité de *Hanns Wourst*. Ce nom, qui

(a) Cela fut écrit en 1771. Depuis, les choses ont changé.

veut dire *Jean Boudin*, & revient à celui de *Jean Potage*, est d'usage en Allemagne, comme celui d'*Arlequin*, pour désigner le fou ou le bouffon de Théâtre.

Cet âge aussi fut fertile en Opéra Allemands. Après la *Daphné* d'Opitz, représentée pour la première fois à Dresde, à l'occasion du mariage de la sœur de l'Electeur avec le Landgrave de Hesse, on donna à la même Cour en 1650 *Hélène & Paris*, Opéra qui semble avoir introduit le goût de ces sortes de divertissemens en Allemagne. Les Princes de l'Empire firent construire à l'envi des Salles d'Opéra dans le lieu de leur résidence; on en construisit aussi une à Hambourg, & vers la fin du dernier siècle l'Allemagne se vit inondée d'Opéra tra-

duits de l'Italien ou du François, indépendamment de ceux que les Allemands composèrent eux-mêmes, qui pour la plupart étant fort mauvais, exciterent l'indignation de quelques bons esprits ; mais ces Juges sévères, au lieu de chercher les moyens de perfectionner ce genre, se bornerent à le décrier. Ils y parvinrent. L'Opéra Allemand perdit tout son crédit, il fut pros crit chez les Princes, qui y substituerent l'Opéra Italien, & qui ayant insensiblement pris goût aux Drames étrangers, n'ouvrirent plus leurs Théâtres qu'aux Comédiens Italiens & François. La Scene Allemande, bannie par cet événement des seuls endroits où elle auroit pu se perfectionner, se trouva, pour ainsi dire, abandonnée à des troupes

serviles de Comédiens sans mœurs & sans goût.

Tel étoit l'état du Théâtre en Allemagne, lorsque M. *Gottsched* entreprit de le réformer. Nous examinerons bientôt les moyens qu'il mit en usage pour y parvenir, & les succès qui en résulterent.

TROISIEME ÉPOQUE.

Si on ne jugeoit M. *Gottsched* que d'après les éloges que lui ont prodigués nombre de Littérateurs Allemands, on feroit forcé de le regarder comme le premier homme du monde. C'est un Ecrivain immortel, un Philosophe divin, le plus savant des Grammairiens, le plus éclairé des Critiques, Poëte sublime, Orateur aussi éloquent.

que profond; enfin un de ces génies heureux, nés pour faire des révolutions. Il a créé la Scene Allemande, & tout en la créant il l'a mise dans un état de perfection si brillant, qu'elle doit exciter l'envie & la jalousie des François & de toutes les Nations.

Sans vouloir rien diminuer de la reconnoissance que M. Gottsched a mérité de la part de ses compatriotes, nous oserons, malgré l'espece de culte qu'on lui rend, & qui s'étoit déjà fort ralenti quelque temps avant sa mort; nous oserons, dis-je, jeter un coup-d'œil impartial sur ses travaux Littéraires, & les apprécier à leur juste valeur. L'amour de la vérité, & le devoir que nous nous sommes imposé de mettre les François en état de juger

de la révolution qui s'est faite en Allemagne dans les Belles-Lettres, l'emporte sur ce que nous devons à M. Gottsched & à ses adorateurs.

Nous avons dit que Lohenstein avoit infecté toute l'Allemagne du mauvais goût de Marino : cependant quoique cet homme singulier fût regardé alors comme le génie le plus sublime , il se trouva dès le commencement de ce siècle de bons esprits qui évitèrent la contagion , qui osèrent ne pas l'imiter , écrivirent dans un style également éloigné de l'enflure & de la bassesse , & parvinrent à joindre la correction & la pureté de l'expression à la justesse des pensées. Le célèbre *Wolf*, MM. *Bodmer* & *Breitinger* , les Auteurs du *Patriote de Hambourg*, *Canitz*, *Besser*, *Neukirch*, *Gunther*.

& beaucoup d'autres avoient donné d'excellens Ouvrages , soit en vers , soit en prose , avant que le nom de M. Gottsched fût connu ; & quand ce même M. Gottsched commença à mettre au jour des productions dont le mérite essentiel consistoit dans la pureté du style , on vit paroître en même-temps les Poësies de *Haller* & de *Hagedorn* , & les Sermons de *Mosheim* , chefs-d'œuvre qui ont fait les délices de toutes les Nations éclairées , & qui feront des modeles pour la postérité.

On voit que l'Allemagne , dès la fin de 1730 , faisoit de puissans efforts pour sortir de son ancienne barbarie , & qu'elle avoit fait les premiers pas vers la perfection , sans l'influence de M. Gottsched. Il étoit

instruit, il connoissoit assez bien la Littérature Françoise; c'est même dans cette source qu'il avoit puisé les principes qu'il développa dans les livres élémentaires qu'il publia successivement. Il aimoit l'étude, & avoit le goût des bonnes choses: il pouvoit diriger ceux qui étoient en état d'inventer, mais il n'étoit pas en état d'inventer lui-même. Plus fait pour éclairer à un certain point que pour inspirer, il n'est sorti de son école que des hommes qui n'ont guere eu que le mérite d'avoir écrit purement; il les a loués, ils l'ont loué à l'excès. Il n'étoit pas né pour opérer la révolution dont on lui fait honneur, mais cette révolution faite, il pouvoit la maintenir, & en propager la lumière. Ce qu'on peut dire de plus vrai &c.

de plus fensé fur M. Gottsched , c'est qu'il aimoit fa Patrie , qu'il déſiroit ardemment qu'elle ſe rendît illuſtre , & qu'il y a contribué par ſes connoiſſances & par l'usage qu'il en a fait. Mais pour avoir paru dans l'inſtant de la révolution , pour y avoir applaudi , pour l'avoir encouragée , ce n'eſt certainement pas avoir le mérite de l'avoir méditée & conſommée.

Nourri , comme nous l'avons obſervé , de la lecture des Auteurs François , M. Gottsched ſentit , ainſi que beaucoup d'autres de ſes compatriotes , l'abſurdité des bouffonneries qu'on étoit dans l'usage de mêler avec les ſujets graves de la Tragédie : plus il connut le mérite d'un Drame régulier , & plus il vit avec douleur combien la Scene

Allemande étoit au-deffous de la Scene Françoisé. Il conçut le projet de la réformer. La chose lui parut d'autant plus facile que , pour y réussir, il crut qu'il suffisoit de retrancher du Théâtre les farces qui le déshonoroient, & d'y substituer des Pieces faites d'après les regles de l'art, & écrites dans un style naturel & coulant. En conséquence il se hâta de se concerter avec le Chef d'une troupe de Comédiens , qui tantôt jouoient à Leipfick , & tantôt à Brunswick ; ils ne permirent plus à Arlequin de paroître sur la Scene , & même on composa une petite Piece dont le seul objet étoit de l'en exclure solennellement & pour toujours. Sans consulter le goût ni les mœurs d'une Nation qui commençoit seulement

à rougir de ce qu'elle avoit été , & qui s'agitoit encore violemment pour s'arracher du limon de la barbarie , il fit jouer les meilleures Pieces du Théâtre François. A la vérité elles étoient foiblement traduites , mais le fond , tout décharnu qu'il étoit , restoit encore , & ce genre étoit trop exquis pour produire un bon effet sur un Public qu'il falloit préparer & amener insensiblement aux choses qu'on eut l'inconsidération de lui montrer trop brusquement. Quel contraste , en effet que le ton de finesse & de légèreté , & de l'esprit de galanterie qui font le charme des Pieces Françaises , avec le ton & l'esprit des Allemands , dans l'époque dont nous parlons ! M. Gottsched composa bientôt lui-même , & fit composer plu-

seurs Drame où les trois unités étoient scrupuleusement observées. On cria victoire, le Théâtre Allemand étoit porté au plus haut degré de perfection, la Germanie comptoit ses Racines, ses Molières, & ce miracle venoit d'être opéré par M. Gottsched! Il y a des temps où les choses les plus communes paroissent des prodiges. Les Pièces dont nous parlons en font foi : on peut les consulter, & on verra jusqu'où va l'exagération dans de certaines circonstances.

Il ne faut pas croire cependant que l'espece de culte qu'on rendoit à M. Gottsched, fût une maladie universelle. Des hommes sages de sa Nation osèrent, de son vivant, s'élever contre lui dans un des meilleurs Journaux de l'Allemagne. Voici comme s'explique sur son

sujet l'Auteur estimé des *Lettres sur la Littérature moderne*, écrites depuis 1759 — 1763.

« Il seroit à désirer que jamais M. Gottsched ne se fût mêlé du Théâtre. Sa prétendue réforme ne s'exerce que sur des bagatelles qui ne méritent pas l'attention d'un bon esprit, ou attaque des choses qu'un bon esprit regrette. Quand la *Neuber* (a) donnoit le ton au Théâtre Allemand, il étoit, sans doute, dans un état déplorable. Nos *Drames politiques & héroïques* étoient un amas d'extravagances, de galimatias & d'obscénités. Nos Comédies consistoient en déguisemens & en forcelleries; les coups de bâton y tenoient lieu de gaité & de plaisanterie. Il ne falloit pas être un

(a) Femme du Chef de la Troupe dont nous avons parlé.

grand génie pour s'appercevoir de pareils abus ; aussi M. Gottsched ne fut-il pas le premier à les reconnoître , mais il fut le premier qui crut avoir les forces nécessaires pour y remédier. Il savoit un peu de François ; il se mit à traduire , & excita tous ceux qui savoient rimer & dire *Oui Monsieur* , à traduire aussi. Il fit , comme dit un Critique Suisse , sa Tragédie de *Caton* , en employant la colle & les ciseaux ; mais il fit faire , sans employer ni la colle ni les ciseaux , le *Darius & les Huîtres* , *l'Elise & le Bouc du procès* , *l'Aurele & le bel Esprit* , *la Banise & l'Hypocondre*. Il prononça l'anathème contre les impromptus , & il fit chasser solennellement Arlequin du Théâtre , par une Piece qui fut bien l'Arlequinade la plus

complete qu'on eût jamais jouée. Enfin il voulut moins être le réformateur de notre Théâtre , que le créateur d'un nouveau. Et de quel nouveau Théâtre ? D'un Théâtre à la Françoisé. Il auroit cependant dû s'appercevoir que nos mœurs ont plus de rapport , & notre goût plus de conformité avec le goût & les mœurs des Anglois qu'avec ceux des François ; que dans nos Tragédies nous voulons plus voir & plus penser que la timide Tragédie Françoisé ne nous donne à penser ou à voir ; que le grand , le terrible & le mélancolique agissent plus sûrement sur nous que le tendre & le passionné , & qu'en général nous préférons les choses difficiles & compliquées , à celles qui ne demandent qu'un coup-d'œil pour

Être apperçues. Ces réflexions l'auroient naturellement conduit droit au Théâtre Anglois. Qu'on ne dise pas qu'il a aussi cherché à profiter de celui-ci, témoin son *Caton*. La préférence même qu'il donne au *Caton* d'Addisson sur toutes les Tragédies Angloises, prouve évidemment qu'il n'a vu qu'avec les yeux des François, & qu'il n'avoit alors aucune connoissance de Shakespear, de Johnson, de Beaumont, de Fletcher, &c. que son orgueil mal entendu l'a empêché de connoître dans la suite ».

« Si on avoit traduit pour nos Allemands les chefs-d'œuvre de Shakespear en y faisant quelques changemens, je suis sûr que cette méthode auroit eu un meilleur succès que celle de vouloir les familiariser

tout d'un coup avec Corneille & Racine. Celui-là auroit plus été du goût du Public que ceux-ci, & il auroit excité parmi nous de meilleures têtes que n'ont fait les deux autres. Le génie qui inspire plus certainement le génie, c'est celui qui semble tout devoir à la nature, & qui ne rebute pas par les pénibles perfections de l'art. A juger même d'après les modeles que nous ont laissés les Anciens, Shakespear est beaucoup plus grand Poëte tragique que Corneille, quoique celui-ci ait fort bien connu les Anciens, & que l'autre ne les ait presque pas connus du tout. L'un approche plus d'eux par la connoissance & la perfection de l'art, & Shakespear par l'essentiel. L'Anglois parvient presque toujours au véritable but de la Tragédie,

gédie , quoique sa démarche soit souvent irrégulière & même bizarre : & le François l'atteint rarement , quoique marchant dans la route frayée par les Anciens. Après l'*Œdipe* de Sophocle , il n'y a point de Tragédies qui puissent remuer plus fortement nos cœurs & toutes nos passions que celles d'*Otello* , du *Roi Lear* , de *Hamlet* , &c. Corneille en a-t-il une seule qui fasse éprouver la moitié de ce qu'on éprouve à *Zaïre* ? Cependant cette Piece est encore au-dessous du *More de Venise* , parce que l'Auteur n'a pas osé suivre son modele ».

« Il ne seroit pas difficile de prouver que nos anciennes Pieces tiennent beaucoup du goût Anglois. Celle du *Docteur Fauste* qui est si connue , a quantité de Scenes qui

respirent le génie de Shakespear. Un de mes amis qui conserve précieusement une ancienne esquisse de cette Tragédie qui a fait tant de bruit en Allemagne, & qui même aujourd'hui y a encore des admirateurs, m'en a communiqué une Scene que le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de connoître. On sait que ce fameux Fauste, regardé long-temps comme l'inventeur de l'art Typographique, fut accusé de magie par les Moines de son temps ».

« Il a besoin d'un Démon intelligent & actif, & il l'appelle par des conjurations; les Démons obéissent à sa voix, & au lieu d'un il en paroît sept ».



Il y a une autre scène de cette Tragédie qui est très intéressante.

Elle se passe dans le jardin de Fauste.

**FAUSTE ET SEPT ESPRITS
INFERNAUX.**

Fauste. Est-ce vous qui êtes les Esprits les plus prompts & les plus agiles de l'Enfer?

Tous les Esprits. Oui.

Fauste. L'êtes-vous tous également ?

Tous les Esprits. Non.

Fauste. Lequel de vous l'est davantage ?

Tous les Esprits. Moi.

Fauste. Sur sept Diables il n'y a que six menteurs, quel prodige!... Mais voyons, que je vous connoisse de plus près....

Le premier Esprit. Cela arrivera un jour! Mais.... ne nous arrête pas plus long-temps ; que nous veux-tu ?

Fauste. Comment t'appelles-tu ?
Quelle est ta promptitude ?

L'Esprit. Je t'en aurois plus vite
donné la preuve que je ne répon-
drois à ta question.

Fauste. Voyons. Regarde, que
fais-je ?

L'Esprit. Tu passes rapidement
ton doigt à travers la flamme de la
bougie....

Fauste. Et je ne me brûle pas.
Va passer sept fois de même à tra-
vers les flammes de l'Enfer sans te
brûler.... Eh bien ! te voilà inter-
dit?... Je m'apperçois qu'il y a
aussi des fanfarons parmi les Diables.
Ce seroit, en effet, dommage qu'il
vous manquât le moindre des vices.
(*Au second*) Et toi, comment t'ap-
pelles-tu ?

Le second Esprit. Chil ; ce qu'il

dans votre langage long & traînant
veut dire *les traits de la peste*.

Fauste. Et à quel point es-tu
prompt ?

Le second Esprit. Comme mon
nom l'indique : comme le venin de
la peste.

Fauste. Va donc servir un Méde-
cin , tu es beaucoup trop lent pour
moi. Et toi (*au troisieme*) comment
t'appelles-tu ?

Le troisieme Esprit. Je m'appelle
Dilla ; je suis porté sur les ailes du
vent.

Fauste. (*au quatrieme Esprit*) Et
toi ?

Le quatrieme Esprit. Mon nom
est Jutta , car je suis porté sur les
rayons de la lumiere.

Fauste. O vous , dont la promp-

titude peut être exprimée par des nombres finis, misérables...

Le cinquieme Esprit. Cesse de t'indigner contr'eux; ils ne sont les messagers de Satan que pour le monde matériel; nous autres le sommes pour le monde des Esprits, & tu nous trouveras beaucoup plus prompts.

Fauste. Et quelle est ta promptitude?

Le cinquieme Esprit. Celle de la pensée de l'homme.

Fauste. Voilà quelque chose... Mais les pensées de l'homme ne sont pas promptes dans tous les temps; elles ne le sont pas, lorsque la vérité & la vertu les appellent. Qu'elles sont lentes alors!... Tu peux être prompt quand tu le veux, j'en conviens; mais qui me répondra que

tu le voudras toujours ? Non , je n'aurai pas plus de confiance en toi que j'aurois dû en avoir en moi-même... ah ! .. (*au sixieme*) Et toi , parle , quelle est ta promptitude ?

Le sixieme Esprit. Celle de la vengeance du vengeur.

Fauste. Du vengeur ? .. De quel vengeur ?

Le sixieme Esprit. Du puissant , du terrible , qui s'est réservé à lui la vengeance , parce qu'elle lui fait plaisir ,

Fauste. Tu blasphêmes , malheureux... Tu trembles ? .. Prompt , dis-tu , comme la vengeance du... Peu s'en est fallu que je ne le nommasse.... Non , que son nom ne soit pas proféré parmi nous..... Sa vengeance seroit prompte ? Et je vis encore... je peche encore...

Le sixieme Esprit. Te laisser encore vivre & pécher, est déjà se venger de toi.

Fauste. Et c'est un Diable qui me l'apprend !... mais aujourd'hui pour la premiere fois... Non, non, la vengeance n'est pas prompte, & si tu n'es pas plus prompt qu'elle, tu n'as qu'à te retirer. (*au septieme*) Et toi, à quel point es-tu prompt?

Le septieme Esprit. Mortel difficile à contenter, si ma promptitude ne te convient pas non plus...

Fauste. Réponds vite ; quelle est-elle ?

Le septieme Esprit. Celle du passage du bien au mal.

Fauste. Ah, tu es le Diable qu'il me faut. Aussi prompt que le passage du bien au mal.... Ah, qu'il est rapide!.... qu'il est rapide!....

Sortez de ma présence ; vous autres limaçons de l'Orcus ! retirez-vous ! .. Comme le passage du bien au mal ! ... Je l'ai éprouvé , combien il est prompt ; hélas ! j'en ai fait l'expérience ! &c. &c.

Sans adopter tous les sentimens de cette critique , nous avons cru devoir en mettre cette partie sous les yeux de nos Lecteurs , non-seulement parce qu'elle servira à fixer ses idées sur la réforme entreprise par M. Gottsched , mais aussi parce que l'avis qu'y donne l'Auteur à ses compatriotes , relativement à l'accord qu'il suppose être entre le caractère & le goût de sa Nation & celui des Anglois , a déterminé beaucoup de Poëtes Allemands à prendre les Anglois pour modeles.

La Scene Allemande est occupée

aujourd'hui par des Auteurs qu'on pourroit regarder comme de Sectes différentes.

Les uns, partisans zélés de la doctrine de M. Gottsched, ne s'attachent qu'à observer scrupuleusement les trois unités, & font leurs Drames d'après les regles de l'art, comme un Apothicaire compose un remede d'après l'ordonnance du Médecin. Ces gens-là ne font ni pleurer à leurs Tragédies, ni rire à leurs Comédies.

D'autres se piquent, comme les précédens, d'imiter la régularité Françoisse, mais en même-temps ils osent prendre les François pour modeles dans tout ce qu'ils ont d'excellent, & cherchent à les égaler aussi bien par le goût que par la maniere d'écrire. C'est dommage

qu'ils mettent trop souvent sur la Scene Allemande des mœurs & des ridicules qui ne se trouvent qu'à Paris, & qui ne peuvent être ni connus ni sentis par le Public Allemand.

D'autres affectent le goût Anglois, à-peu-près comme les premiers affectent le goût François, & se font une sorte de gloire de mépriser les regles de l'art & d'imiter leurs modeles jusques dans leurs excès les plus monstrueux.

D'autres enfin cherchent à réunir dans leurs Drames la régularité & la décence des François à la force & à la hardiesse des Anglois, sans se faire cependant un scrupule de sacrifier l'unité du lieu à des avantages plus considérables.

Quoiqu'aucune de ces manieres

ne se ressembtent, elles ont chacune leurs partisans, & le Parterre y applaudit alternativement : ce qui prouve que son goût n'est pas encore fixé.

De tous les Auteurs qui ont travaillé pour le Théâtre, ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, sont sans contredit MM. *Schlegel, de Cronegk, de Brave, Lessing, Weifs, Gellert, de Gebler, Krüger, Stephanie, Gærtner, Klopstock, Wieland, Bodmer*, & quelques autres dont les Pieces composeront ce Recueil.

Bien loin de croire que les meilleures Pieces Allemandes puissent soutenir la comparaison avec les bonnes Pieces Françoises, nous sommes convaincus que pas une ne pourroit être mise sur la Scene Fran-

coïse sans des changemens considérables. Nous n'en espérons pas moins que le Public accueillera favorablement notre Théâtre Allemand, quand même il n'auroit que le mérite de satisfaire sa curiosité sur une partie aussi intéressante de la Littérature Allemande, qu'il ne connoît pas encore. Mais nous ne craignons pas d'avancer que dans le nombre des Pièces que nous donnons, il s'en trouve qui par leur invention, leur force, leur esprit & leur économie surprendront tous ceux qui jusqu'ici n'ont eu qu'une opinion médiocre du Théâtre Allemand. Il n'a peut-être manqué à M. Lessing, Auteur de *Miss Sara Sampson* & de *Minna de Barnhelm*, & à M. Weifs, Auteur de *Julie & Romeo*, pour égaler ce que

nous avons de plus grand dans le genre dramatique , que d'être nés à Paris. Ce n'est pas que nous ayions l'absurde préjugé de croire que hors Paris il n'y a rien de beau ni de bon au monde ; mais il est certain qu'il n'y a pas d'endroit sur la terre , où les hommes destinés à produire du beau & du bon trouvent plus de secours & plus d'encouragemens. Il n'y a que Londres qui soit au pair avec la France à cet égard ; Berlin (a) y aspire : le reste de l'Europe n'y pense pas.

Nous avons hésité pendant quelque temps , s'il ne vaudroit pas mieux ajuster les Pièces Allemandes au goût François que de les traduire fidèlement. Le reproche qu'un des

(a) Et sur-tout Vienne , depuis quelques années.

Critiques les plus éclairés a fait à cet égard au Traducteur du Théâtre Anglois , nous a paru une loi , & nous a déterminés à prendre le parti dont lui-même a donné l'exemple. Ainsi le Public n'a pas à craindre de prendre sur notre traduction une idée fausse ou imparfaite du Théâtre Allemand ; il le connoîtra dans ce qu'il a de bon & de mauvais.

Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher aux Auteurs Allemands , c'est de faire souvent languir l'action par des longueurs dont la vivacité Françoisse ne s'accommode pas. Sans examiner d'où procede ce défaut qui , peut-être , est une suite du caractère national porté , comme on fait , à la réflexion , on ne sauroit assez admirer ni s'étonner qu'ils aient fait des progrès si

rapides dans un genre aussi difficile, & qui semble demander le concours de tant de circonstances favorables qui manquent toutes aux Allemands. Nul encouragement de la part des Princes, aucune récompense, aucune distinction à espérer pour l'Auteur, peu de bons Acteurs, un Parterre incapable de sentir le mérite d'une bonne Piece, & conséquemment d'éclairer le Poëte. Il n'y a de Théâtre fixé qu'à Vienne & à Hambourg, deux villes situées aux extrémités opposées de l'Allemagne. La pureté du langage si essentielle au Théâtre, est absolument ignorée dans les provinces frontieres; elle n'est cultivée que dans la Saxe & le Brandebourg qui sont comme le berceau & le centre de la politesse & des Lettres.

Les Auteurs qui se sont distingués & qui servent de modeles aux autres, sont ou Saxons ou Brandebourgeois. Ces pays, à tous égards, seroient les plus propres à donner à la Scene Allemande la perfection dont elle est susceptible; mais malheureusement on n'y accueille & on n'y protege que les Muses Italiennes ou Françaises.

Il n'y a que l'auguste Maison d'Autriche qui pourroit donner aux Muses Allemandes les secours dont elles ont besoin; & c'est le seul bienfait que cette Maison à jamais respectable ait différé de faire aux vastes pays qui ont le bonheur d'être sous sa domination (a). Un des ob-

(a) Nous rendrons, dans un des Volumes suivans, un compte exacte des changemens heureux que la Scene Allemande a éprouvés à Vienne.

siècles qui arrêtera long-temps à Vienne les progrès des arts de goût & d'agrément, c'est la gossiereté du langage. L'Allemand qu'on parle dans les Etats Autrichiens est un jargon barbare, qui malheureusement n'est pas à l'usage du peuple seulement. Croiroit-on que dans l'Autriche, ainsi que dans tous les pays Catholiques d'Allemagne, on a négligé long-temps, & même méprisé la culture de la Langue & des Belles-Lettres Allemandes par principe de religion? Que la plupart des Catholiques Allemands étoient persuadés que tout Ouvrage écrit en langue Saxonne, c'est-à-dire, en bon Allemand, étoit hérétique, & qu'un Catholique ne pouvoit le lire sans bleffer sa conf-

depuis 1771, époque de la première impression de cette Dissertation.

cience? Ce préjugé a régné si souverainement que dans le catalogue des Poëtes Allemands qui de nos jours ont illustré leur Nation, il ne se trouve pas un seul Catholique.

On commence cependant à croire en Allemagne qu'on peut cultiver les arts de génie & lire les bons livres, sans cesser d'être Catholique. On a déjà osé à Vienne secouer le joug absurde de l'ancien préjugé. Depuis quinze ans on y a donné successivement des éditions très-belles & très-correctes des Œuvres de Gellert, de Gessner, de Kleist, de Zacharie, de Klopstock, de Rabener, &c. par les soins de M. de Trattner, Imprimeur-Libraire de la Cour Impériale, & élevé par l'Empereur actuellement régnant à la condition des Nobles, pour le

récompenser des services qu'il a rendus aux Lettres. *M. de Sonnenfels* joint au mérite de remplir, avec la plus grande distinction, la Chaire des Sciences économiques & politiques qui lui est confiée, celui de cultiver les Belles-Lettres avec le plus grand succès. Il a la gloire d'être le premier Auteur Catholique qui ait écrit dans sa langue avec pureté & avec goût. C'est à ce Citoyen aussi estimable qu'éclairé, que l'Autriche doit l'idée de l'établissement d'une Académie à Vienne, qui s'occupe principalement de la culture de la langue, & qui met tous ses soins à perfectionner le Théâtre, en tâchant d'épurer par une saine critique le goût des Auteurs, & en inspirant aux Comédiens la louable ambition de ne donner au Public

que de bonnes Pièces. Nous avons de M. de Sonnenfels une petite Pastorale pleine d'agrément; mais ce qui la rend précieuse, c'est qu'elle fut faite pour être jouée par la Famille Impériale, à la fête de la plus auguste des Souveraines & la plus excellente de toutes les meres.

Ces commencemens semblent promettre au Théâtre Allemand un avenir heureux dans une ville immense où résident une Cour brillante, & des Maîtres qui ne sont occupés que du bonheur & de la gloire de leurs sujets.



Au moment que nous allions mettre cette Dissertation sous presse, le hasard nous a fait connoître un *Théâtre Allemand* qui paroît depuis peu en Hollande. Cet Ouvrage, entrepris par un homme d'esprit, contraste parfaitement avec le nôtre. C'est une Collection des Pièces que nous aurions peut-être négligé de faire entrer dans notre Théâtre (a); ainsi il résultera du travail de M. C**. D**, & du nôtre, que les François auront à-peu-près tout ce que les Allemands ont écrit dans le genre dramatique.

Pour ne rien laisser à désirer au Public sur notre entreprise, nous nous proposons de lui donner dans le dernier Volume de notre Recueil les critiques qu'on a faites en Allemagne de toutes les Pièces qui le composent. Par ce moyen il aura la satisfaction de connoître tout-à-la-fois & les progrès de la Scène en Allemagne, & ceux de la critique relative à cet objet intéressant.

(a) Elles sont de Gottsched, ou de ses Eleves.

MISS SARA

M I S S
SARA SAMPSON,
TRAGÉDIE BOURGEOISE,
EN CINQ ACTES,
De M. LESSING.

Théat. Allem. de Junker. T. I. A

A C T E U R S.

SIR SAMPSON.

MISS SARA, sa Fille.

MELLEFONT.

MARWOOD, ancienne Maîtresse
de Mellefont.

ARABELLA, jeune enfant, Fille
de Marwood.

WAITWELL, ancien Domestique
de Sir Sampson.

NORTON, Valet de Mellefont.

BETTY, Suivante de Miss Sara.

HANNAH, Suivante de Marwood.

L'AUBERGISTE, &c.



M I S S

SARA SAMPSON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Chambre dans
une Auberge.*

SIR SAMPSON, WAITWELL.
entrent en habits de voyage.

S A M P S O N.

MA Fille ici? ... ici, dans cette mi-
sérable Auberge?

W A I T W E L L.

Mellefont sans doute a choisi la plus

A ij

4 MISS SARA SAMPSON,
misérable de tout le Bourg pour sa demeure
Les méchans cherchent l'obscurité, parce
qu'ils sont méchans. Mais que gagneroient-
ils, quand ils pourroient se cacher à tous
les yeux ? Les remords de la conscience
sont plus redoutables que les reproches
du monde entier... Vous pleurez, mon
cher maître... Verrai-je donc toujours
couler vos larmes ?

SAMPSON.

Laisse-les couler, mon ami.... Mais
Sara mérite-t-elle que j'en répande?...
W A I T W E L L.

Elle le mérite, mon cher maître, elle
le mérite...
SAMPSON,

Laisse-moi donc pleurer.

W A I T W E L L.

La meilleure, la plus belle, la plus
innocente créature qui ait jamais vécu,
être ainsi séduite ! Ah, Sara, Sara !..

SAMPSON.

Tais-toi, par pitié ! Le présent ne
déchire-t-il pas assez cruellement mon

cœur? Veux-tu augmenter mes tourmens par le souvenir de ma félicité passée? Loin d'exciter mes regrets pour Sara, fais-moi rougir de ma tendresse; exagere-moi sa faute, remplis-moi, si tu peux, d'indignation contr'elle, irrite ma fureur & ma vengeance contre son détestable séducteur : dis-moi que Sara ne fut jamais vertueuse, puisqu'elle a si facilement cessé de l'être; dis-moi, oui, dis-moi, qu'elle ne m'a jamais aimé, puisque...

W A I T W E L L.

Si je disois cela, je dirois un mensonge, un mensonge impudent, abominable... Non, Sara a aimé son pere, & assurément, assurément elle l'aime encore. S'il ne vous faut que cette vérité pour lui rendre votre tendresse, je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

S A M P S O N.

Oui, Waitwell, c'est de cette vérité sur-tout, que j'ai besoin d'être convaincu. Je ne peux plus vivre sans ma chere Sara : elle est le soutien & la consolation de ma

6 MISS SARA SAMPSON,

vieillesse. Si je ne l'ai pour adoucir les restes de ma triste vie, qui la remplacera ? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. C'est l'erreur d'un cœur trop sensible, & sa fuite n'est que l'effet de son repentir. De pareilles erreurs dégradent moins l'espèce humaine, que les vertus factices... Mais je le sens, Waitwell, je le sens : quand sa faute seroit un crime, quand elle seroit préméditée, ah ! je la lui pardonnerois encore. Ma fille, quelle coupable qu'elle puisse être, m'est plus précieuse que le reste de la terre.

W A I T W E L L.

Essuyez vos larmes, mon cher maître. J'entends venir quelqu'un ; c'est l'Hôte sans doute qui vient nous recevoir.



S C E N E I I.

**L'AUBERGISTE, SIR SAMPSON,
WAITWELL.**

L' A U B E R G I S T E.

Si matin, Messieurs, si matin ? Soyez les bien-venus. Bon jour, Waitwell. Vous avez donc marché toute la nuit ? Est-ce là ce Monsieur dont tu me parlas hier ?

W A I T W E L L.

Oui, c'est lui-même ; & j'espere que, comme nous en sommes convenus, tu...

L' A U B E R G I S T E.

Mylord, je suis tout à votre service. Que m'importe le sujet qui vous amene ici, & les raisons qui vous font garder l'incognito chez moi ? Un homme de mon métier reçoit son argent, & ne doit pas s'inquiéter de ce que font ceux qui logent chez lui. Waitwell m'a dit, que vous veniez dans l'intention d'observer un peu le jeune Seigneur qui demeure

A iv

MISS SARA SAMPSON,

ici. Mais j'espère que vous n'avez pas celle de lui causer du chagrin; vous donneriez un mauvais renom à ma maison, & il y a des gens qui craindroient d'y venir. Nous sommes obligés nous autres, de vivre en servant toutes sortes de personnes, &...

SAMPSON.

Ne craignez rien; conduisez-moi seulement dans la chambre que Waitwell a retenue pour moi. Les intentions qui m'amènent ici, sont bonnes...

L'AUBERGISTE.

Je ne cherche pas à pénétrer dans vos secrets, Mylord. La curiosité n'a jamais été mon défaut. J'aurois pu, par exemple, savoir depuis long-temps, qui est ce jeune Seigneur étranger que vous voulez observer; mais je n'ai pas voulu. Ce que je peux conjecturer cependant, c'est qu'il a enlevé la dame qui est avec lui. L'excellente femme, ou fille: je ne fais lequel des deux! Elle s'enferme toute la journée dans sa chambre, & pleure.

SAMPSON.

Et pleure ?

L' AUBERGISTE.

Oui, & pleure... Mais vous, Mylord, pourquoi pleurez-vous ? Il faut que cette dame vous intéresse bien vivement... Par hasard seriez-vous...

WAITWELL.

Ne l'arrête pas davantage.

L' AUBERGISTE.

Venez, vous ne serez séparé de la dame qui vous intéresse si fort, que par une simple cloison : & peut être...

WAITWELL.

Tu veux donc savoir bon gré malgré, qui...

L' AUBERGISTE.

Non, mon ami, je ne veux rien savoir.

WAITWELL.

Dépêche-toi donc de nous conduire à l'endroit que tu nous destines, avant que personne s'éveille dans la maison.

L' AUBERGISTE.

Vous n'avez qu'à me suivre.

A v

S C E N E - I I I.

MELLEFONT, NORTON.

On leve la toile, & on découvre l'appartement de Mellefont.

MELLEFONT *en Robe de Chambre dans un fauteuil.*

QUELLE nuit, grand Dieu, quelle nuit j'ai passé ! Un criminel prêt à périr n'éprouve pas des tourmens plus cruels... Norton !... Si je restois plus long-temps seul, je ne fais où pourroient me conduire mes tristes réflexions... Hé, Norton !... Il dort encore. Mais n'y a-t-il pas de la barbarie à empêcher ce pauvre misérable de reposer ? Qu'il est heureux !... Mais je ne veux pas que ce qui est autour de moi soit heureux, tandis que... Norton !

N O R T O N (*arrive*).

Monsieur...

M E L L E F O N T.

Habille-moi !.. Tu as de l'humeur ?

Console-toi, Norton ; quand je pourrai dormir , je te permettrai de dormir aussi. Tâche de faire les choses de bonne grace : & si ce n'est pas par devoir , que ce soit au moins par pitié pour moi.

N O R T O N.

Pitié, Monsieur ? Pitié de vous ? Ah , je fais mieux placer la pitié !

M E L L E F O N T.

Et où donc ?

N O R T O N.

Laissez-moi vous habiller , & ne m'interrogez pas ...

M E L L E F O N T.

Bourreau ! Tes reproches viennent encore se mêler à ceux de ma conscience ! Je te comprends. Je sens sur qui se porte ta pitié ... Cependant , tu as raison , tu rends justice à l'un & à l'autre. Sois sans compassion pour moi ; déteste-moi dans ton cœur : mais ... tu dois te détester aussi.

N O R T O N.

Me détester aussi ?

A vj

M E L L E F O N T.

Oui, puisque tu fers un monstre que la terre devroit refuser de porter, & que tu t'es rendu complice de ses forfaits.

N O R T O N.

Moi, je me suis rendu complice de vos forfaits ! Et comment, s'il vous plaît ?

M E L L E F O N T.

En gardant le silence.

N O R T O N.

Fort bien ! Mais écoutez-vous rien dans la fureur de vos passions ? Si je m'étois avisé de dire un mot, il m'en auroit coûté la vie ... D'ailleurs, convenez-en, Monsieur, quand je suis entré auprès de vous, vous étiez déjà corrompu au point qu'il ne restoit plus d'espoir de vous corriger. Quelle vie ne vous ai-je pas vu mener dès les premiers instans que j'ai été à votre service ! Noyé dans l'indigne société d'un tas de joueurs, d'aventuriers... oui, Monsieur, oui ; & malgré les titres brillans de Comtes, de Marquis, dont ils étoient revêtus, ils étoient tous les plus

viles des humains... Voilà les gens avec qui je vous ai vu dissiper une fortune immense, qui pouvoit vous frayer la route aux plus grandes dignités. Votre commerce infâme avec des femmes perdues, sur-tout avec cette scélérate Marwood...

M E L L E F O N T.

Ah, mon ami, remets-moi, si tu peux, dans ce train de vie abominable; c'étoit une vie vertueuse en comparaison de celle que je mene à présent. Je dissipois mon bien à la vérité; eh bien, j'en suis puni, & je sentirai long-temps tout ce que l'indigence a de dur & d'humiliant. Je voyois des femmes vicieuses; soit. J'étois séduit, je séduisois à mon tour: mais au moins je ne séduisois que des femmes qui vouloient l'être... Je n'avois pas encore tendu le piège à la vertu, je n'avois pas encore égaré, précipité l'innocence dans un abîme de malheurs... Je n'avois point encore enlevé une Sara de la maison de son pere, d'un pere adoré; je ne l'avois pas forcée à suivre le destin d'un scélérat

14 MISS SARA SAMPSON,

qui ne s'appartenoit plus à lui-même. Je n'avois... Qui vient ici de si bonne heure ?

SCENE IV.

BETTY, MELLEFONT,
NORTON.

NORTON.

C'EST Betty.

MELLEFONT.

Te voilà éveillée de grand matin, ma chere Betty ; comment se porte ta maîtresse ?

BETTY.

Comment elle se porte ? (*en sanglotant*) Il étoit minuit sonné, que je n'avois pas encore pu la résoudre à se mettre au lit. Elle s'est assoupie quelques instans. Mais grand Dieu, quel sommeil ! Elle s'est éveillée en sursaut, s'est levée brusquement & s'est jetée dans mes bras en poussant des cris comme si elle eût été

poursuivie par des assassins. Elle étoit toute tremblante, & une sueur froide couloit de son visage. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour calmer son effroi : elle a été inaccessible à tous mes soins & n'y a répondu que par des torrens de larmes, sans me dire un mot. Elle m'a envoyée plusieurs fois voir à votre porte si vous étiez levé. Elle veut vous parler. Vous seul pouvez la consoler. Faites-le, Mylord, je vous en conjure. Je sens bien que je ne résisterai point à la douleur qu'elle me cause, si elle continue à se tourmenter. .

M E L L E F O N T.

Va lui dire, que dans un instant je serai chez elle...

B E T T Y.

Non, elle veut venir chez vous.

M E L L E F O N T.

Dis-lui donc que je l'attends... ah !...

Betty sort.

S C E N E V.
MELLEFONT, NORTON.

N O R T O N.

MALHEUREUSE Sara!

M E L L E F O N T.

De qui prétends-tu donc exciter la sensibilité par ton exclamation? Vois couler sur mes joues les premières larmes que j'aie versées depuis mon enfance!... Mauvaise disposition pour parler à une infortunée qui cherche de la consolation! Pourquoi aussi en cherche-t-elle auprès de moi?... Mais où pourroit-elle en trouver ailleurs?... Remettons-nous (*en s'essuyant les yeux.*) Qu'est devenue, cette ancienne fermeté, avec laquelle je contemplois froidement une belle femme en pleurs? Qu'est devenu l'heureux talent de la dissimulation, par le moyen duquel je disois & je paroissais tout ce que je voulois?... Elle va venir baignée de larmes, je n'y résisterai pas... Troublé,

Confondu comme un vil criminel à qui
on prononce son arrêt... je n'oserai lever
les yeux sur elle... Que ferai-je? Que
lui dirai-je? Conseille-moi, Norton...

N O R T O N.

Je vous conseille, de faire tout ce qu'elle
vous dira.

M E L L E F O N T.

Mais en faisant ce qu'elle dira, je ferai
une chose cruelle envers elle-même. Elle
a tort de presser une cérémonie qui, dans
les circonstances présentes, ne peut se
faire dans le Royaume, sans causer notre
ruine entière.

N O R T O N.

Sortons-en donc. Pourquoi différez-
vous? Pourquoi laissez-vous couler inu-
tilement les jours & les semaines? Laissez-
moi le maître de tout, & je vous réponds
que vous serez embarqué dès demain.
Croyez-moi, son chagrin ne la suivra
pas au-delà de la mer: & dans un autre
pays...

18 MISS SARA SAMPSON;

MELLEFONT.

Je l'espere comme toi. Paix ! elle vient,
Que mon cœur est agité !

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT (*allant au-devant de Sara*).

Vous avez, dit-on, passé une nuit fort inquiete, ma chere Sara ?

SARA.

Ah, Mellefont, si ce n'étoit qu'une nuit inquiete...

MELLEFONT à Norton.

Laisse-nous.

Norton sort.

SCENE VII.

SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

Vous êtes abattue, chere Miss; asseyez-vous.

S A R A (*s'affied*).

Je vous incommode de bien grand matin : me pardonnerez-vous, si je recommence mes plaintes avec le matin ?

M E L L E F O N T.

C'est-à-dire, mon adorable Miss, que vous aurez peine à me pardonner vous-même un nouveau jour, qui renaît sans que j'aie mis fin à vos plaintes.

S A R A.

Que ne vous pardonnerois-je pas ? Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. Mais la neuvieme semaine, Mellefont, la neuvieme semaine commence aujourd'hui : & cette misérable maison me voit sur le même pied qu'au premier jour.

M E L L E F O N T.

Douteriez-vous de mon amour ?

S A R A.

Moi, douter de votre amour ? Non, je sens trop l'horreur de ma situation pour vouloir me priver du seul espoir qui peut l'adoucir.

20 MISS SARA SAMPSON,
MELLEFONT.

Comment ma chere Sara peut-elle donc s'inquiéter du retard d'une vaine cérémonie qui ne peut rien ajouter à mes sentimens pour elle ?

S A R A.

Ah, Mellefont, pourquoi faut-il que j'aie une autre idée que vous de cette cérémonie ? .. passez quelque chose à ma façon de penser... Mais je m'imagine, que cette cérémonie qui vous paroît vaine, est comme le sceau particulier du consentement du Ciel à l'union de l'homme & de la femme. En vain j'ai tâché d'adopter vos idées, & de bannir de mon cœur des doutes que vous regardez aujourd'hui pour la première fois comme des marques de défiance ; tous mes combats contre moi-même n'ont servi qu'à étourdir un moment ma raison : mais mon cœur, & un sentiment intérieur plus fort que tout ce que vous me dites hier, ont bientôt détruit l'illusion que vos raisonnemens avoient fait naître.

La voix du remord me poursuit jusques dans les bras du sommeil. Quelles horribles images il offre à mes yeux... Ah ! Mellefont , je les prendrois volontiers pour des rêves....

M E L L E F O N T.

Et pourquoi ma Sara , qui est si raisonnable , les prendroit-elle donc ? ... Rêves que tout cela , chere Miss ; rêves.. Que l'homme est malheureux !.. La nature n'a-t-elle pas répandu assez de tourmens réels sur notre triste condition ? Faut-il que notre imagination y en ajoute encore de nouveaux ?

S A R A.

Le Ciel est juste , Mellefont ; il nous a laissé l'empire sur notre imagination , & les images qu'elle nous présente , sont toujours conformes à nos actions ; elles en deviennent ou la punition ou la récompense. Je sens que cette cérémonie , cette bénédiction , dont vous semblez faire si peu de cas , rameneroit la paix dans mon ame agitée, Refuserez-vous

de faire pour moi quelques jours plutôt ce que vous avez intention de faire un jour ? Ayez pitié de moi, & pensez que quand vous ne me délivreriez par-là que des tourmens de mon imagination, ces tourmens imaginaires sont cependant des tourmens, & des tourmens très-réels pour celle qui les ressent... Ah, Mel-lefont, que ne puis-je vous peindre les frayeurs de cette nuit aussi vivement que je les ai senties ! Epuisée par les pleurs & les gémissemens, j'étois tombée sur mon lit, les yeux à demi-fermés. Je commençois à goûter les douceurs du repos, lorsque tout-à-coup j'ai cru me trouver à la pointe d'un rocher escarpé. Vous marchiez devant moi, & je vous suivois à pas chancelans & timides; vous me souteniez par un regard que vous me jettiez en vous retournant de temps en temps vers moi. Soudain j'ai entendu une voix qui m'ordonnoit avec douceur de m'arrêter. C'étoit la voix de mon pere !.. Infortunée que je suis ! Je ne puis l'ou-

blier ! Ah , si la mémoire lui rend d'aussi cruels services , s'il ne peut m'oublier !.. Mais il ne se souvient plus de moi... Je l'espere au moins... Quelle consolation , quelle affreuse consolation pour Sara !... Au moment où je me suis retournée du côté d'où venoit cette voix , le pied m'a manqué , je chancelois & j'allois rouler au fond de l'abîme lorsque je me suis sentie retenue par une personne qui me ressembloit. Je lui exprimais déjà ma reconnoissance par les remerciemens les plus ardens , lorsqu'elle a tiré un poignard caché dans son sein ; elle a levé le bras & m'en a frappée , en me disant : Je ne t'ai sauvée que pour te perdre... Le coup que j'ai reçu m'a éveillée : & quoique éveillée , j'ai continué à sentir tout ce qu'un coup mortel peut avoir de douloureux , sans éprouver en même temps la satisfaction d'espérer que ce coup mettroit fin aux horreurs de ma triste vie !

M E L L E F O N T.

Ah , ma chere Sara , je vous promets

14 MISS SARA SAMPSON;

la fin de vos tourmens sans celle de votre vie, qui seroit aussi la fin de la mienne. Bannissez l'effroi d'un songe imposteur...

S A R A.

C'est de vous que j'attends la force d'en détruire l'impression. Que ce soit l'amour ou la séduction, que ce soit le bonheur ou le malheur qui m'aient jettée entre vos bras, j'y veux vivre & mourir, & je suis à vous pour jamais. Mais jusqu'à présent je n'y suis pas encore de l'aveu du juge suprême, qui a menacé de punir...

M E L L E F O N T.

Ah, que tout son courroux tombe sur moi seul...

S A R A.

Eh, quel coup pourroit tomber sur vous, sans m'accabler en même-temps?.. N'interprétez pas défavorablement mes instances. Dans le cas où je suis avec vous, une autre femme ne chercheroit peut-être, par un lien légitime, qu'à rétablir sa réputation. Moi, Mellefont, je

je n'y pense pas : je ne connois désormais sur la terre d'autre honneur que celui de vous aimer. Ce n'est pas pour le monde, c'est pour moi-même que je désire de vous être unie. Et quand je vous appartiendrai légitimement, je consens que les hommes l'ignorent. Je ne vous demanderai jamais, à moins que vous ne le vouliez vous-même, de me déclarer votre épouse. Il vous fera libre de me faire passer pour ce qu'il vous plaira. Je ne porterai pas votre nom ; vous tiendrez votre mariage aussi secret que vous jugerez à propos, & je m'en déclare indigne à jamais, si je pense à en retirer un autre avantage que celui de vivre en paix avec moi-même.

M E L L E F O N T.

Arrêtez, respectable Miss, ou vous allez me voir mourir à vos yeux. Non, il ne m'est pas possible de consentir à vous rendre aussi infortunée que vous désirez de l'être ! .. Pensez qu'il ne vous reste au monde d'asyle qu'auprès de moi,

Théat. Allem. de Junker. T. I. B

26 MISS SARA SAMPSON,

qu'il est de mon devoir de veiller à votre bonheur, & que je dois prévoir tout ce qui pourroit l'empêcher ... Il faut que dans ce moment je sois sourd à vos prières, si je ne veux pas empoisonner les restes de votre vie. Aurez-vous donc oublié les raisons que je vous ai déjà si souvent alléguées pour ma justification ?

S A R A.

Je n'ai rien oublié, Mellefont. Je fais que vous voulez ménager la succession d'un oncle, ... Ah Mellefont, ne craignez-vous pas, qu'en voulant me ménager les biens de la terre, vous ne m'exposiez à en perdre de plus précieux ?

M E L L E F O N T.

Ah, Sara, si les biens de la terre vous étoient aussi assurés que ceux du ciel le sont à votre vertu ...

S A R A.

A ma vertu ? .. De grace ne prononcez plus ce mot, Mellefont, .. Il fut un temps où il étoit doux à mon oreille ... Mais aujourd'hui ... Ah Mellefont ! ...

A. A. F.

M E L L E F O N T.

Quoi, Sara, faut-il donc que celui qui prétend à la vertu, n'ait jamais commis aucune faute? Une seule erreur est-elle assez funeste pour détruire le mérite d'une vie irréprochable? Il n'y auroit aucun mortel vertueux sur la terre. La vertu ne seroit qu'un phantôme qui se dissiperait dans les airs lorsqu'on croiroit l'avoir embrassé le plus fortement. L'Auteur de tous les êtres n'auroit donc pas mesuré nos devoirs à nos forces; le plaisir de pouvoit nous punir; auroit donc été le but principal de notre existence; il ne seroit donc point. Je frémis des conséquences affreuses où votre timidité vous entraîne! Non Sara, non, vous êtes encore la vertueuse Sara, vous êtes ce que vous étiez avant d'avoir fait ma funelle connoissance. Si vous vous jugez vous-même avec tant de sévérité, avec quels yeux me voyez-vous donc?

Avec les yeux de l'amour, Melle-
font . . .

B ij

M E L L E F O N T.

Je vous conjure par cet amour même dont j'avoue que je suis indigne, je vous conjure, généreuse Sara, & je vous le demande à vos pieds, daignez prendre patience seulement quelques jours...

S A R A.

Quelques jours !.. Ah qu'un seul jour est long !

M E L L E F O N T.

Maudite succession ! Maudit caprice d'un oncle mourant qui ne veut me laisser ses biens qu'à condition que j'épouserai une parente qui me hait autant que je la déteste, Tyran inhumain, c'est toi qui cause nos malheurs !.. Encore si je pouvois me passer de cette succession indigne ! Je l'ai dédaignée tant que j'ai pu subsister du bien de mes peres. Mais aujourd'hui que je voudrois posséder tous les trésors de la terre pour les déposer aux pieds de ma chere Sara, aujourd'hui que je suis hors d'état de la faire paroître décemment

dans le monde, je suis forcé d'y recourir, & ...

S A R A.

Et à la fin vous la manquerez encore.

M É L E F O N T.

Vous mettez toujours tout au pire ... Non, la parenté qu'on veut me faire épouser, n'est pas éloignée de se prêter à un accommodement. La succession nous regarde par moitié, & puisqu'elle ne peut la recueillir en entier en s'unissant avec moi, elle consentira que je reste libre avec la portion qui m'appartient. J'attends d'un moment à l'autre la conclusion de cette affaire, dont le retard a rendu notre séjour si long dans ce pays. Nous partirons dès que j'aurai des nouvelles positives, & nous passerons en France, où ma chère Miss trouvera des amis qui l'attendent déjà avec impatience, & qui se font un bonheur d'être les témoins de notre union ...

S A R A.

Les témoins de notre union ? Cruel !

Elle ne se fera donc pas dans ma patrie ?
Je quitterai donc ma patrie en criminelle.
Non, Mellefont, non, vous ne serez pas
si barbare envers moi. Si je vis assez pour
voir terminer l'affaire de votre succession,
il faudra que ce jour même termine les
malheurs de ma vie & en commence la fé-
licité. Il faudra que ce jour soit le jour au-
guste & sacré... Hélas quand arrivera-t-il ?

Mais vous ne faites pas attention qu'il
manqueroit à notre union une solennité
que nous ne pouvons lui donner ici ?

S A R A.

Une action sainte par elle-même n'a-
cquiert rien par la solennité.

M E L L E F O N T.

Mais, Sara...

S A R A.

Vous m'étonnez, Mellefont. Devois-je
m'attendre à vous voir insister sur un
prétexte aussi frivole ? .. Ah, Mellefont,
Mellefont ! Si je ne m'étois pas faite une

loi inviolable de ne jamais douter de votre amour & de votre sincérité, cette circonstance . . . Mais en voilà trop, il pourroit paroître que j'en ai douté dans ce moment même.

M E L L E F O N T.

Que le premier moment de vos doutes soit le dernier moment de ma vie ! Ah, Sara, par où ai-je mérité que vous me laissiez entrevoir qu'il seroit possible que vous prissiez des soupçons sur mon compte ? Les aveux que je n'ai pas craint de vous faire de mes égaremens passés, en m'humiliant à vos yeux, devroient au moins me concilier votre confiance. Je me suis avili dans les indignes fers d'une Marwood, & j'y languirois encore enchaîné par ce sentiment qu'on prend trop souvent pour l'amour. Mais le Ciel a eu pitié de moi, il n'avoit pas jugé mon cœur indigne de brûler d'une flamme pure, puisqu'il vous a envoyée à mon secours. Vous voir, divine Sara, & oublier, mépriser toutes les Marwood du monde, fut la même

B iv

32 MISS SARA SAMPSON,

chose. Mais, hélas, qu'il vous en a coûté
cher pour m'arracher à mes honteux liens!
J'étois trop familiarisé avec le vice, &
vous le connoissiez trop peu...

S A R A.

N'y pensons plus...

S C E N E V I I I.
NORTON, MELLEFONT,
S A R A.

M E L L E F O N T.

QUE veux tu?

N O R T O N.

Je me promenois devant la maison,
lorsqu'un domestique que je ne connois
pas, est venu me remettre cette lettre
qui est à votre adresse, Monsieur.

M E L L E F O N T.

A mon adresse? Qui fait ici mon nom?
(*En regardant la lettre*) Ciel!

S A R A.

D'où vient cet effroi?

MELLEFONT.

Ce n'est rien, ma chère Miss. Je m'étois trompé sur l'écriture, & je m'appерçois à présent de mon erreur.

SARA.

Puisse le contenu de cette lettre vous être aussi agréable que je le souhaite.

MELLEFONT.

Je présume qu'il sera très-indifférent !

SARA.

Je ne veux pas vous gêner davantage. Souffrez que je me retire.

MELLEFONT.

Vous soupçonniez donc...

SARA.

Je ne soupçonne rien. Adieu, Mellefont.

MELLEFONT (*en la reconduisant*).

Je serai chez vous dans l'instant.



MISS GENEVIEVE

MELLEFONT, NORTON.

MELLEFONT (*en regardant de
nouveau la lettre.*)

JUSTE Dieu!

NORTON.

Malheur à vous, s'il n'est que juste.

MELLEFONT.

Est-il possible! Je revois cette main scélérate, & je ne meurs pas d'effroi? Est-ce elle ou non? C'est elle! Ah, mon ami, une lettre de Marwood! Quelle furie, quel démon lui a découvert mon séjour ici? Que me veut-elle? Va, cours, prépare tout pour notre départ... Mais arrête! Peut-être ne sera-t-il pas nécessaire que nous partions. Peut-être cette lettre de Marwood n'est qu'un effet de son dépit: elle aura voulu me rendre mépris pour mépris en répondant à la lettre insultante que je lui écrivis en la quittant. Tiens,

ouvre la lettre & lis-la. Je tremble de le faire moi-même.

N O R T O N (*lit*).

« Le nom que vous verrez au bas de
la page vous en dira plus que si je vous
écrivais une longue lettre... »

M E L L E F O N T.

Maudit soit son nom ! Puissé-je ne l'avoir jamais entendu prononcer ! Puisse-t-il être retranché du livre des vivans.

N O R T O N (*continue de lire*).

« L'amour qui guidoit mes pas en vous
cherchant, a adouci les peines que j'ai
eues à vous trouver... »

M E L L E F O N T.

L'amour ! Téméraire ! tu profanes un nom qui n'est consacré qu'à la vertu.

N O R T O N (*continue*).

« Il a fait plus... »

M E L L E F O N T.

Je frémis...

N O R T O N.

« Il m'a conduit sur vos traces... »

MELLFONT.

Que dis-tu, malheureux ! (*il lui arrache la lettre des mains & lit lui-même*)

» Il m'a conduit sur vos traces... Je
 » suis... près de vous... & il dépend
 » de vous de m'accorder la satisfaction
 » de vous voir, ou de... prévenir ma
 » visite... par la vôtre.

MARWOOD.

Quel coup de foudre ! Elle est ici ?... Où est-elle ?... Elle payera cette témérité de sa vie !

NORTON.

De sa vie ? Un regard de sa part, & vous tomberez de nouveau à ses pieds. Pensez à ce que vous allez faire ! Evitez de lui parler, ou la pauvre Sara est perdue !

MELLFONT.

Malheureux que je suis !... Non, il faut que je lui parle... Je la connois... Elle viendrait me chercher jusques dans l'appartement de Sara, & déchargeroit toute sa rage sur cette innocente créature.

N O R T O N.

Mais Monsieur...

M E L L E F O N T

Tais toi... Voyons (*en regardant la lettre*) si elle a mis son adresse. La voilà. Viens, suis-moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente la Chambre de
Marwood dans une autre auberge.*

SCENE PREMIERE.

MARWOOD, HANNAH.

MARWOOD, *en négligé.*

ON a remis ma lettre, sans doute ?

HANNAH.

Oui, Madame.

MARWOOD.

A Mellefont lui-même ?

HANNAH.

A un de ses gens.

MARWOOD.

J'ai peine à contenir l'impatience où
je suis de voir l'effet qu'elle produira...
Je n'ai de ma vie éprouvé la même agita-
tion, la même inquiétude... Le perfide !

Mais dissimulons , déguisons mon dépit...
L'indulgence, l'amour, les prières, voilà
les seules armes que je dois employer,
& les seules qui puissent me faire triom-
pher de lui.

H A N N A H.

Mais s'il y résiste ?

M A R W O O D.

S'il y résiste ?... Alors je me livrerai
à toute ma fureur & je ne garderai aucuns
ménagemens. Je sens déjà...

si vs' H A N N A H.

Contenez-vous, de grâce, il peut ar-
river dans l'instant même.

à nobis

M A R W O O D.

Ah, pourvu qu'il vienne ! Pourvu qu'il
n'ait pas résolu de m'attendre de pied
ferme chez lui... Mais fais-tu sur quoi
je fonde essentiellement l'espérance de
l'arracher à son nouvel amour ? Sur Am-
bella.

H A N N A H.

Il est vrai qu'il est idolâtre de cette

aimable enfant , & vous ne pouviez mieux faire que de l'amener avec vous.

M A R W O O D.

Si son cœur est insensible aux cris d'un ancien amour, il ne le sera pas à ceux de la nature. Il y a quelque temps qu'il arracha cette enfant d'entre mes bras, sous le prétexte de la mettre dans un lieu où elle recevrait une meilleure éducation que chez moi. J'ai été obligée d'employer toutes sortes de ruses pour la tirer des mains de la personne à qui il l'avoit confiée. Il avoit donné d'avance une somme considérable pour son entretien pendant plusieurs années, & avoit ordonné surtout la veille même de son départ, qu'on ne la laissât pas voir à une certaine Marwood, qui, dit-il, ne manqueroit pas de venir la réclamer en se disant sa mère. Je vois par cet ordre la différence injurieuse qu'il met entre ma fille & moi. Il regarde Arabella comme une portion précieuse de lui-même, & il me traite comme une misérable créature dont-il est dégoûté.

H A N N A H.

Quelle ingratitude !

M A R W O O D.

Voilà l'effet que produisent ordinairement sur les hommes des complaisances prodiguées sans ménagement. J'en fais la triste expérience ! J'aurois dû le prévoir. Notre principal mérite est celui d'avoir sçu combattre & résister ; il survit aux agrémens même que la main du temps détruit imperceptiblement...

H A N N A H.

Vous êtes encore bien éloignée, Madame, d'avoir rien à craindre de cette main redoutable. Votre beauté est dans tout son éclat, & si vous vouliez faire de nouvelles conquêtes...

M A R W O O D.

Tais-toi, Hannah ; tu me flattes dans une circonstance qui me rend toutes les flatteries suspectes. Comment méditer de nouvelles conquêtes, lorsqu'on n'a plus l'avantage de pouvoir conserver celles qu'on avoit faites ?

SCENE II.

UN DOMESTIQUE, MARWOOD,
HANNAH.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, quelqu'un demande à vous parler.

MARWOOD.

?

LE DOMESTIQUE.

Je crois que c'est ce jeune Seigneur à qui j'ai tantôt porté une lettre de votre part; il est accompagné du domestique à qui je l'ai remise.

MARWOOD.

Mellefont!... Vîte, fais le monter!
(*le Domestique sort.*) Ah ma chere Hannah, le voici enfin! Comment le recevrai-je? Que lui dirai-je? Quel air dois-je avoir avec lui? Dis-moi, s'apperçoit-on de quelque altération sur mon visage? Ma physionomie est-elle tranquille?

H A N N A H.

Rien moins que tranquille.

M A R W O O D.

Et comme ceci ?

H A N N A H.

Elle n'est pas assez naturelle.

M A R W O O D.

Comme cela ?

H A N N A H.

Encore un peu triste.

M A R W O O D.

Ce sourire...

H A N N A H.

A merveille, cependant on sent la
contrainte... mais le voilà.

SCÈNE III.

MELLEFONT, MARWOOD,

H A N N A H.

MELLEFONT, *(entre brusque-
ment d'un air fâché)*

A H Marwood!...

44 MISS SARA SAMPSON,

MARWOOD. (*vole à sa rencontre les bras ouverts & d'un air riant*)

Ah Mellefont ! ...

MELLEFONT, (*à part*)

La scélérate ! Quel art séducteur !

MARWOOD.

Que je vous embrasse, perfide mais trop cher Mellefont ... Ah partagez ma joie ... Pourquoi vous dérobez-vous à mes transports ...

MELLEFONT.

Je m'attendois, je vous l'avoue, à être reçu autrement.

MARWOOD.

Pourquoi autrement ? Avec plus d'amour, sans doute, avec plus de ravissement ? Pardon, mon cher Mellefont, j'ai le malheur de ne savoir pas exprimer ce que je sens si vivement. Je suis au comble de la joie de vous revoir, de vous presser de nouveau contre mon sein ... Voyez couler mes larmes ... ces larmes de la plus douce volupté ... Mais elles sont

perdues ! ... Votre main ne daigne pas les essuyer !

M E L L E F O N T.

Le temps est passé, Marwood, où ces artifices m'auroient séduit. Quittons ce langage. Je viens ici pour entendre vos reproches, & y répondre.

M A R W O O D.

Des reproches ? Et quels reproches aurois-je à vous faire, Mellefont ? Je n'en ai aucuns.

M E L L E F O N T.

En ce cas, vous pouviez vous épargner la peine de venir me chercher si loin.

M A R W O O D.

Par quelle bisarrerie, mon cher Mellefont, voulez-vous me forcer à faire mention d'une légère infidélité que je vous pardonnai au moment même où je l'appris ? C'est une erreur passagère à laquelle votre cœur n'a point de part ; elle ne mérite aucun reproche, & je veux en rire avec vous.

MELLEFONT.

Vous vous trompez, Marwood, mon cœur y a beaucoup plus de part qu'à toutes les intrigues amoureuses que j'ai eues jusqu'aujourd'hui, & sur lesquelles je ne jette la vue qu'avec horreur.

MARWOOD.

Votre cœur est excellent, mon cher Mellefont, il se laisse persuader tout ce que votre imagination s'avise de lui persuader; je le connois mieux que vous, & s'il n'étoit pas le meilleur, le plus fidele de tous les cœurs, me donnerois-je tant de peine pour le conserver?

MELLEFONT.

Pour le conserver? Vous ne l'avez jamais possédé.

MARWOOD.

Et moi, je vous dis, que je le possède encore.

MELLEFONT.

Si je savois que vous en possédassiez la moindre partie, je me l'arracherois à vos yeux.

M A R W O O D.

Vous arracheriez le mien en même temps. Et alors... alors nos cœurs arrachés parviendroient enfin à cette union qu'ils ont si souvent cherchée sur nos levres.

M E L L E F O N T , (*à part*)

La dangereuse femme ! Le meilleur parti est de fuir .. Me ferez-vous le plaisir, Marwood , de me dire en deux mots, pourquoi vous êtes venue ici , & ce que vous exigez encore de moi ? Mais parlez sans ce sourire , sans ces regards affectés que vous employez pour me séduire.

M A R W O O D , (*avec l'air de la candeur & de la bonté*)

Écoute , mon cher Mellefont ; j'ai pitié de la situation où tu es. Tes desirs & ton goût te tyrannisent dans ce moment. Tu n'es pas en état de leur résister. Eh bien, mon ami , il faut leur céder & , comme on dit, leur laisser jeter leur premier feu ; ce seroit une entreprise folle que de vouloir s'y opposer. Le moyen le plus sûr de

les vaincre est de s'y livrer tout entier; ils s'affoupiront & se détruiront d'eux-mêmes. Tu fais, mon aimable Mellefont, que j'ai souffert sans humeur & sans jalousie que tu rendisses des hommages passagers à des charmes plus piquans que les miens; je ne t'ai jamais reproché ces changemens momentanés, où je gagnois toujours plus que je ne perdois. Tu revenois avec une nouvelle ardeur dans les liens que j'ai toujours su te rendre doux & légers. N'ai-je pas moi-même été la confidente de tes plaisirs avec mes rivales? Pourquoi donc imagines-tu qu'aujourd'hui, où je n'en ai peut-être plus le droit, je veuille commencer à te tourmenter & t'imposer un joug odieux? Ton goût pour la petite villageoise est encore dans toute sa vivacité; je sens que tu ne peux te passer d'elle. Eh bien, mon ami, qui t'empêche de l'aimer, & de l'aimer aussi long-temps que tu voudras? Mais faut-il t'expatrier pour cela & former le projet insensé de fuir du Royaume avec elle?

MELLEFONT.

M E L L E F O N T.

Tout ce que vous dites-là, Marwood, est bien digne de vos principes & de votre caractère ; je n'en ai jamais si bien connu la perversité que depuis l'instant où dans le commerce d'une femme vertueuse j'ai appris à distinguer l'amour d'avec la volupté.

M A R W O O D.

Ta nouvelle maîtresse est une fille à beaux sentimens à ce que je puis deviner ? Vous autres hommes vous ne savez seulement pas ce que vous voulez. Tantôt vous exigez de nous les excès les plus condamnables : & plus nous avons secoué le joug des préjugés & de toute bienfiance, & plus nous vous plaisons. D'autre fois vous nous demandez le langage de la vertu & la conduite des Vestales. Mais vous vous dégoûtez bientôt de l'un & de l'autre. Folles ou raisonnables, impudentes ou sages, on ne vous fixe pas plus par les bonnes qualités que par les mauvaises. Tu t'ennuieras bientôt de ta prude, je

Théat. Allem. de Junker. T. I. C

t'en répons, & ce moment ne tardera pas à venir. Veux-tu que je calcule quand il arrivera ? .. Te voilà actuellement dans le fort de l'accès, il durera encore deux jours : mettons-en trois. Un amour plus calme, plus tranquille succédera & durera huit jours. Les huit jours suivans tu ne penseras plus qu'accidentellement à ton amour ; après quoi il faudra t'en faire souvenir, & quand tu auras satiété de ce souvenir ; tu tomberas tout-à-coup dans une indifférence absolue : & cela arrivera si promptement qu'il seroit difficile de fixer les époques de ces divers changemens..... En tout, la révolution que j'attends ne doit pas durer plus d'un mois.... Eh bien, Mellefont, je prendrai patience pendant un mois, j'usurai de la plus grande indulgence envers toi, & je ne t'en demande pour récompense que de trouver bon que je ne te perde pas de vue.

M E L L E F O N T.

En vain, Marwood, en vain vous avez recours à ces ruses perfides par lesquelles

vous avez si souvent triomphé de moi ; une résolution inspirée par la vertu même , me mettra à couvert de vos pieges & de toute séduction. Cependant je ne veux pas m'y exposer plus long-temps. Je pars & n'ai plus qu'un mot à vous dire. Dans peu de jours vous me verrez lié d'une manière qui vous ôtera toute espérance de me ramener jamais dans votre criminel esclavage. Vous avez pu voir , par la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ , les raisons qui me déterminent & qui me justifient.

M A R W O O D.

A propos de cette lettre : dites-moi un peu , par qui vous l'avez fait écrire ?

M E L L E F O N T.

Je l'ai écrite moi-même.

M A R W O O D.

Cela ne se peut pas. Le commencement contient un compte si détaillé des différentes sommes que vous avez dépensées avec moi , qu'il est nécessairement l'ouvrage de quelque commis : & la fin

sont si fort son théologien, qu'elle a sûrement été faite par un Quakre. Je vais cependant essayer d'y répondre sérieusement. Quant à l'article essentiel, vous savez que tous les présens que vous m'avez faits, existent encore. J'ai toujours regardé vos billets au porteur, & vos diamans, comme un bien que vous m'aviez confié, & je l'ai fait apporter avec moi, pour le remettre entre vos mains.

M E L L E F O N T.

Gardez-le, Marwood, il est à vous.

M A R W O O D.

Je n'en garderai rien. Sans votre cœur, je n'ai aucun droit sur ce qui vous appartient. En cessant de m'aimer, je veux qu'au moins vous ne me fassiez pas l'injustice de me confondre avec ces femmes vénales, qui s'enrichissent indifféremment des dépouilles de tout le monde. Suivez-moi, Mellefont, & dès ce moment vous allez redevenir aussi riche que vous l'étiez avant ma connoissance. Peut-être même...

M E L L E F O N T.

Quel génie a conspiré ma perte & parle par votre bouche? Une Marwood, une femme voluptueuse ne pense pas si noblement.

M A R W O O D.

Vous prenez pour un procédé noble, ce qui dans le fond n'est qu'un acte de justice. Non, Monsieur, non; je ne prétends pas que vous attachiez du mérite à cette restitution. Elle ne me coûte rien, & je regarderois comme une insulte, le moindre remerciement que vous m'en feriez. Ce seroit une façon indirecte de me dire, que vous m'avez prise pour une femme capable d'un vol, & que vous me remerciez de ce que je ne suis pas ce que vous avez pensé.

M E L L E F O N T.

En voilà assez, Madame, en voilà assez; je suis, pour ne pas m'engager dans un combat de générosité où je ne voudrois pas succomber.

M A R W O O D.

Fuyez ; mais emportez avec vous tout ce qui pourroit me rappeler votre souvenir. Dans l'état où je suis réduite , pauvre , méprisée , sans honneur , sans amis , oserai-je hasarder de vous demander encore une unique grace....

M E L L E F O N T.

Parlez , quelle est-elle ?

M A R W O O D.

La mort de vos mains.

M E L L E F O N T.

Cruelle ! Hélas , dans ce moment je donnerois encore ma vie pour vous. Demandez-là ; demandez-là..... mais ne prétendez plus à mon amour. Il faut que je vous quitte , Marwood , ou que je devienne l'horreur de la nature. Je suis déjà trop coupable d'être ici & de vous avoir écoutée si long-temps. Adieu , adieu.

M A R W O O D , *(l'arrêtant.)*

Vous voulez me quitter ? Et que voulez-vous donc que je devienne ? Il vous est

moins permis de m'abandonner dans l'état où je suis, que de me donner la mort.....

Ah, ma chere Hannah, je vois bien que mes prieres seules sont sans pouvoir. Amene ici un intercesseur, qui, dans un seul instant, me rende plus qu'il n'a jamais reçu de moi. *(Hannah sort)*

M E L L E F O N T.

De quel intercesseur voulez-vous parler, Marwood?

M A R W O O D.

Ah, d'un intercesseur dont vous ne m'auriez privée que trop volontiers!... La nature, peut être, se fera mieux entendre à votre cœur....

M E L L E F O N T.

Vous me faites frémir... Quoi, vous auriez.....



SCENE IV.

ARABELLA, HANNAH,
MARWOOD.

MELLEFONT.

QUE vois-je?... C'est elle!... Marwood, comment avez-vous osé....

MARWOOD.

Suis-je donc mere en vain?.... Viens, Arabella, viens, reconnois ici ton protecteur, ton appui, ton.... ah que le cœur te dise ce qu'il peut être de plus que ton protecteur & ton appui.

MELLEFONT (*en détournant la tête*)

Dieu! que vais-je devenir?

ARABELLA (*en s'approchant de lui avec timidité*)

Ah, Monsieur, est-ce vous?... Est-ce vous?... Eh non, Madame, ce n'est pas lui. Il me regarderoit, il me ferreroit dans ses bras; il m'y feroit si souvent autrefois! Par quel malheur ai-je donc

perdu l'amitié d'un homme si cher, & qui me permettoit de me dire sa fille.

M A R W O O D.

Vous gardez le silence, Mellefont? Vous ne daignez pas jeter un regard sur cette innocente créature?

M E L L E F O N T.

Ah!...

A R A B E L L A.

Il soupire, Madame! Qu'a-t-il donc?... Il détourne ses regards! Il les leve vers le ciel! Que lui veut-il? Que lui demande-t-il? Ah puisse-t-il lui accorder tout ce qu'il souhaite!

M A R W O O D.

Va, mon enfant, va te jeter à ses pieds. Il veut nous quitter, & nous quitter pour jamais.

ARABELLA (*se jettant aux pieds de Mellefont*)

Vous, nous quitter? Nous quitter pour jamais? N'avons-nous pas déjà été assez de temps sans vous voir.... Vous

C v

58 MISS SARA SAMPSON,
avez dit si souvent que vous nous aimiez ;
abandonne-t-on ceux qu'on aime ?

M A R W O O D.

Je joins mes prières aux siennes.....
Mellefont, voyez moi aussi à vos pieds...

MELLEFONT (*l'arrête au moment
même où elle veut se jeter à genoux*),

Marwood!... Dangereuse Marwood!...
Et toi aussi, ma chère Arabella, tu te
ligues contre moi!

A R A B E L L A.

Contre vous ?

M A R W O O D.

Quel parti prenez-vous, Mellefont ?

MELLEFONT.

Celui que je ne devrois pas prendre...

MARWOOD (*en se jetant à son cou*)

Ah, la droiture de votre cœur a tou-
jours triomphé de tous vos caprices.

MELLEFONT.

Ah, Marwood, cruelle Marwood,
vous avez vaincu, & je suis déjà ce que
vous désirez que je sois, un parjure, un
ravisseur, un vil séducteur, un assassin.

M A R W O O D.

Vous le paroîtrez à vos yeux pendant quelques jours, mais bientôt vous reconnoîtrez que je vous ai empêché de l'être en effet. Allez tout disposer pour vous réunir à nous.

A R A B E L L A.

Ah oui, mon bon papa, je vous en prie, revenez avec nous.

M E L L E F O N T.

Revenir avec vous? Et le puis-je?

M A R W O O D.

Rien n'est plus aisé, si vous voulez.

M E L L E F O N T.

Et Sara....

M A R W O O D.

Et Sara deviendra ce qu'elle voudra...

M E L L E F O N T.

Barbare Marwood, ce mot affreux me découvre le fond de votre cœur. Il est donc toujours le même?

M A R W O O D.

Si vous lisez au fond de mon cœur, vous y verriez plus de compassion pour

60 MISS SARA SAMPSON,

votre Miss, que vous n'en avez vous-même; je dis une véritable compassion; car la vôtre n'en mérite pas le nom : ce n'est qu'une lâche foiblesse. En général, mon cher Mellefont, vous avez poussé un peu trop loin cette aventure romanesque. Qu'un galant homme consommé dans l'art de plaire & de séduire, ait profité de tous ses avantages pour tourner la tête à une jeune innocente sans expérience, il n'y a pas grand mal à cela, & on peut vous le pardonner; l'excès d'une passion la justifie. Mais que vous ayiez enlevé à un pere, blanchi par les années, sa fille unique; que vous ayiez rendu si amers & si pénibles les restes de la vie d'un vieillard respectable; que vous ayiez sacrifié à vos plaisirs les liens les plus sacrés de la nature : voilà, Mellefont, ce qui est excusable. Hâtez-vous de réparer votre faute autant qu'il est possible de la réparer. Rendez à un vieillard gémissant sa seule consolation, & renvoyez une fille trop crédule dans la maison paternelle, qu'il ne faut

pas encore rendre déserte , après l'avoir déshonorée.

M E L L E F O N T.

Il ne vous manquoit plus que d'être d'intelligence avec les mouvemens de ma propre conscience ! Mais , Marwood , en supposant que ce que vous dites seroit conforme à la justice & à la raison , ne faudroit-il pas que j'eusse un front d'airain pour oser le proposer à la malheureuse Sara ?

M A R W O O D.

J'ai déjà prévenu votre embarras , & j'ai pensé à vous épargner cette confusion. Dès que j'ai su où vous étiez , j'en ai fait secrètement avertir Sir Sampson. Il a reçu cette nouvelle avec des transports de joie , s'est mis en route à l'instant , & je ne comprends pas pourquoi il n'est pas encore ici.

M E L L E F O N T.

Que dites-vous ?

M A R W O O D.

Attendez tranquillement son arrivée ,

62 MISS SARA SAMPSON,

& n'en dites rien à la fille. Moi-même je ne veux pas vous arrêter plus longtemps. Allez la rejoindre, pour ne lui donner aucun soupçon. Cependant je me promets de vous revoir encore aujourd'hui.

M E L L E F O N T.

Oh Marwood! Avec quels sentimens je venois chez vous, & avec quels sentimens je vous quitte!.... Adieu, ma chere Arabella.... Embrassez-moi....

A R A B E L L A.

Dépêchez-vous de revenir, je vous en prie.

S C E N E V.

MARWOOD, ARABELLA,
HANNAH.

MARWOOD (*en poussant un profond soupir*)

VICTOIRE, Hannah!... Mais victoire pénible!... Approche-moi une chaise,

je me sens fatiguée. . . . (*elle s'assied*) Il étoit temps qu'il se rendît, une minute de plus la patience m'échappoit, & j'allois lui faire voir une autre Marwood.

H A N N A H.

Ah, Madame, quelle femme vous êtes! Est-il quelqu'un en état de vous résister?

M A R W O O D.

Il ne m'a que trop résisté, Hannah. Et assurément, très-assurément je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir mise dans le cas de me jeter à ses pieds.

A R A B E L L A.

Il faut lui pardonner tout. Il est si bon, si bon. . . .

M A R W O O D.

Taisez-vous.

H A N N A H.

De combien de manieres vous l'avez attaqué! Mais celle qui m'a semblé faire le plus d'impression sur lui, c'est le désintéressement avec lequel vous avez offert de lui rendre tous les présens que vous en avez reçus.

M A R W O O D.

Je le crois comme toi. Ha, ha, ha!
(*en riant avec mépris*)

H A N N A H.

Vous riez, Madame?... Mais si ce n'étoit pas en effet votre intention, savez-vous que vous risquiez beaucoup? Et si par hasard il vous eût prise au mot...

M A R W O O D.

Va, va, je savois bien à qui j'avois à faire.

H A N N A H.

Fort bien! Et vous aussi, ma belle Arabella, vous avez joué votre rôle à merveille, à merveille!

A R A B E L L A.

Pouvois-je faire autrement? Il y avoit si long-temps que je ne l'avois vû!.... Vous n'êtes pas fâchée que je l'aime tant, n'est-ce pas, Madame? Je vous aime autant que lui.

M A R W O O D.

Je veux bien te pardonner cette fois-ci de ne pas m'aimer plus que lui.

A R A B E L L A (*en pleurant*)
Cette fois-ci !

M A R W O O D.
Mais tu pleures, je crois ? Et pourquoi pleures-tu ?

A R A B E L L A.
Ah non, je ne pleure pas. Ne vous fâchez pas, je vous en prie. Je vous aimerai tant, tant tous deux, qu'il me fera impossible d'en aimer plus l'un que l'autre.

M A R W O O D.
Voilà qui est bon.

A R A B E L L A.
Je suis bien malheureuse. . . .

M A R W O O D.
Paix Qui vient ici ?



SCENE VI.

MELLEFONT, MARWOOD,
ARABELLA, HANNAH.

MARWOOD (*en se levant*)

POURQUOI-DONC revenez-vous si vite, Mellefont?

MELLEFONT (*avec vivacité*)

Parce qu'il ne m'a fallu que quelques momens pour rentrer en moi-même.

MARWOOD.

Hé bien?

MELLEFONT.

Vous m'avez étourdi, Marwood : mais vous ne m'avez pas convaincu. Tous vos artifices sont devenus inutiles. A peine j'ai respiré un air plus pur que celui de votre chambre, que j'ai repris assez de courage & de force pour m'arracher du piège dangereux que vous m'avez tendu. Est-il possible qu'un homme

si long-temps avili par votre commerce,
ne connoisse pas vos ruses?

MARWOOD (*avec impatience*)
Quel est donc ce langage?

MELLEFONT.
Celui de la vérité & de l'indignation.

MARWOOD.
Doucement, Mellefont, ou bientôt
vous me ferez parler aussi ce langage.

MELLEFONT.
Je ne suis revenu si brusquement que
pour ne pas vous laisser jouir un moment
de plus de l'erreur où vous étiez à mon
sujet; elle doit me rendre méprisable à
vos yeux même.

ARABELLA (*à Hannah, avec
timidité*)

Ah Hannah....

MELLEFONT.
Ne vous contraignez pas, Marwood,
laissez agir votre fureur. Plus vous m'en
montrerez, & plus je serai satisfait. Ai-je
pu être un moment indécis entre une
Marwood & une Sara? Quelle honte!

68 MISS SARA SAMPSON,

J'ai été au moment de me décider pour la première !

A R A B E L L A.

Ah , Mellefont

M E L L E F O N T.

Ne craignez rien , ma chère Arabella.
C'est aussi pour vous que je suis revenu.
Donnez-moi la main & suivez-moi.

M A R W O O D (*en les arrêtant*)

Traître ! Qui veux-tu qu'elle suive ?

M E L L E F O N T.

Son père.

M A R W O O D.

Va , Malheureux , tu apprendras auparavant à connoître sa mère.

M E L L E F O N T.

Je la connois pour l'opprobre de son sexe.

M A R W O O D (*à Hannah*)

Emmène Arabella.

M E L L E F O N T (*voulant l'arrêter*)

Restez.

M A R W O O D.

Point de violence, Mellefont, ou bien....

(Arabella & Hannah sortent)

S C E N E V I I.

MARWOOD, MELLEFONT.

M A R W O O D.

Nous voilà seuls. Dites-moi sérieusement, Mellefont, si vous êtes résolu en effet de me sacrifier à une jeune folle ?

MELLEFONT *(avec amertume)*

Sacrifier ? Vous me faites souvenir qu'autrefois on sacrifioit aux Dieux des animaux très-impurs.

MARWOOD *(d'un ton moqueur)*

Expliquez-vous, & faites-moi grace de vos savantes allusions.

M E L L E F O N T.

Je vous dirai donc fermement, que je suis résolu de ne plus penser à vous que pour maudire le jour où je vous ai con-

70 MISS SARA SAMFSON ,

nue. Quelle différence , grand Dieu , entre Sara & vous ! Vous êtes une femme voluptueuse , intéressée , perdue ; à peine pourriez-vous vous souvenir d'avoir jamais été innocente. Je ne crains pas d'avoir des reproches à me faire à votre égard : & les avantages que vous m'avez donnés sur vous , vous les auriez offerts à tout le monde. Ce n'est pas moi qui vous ai cherchée ; c'est vous qui m'avez cherché. Si je suis parvenu à connoître quelle est Marwood , cette connoissance me coûte cher. Il m'en coûte ma fortune , ma réputation , mon bonheur....

M A R W O O D.

Et je voudrois qu'elle te coûtât la perte même de ton ame ! Monstre ! Les habitans des enfers sont moins détestables que toi ! Tu entraînes une femme foible dans le crime , & tu lui imputes ces mêmes crimes qui sont ton ouvrage ? Que t'importe , quand & où j'ai cessé d'être innocente ? Si je n'ai pu te sacrifier ma vertu , je t'ai au moins

sacrifié ma réputation. Crois-tu l'une plus précieuse que l'autre ! Va, Mellefont, une femme sensée se passe mieux de vertu que de réputation Mais enfin , que j'aie été tout ce que tu voudras avant de te connoître : j'étois sans reproche aux yeux du monde , & c'étoit tout pour moi. Ce n'est que par mon commerce avec toi , qu'il a su que j'étois coupable , parce que j'ai eu la facilité d'accepter l'offre de ton cœur sans y joindre le don de ta main.

M E L L E F O N T.

Cette facilité est ta propre condamnation.

M A R W O O D.

Rappelle-toi à quels artifices tu la dois ! Ne m'as-tu pas persuadée , que tu ne pouvois contracter un engagement public sans perdre une succession que tu ne voulois ménager que pour la partager avec moi ? Est-ce à présent le moment d'y renoncer , & d'y renoncer pour une autre que pour moi ?

MELLEFONT.

C'est avec la plus vive satisfaction que je vous apprends, qu'enfin toutes les difficultés vont être levées. Contentez-vous, Marwood, de m'avoir fait dissiper les biens de mon pere, & laissez-moi jouir dans la société d'une femme qui en est plus digne que vous, d'une succession beaucoup moins considérable.

MARWOOD.

Ah je vois maintenant sur quel espoir est fondée la dureté avec laquelle tu me traites. C'est assez. Compte que je ferai tout mon possible pour t'oublier, & le premier effort que je ferai pour y parvenir, ce fera.... tu m'entends bien ! Tremble pour Arabella ! Elle ne transmettra pas au moins à la postérité le souvenir de mes faiblesses. J'aurai la cruauté... Tu vas voir en moi une nouvelle Médée !

MELLEFONT (*avec effroi*)

Marwood....

MARWOOD.

Le poison ou le poignard me vengera.

Mais

Mais non, leur effet est trop prompt.
Ils trancheroient trop tôt la vie de ton
enfant. Ce n'est pas morte, c'est mou-
rante que je veux l'offrir à tes yeux. Je
veux, que des tourmens lents & cruels
la défigurent insensiblement, & détruisent
sur son visage tous les traits de ressem-
blance qu'elle a avec toi....

M E L L E F O N T.

La fureur vous égare, Marwood...

M A R W O O D.

Oui, vous avez raison, elle m'égare
en effet.... Il faut que le pere la devance...
Il faut qu'il soit dans le tombeau, & que
sa fille aille l'y rejoindre après avoir assouvi
ma vengeance.... (*elle court après lui
avec un poignard qu'elle tire brusquement
de son sein*) Meurs, scélérat!

MELLEFONT (*lui arrache le poignard*)

Femme abominable! Qui m'empêche
à présent de tourner contre toi ce même
fer?... Mais vis, & que ta punition soit
réservée à des mains plus infâmes.

Théat. Allem. de Junker. T. I. D

74 MISS SARA SAMPSON,

MARWOOD (*les mains jointes*)

Ciel ! Qu'ai-je fait ! Ah Mellefont !..

MELLEFONT,

Ton repentir ne m'en impose pas. Je fais ce qui le cause : ce n'est pas l'horreur du crime, c'est la rage de n'avoir pu l'achever.

MARWOOD,

Rendez-le-moi, ce fer, rendez-le-moi, & vous verrez bientôt pour qui il a été aiguilé. Il ira chercher ce triste cœur qui aime mieux renoncer à la vie qu'à notre amour,

MELLEFONT.

Hannah !

MARWOOD,

Mellefont, qu'allez-vous faire ?



S C E N E V I I I .

HANNAH (*effrayée*), **MARWOOD**,
MELLEFONT.

M E L L E F O N T .

AS-tu entendu, Hannah ? Sais-tu de quoi ta maîtresse est capable ? Songe à remettre Arabella entre mes mains.

H A N N A H .

Ah , Madame , en quel état vous voilà !

M E L L E F O N T .

Bientôt cette innocente créature fera en sûreté, & la justice saura bien lier les mains à une mere homicide.

(*Il veut sortir*)

M A R W O O D .

Où allez-vous , Mellefont , où allez-vous ? Ayez pitié d'une mere dont le désespoir égardoit la raison. Considérez le motif qui me portoit à des excès qui font frémir la nature. Cruel, n'est-ce

D ij

76 MISS SARA SAMPSON;

pis vous-même?... Où Arabella peut-elle être plus en sûreté qu'avec moi? Ma bouche a juré la mort, mais mon cœur est toujours le cœur d'une tendre mère. Oubliez mes fureurs; pour me les pardonner, songez seulement à ce qui les cause.

M E L L E F O N T.

Il n'y a qu'un moyen de m'engager à tout oublier.

M A R W O O D.

Quel est-il? Parlez.

M E L L E F O N T.

Retournez à Londres à l'instant. Laissez-moi le soin d'Arabella; je ne veux plus qu'elle ait rien de commun avec vous.

M A R W O O D.

Eh bien, je consens à tout; mais ne me refusez pas une seule grace que je vous demande. Laissez-moi voir au moins Sara une seule fois.

M E L L E F O N T.

Et pourquoi?

M A R W O O D.

Je veux lire dans ses regards le sort qui m'attend pour l'avenir. Je veux juger par moi-même si elle est digne de l'infidélité que vous me faites, & si je puis me flatter en effet de pouvoir reprendre un jour quelque ascendant sur votre cœur.

M E L L E F O N T.

Vaine espérance!

M A R W O O D.

Pouvez-vous être assez cruel, pour ôter à une infortunée jusqu'à l'espérance? Je ne paroîtrai pas devant elle comme Marwood, mais comme une de vos parentes. Annoncez-moi comme telle, vous serez présent à ma visite, & je vous promets, par tout ce qui est sacré, de ne pas proférer un mot qui puisse la blesser. Ne me refusez pas, ou bien je pourrois tout employer pour me montrer à elle sous ma véritable forme.

M E L L E F O N T.

Je pourrois... (*après avoir rêvé un*

moment) vous accorder cette prière, Marwood... mais à la condition, qu'aussitôt vous quitterez ce séjour.

M A R W O O D.

Je vous promets plus : je vous délivrerai même, s'il en est encore temps, de la surprise de son père.

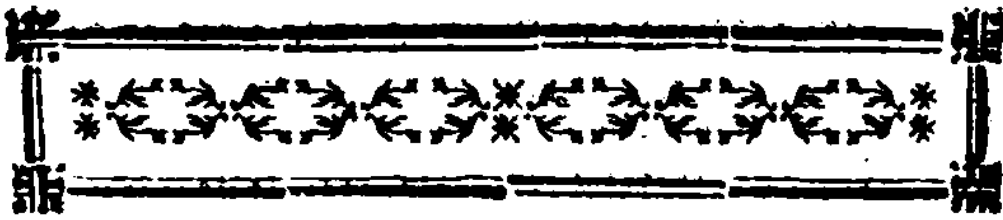
M E L L E F O N T.

C'est ce dont je vous prie de ne pas vous mêler. Il me comprendra, je l'espère, dans le pardon qu'il accordera à sa fille : & s'il refuse de lui pardonner, je saurai comment me conduire à son égard. Je vais vous annoncer chez Miss, & je compte que vous tiendrez votre parole.
(*Il sort*)

M A R W O O D.

Ah, Hannah, pourquoi nos forces ne répondent-elles pas à notre courage ! Vien m'habiller. Je ne renonce pas encore à mon projet. Il s'agit de lui inspirer de la sécurité. Viens.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

*Le Théâtre représente une Chambre dans
l'Auberge où est logée Miss Sara.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR SAMPSON, WAITWELL.

S A M P S O N.

TIENS, Waitwell, porte-lui cette lettre. C'est la lettre d'un père tendre qui ne gémit que de son absence. Dis-lui que je t'ai fait partir avant moi, & que je n'attends que sa réponse pour venir moi-même, & la serrer de nouveau dans mes bras.

W A I T W E L L.

Je crois que vous avez raison de la préparer à cette entrevue.

D iv

80 . MISS SARA SAMPSON,

SAMPSON.

Je m'assure par-là de ses sentimens, & je lui ménage l'occasion de m'écrire les choses qu'il lui seroit trop pénible & trop humiliant de me dire. Une lettre lui coûtera moins de confusion, & peut-être à moi moins de larmes.

WAITWELL.

Oserois-je vous demander à quoi vous êtes déterminé au sujet de Mellefont ?

SAMPSON.

Ah, Waitwell, si je pouvois ne voir en lui que le séducteur de ma fille, je lui préparerois un traitement fort dur : mais il en est aimé ! Ce titre le met à couvert de mon ressentiment. C'est moi qui ai le premier tort dans cette déplorable aventure. Sara, sans moi, n'auroit jamais connu cet homme dangereux. Par reconnoissance pour une obligation que je croyois lui avoir, j'ai eu l'imprudence de lui permettre un accès trop libre dans

ma maison. Il étoit assez naturel que ma fille prît une forte d'estime pour quelqu'un que je traitois avec tant d'égards : il ne l'étoit pas moins qu'un homme de son caractère se laissât séduire par cette estime, & cherchât à la changer en amour. Il y avoit réussi avant que je m'apperçusse de ce qui se passoit, & avant que je fusse quelles étoient ses mœurs & son train de vie. Le mal étoit fait, & j'aurois dû le pardonner, puisqu'il étoit sans remède. Je voulus être inexorable envers lui, & je ne fis pas attention que je ne pouvois le punir sans punir ma fille en même temps. Si j'avois montré moins de sévérité, j'aurois empêché leur fuite..... Obligé de courir sur leurs pas, je serai encore trop heureux, si le ravisseur de ma fille consent à devenir son époux. Qui sait s'il voudra renoncer au commerce des femmes avec lesquelles il a vécu, pour épouser une fille sans artifice, qui, vraisemblablement, ne lui a rien laissé à désirer.

WAITWELL.

Il n'est pas possible qu'un homme soit assez lâche, assez méchant. . . .

SAMPSON.

Ta confiance, mon bon Waitwell, fait honneur à ta vertu. Mais il n'est que trop vrai que la méchanceté humaine se permet souvent des excès encore plus criminels! . . . Va, & fais ce que je t'ai dit. Observe-la bien tandis qu'elle lira ma lettre. Il y a si peu de temps qu'elle a cessé d'être vertueuse, qu'il est bien difficile qu'elle connoisse déjà la dissimulation. Tu verras sur son visage ce qui se passera dans son ame. N'échappe aucune expression qui pourra marquer ou de l'éloignement ou de l'indifférence pour son pere. Si tu fais cette triste découverte, ne me la dissimule pas, je t'en conjure: elle pourra peut-être servir à me détacher d'elle à mon tour. à l'abandonner à son sort. . . . Je l'espère

Waitwell.... Mais, hélas! je sens que mon cœur me dément.

(Ils sortent par des chemins différens)

SCENE II.

Le Théâtre représente l'Appartement de Sara.

SARA, MELLEFONT.

MELLEFONT.

J'AI eu tort, ma chere Sara, de vous laisser tantôt une petite inquiétude au sujet de cette lettre.

SARA.

Eh non, Mellefont, je n'en ai été nullement inquiète. Est-il donc nécessaire, pour que je ne doute pas de votre amour, que vous n'ayiez point de secret pour moi?

MELLEFONT.

Ainsi vous croyez donc que c'étoit un secret?

D vj

S A R A.

Mais pas un secret qui me regarde ; & cela doit me suffire.

M E L L E F O N T.

Vous êtes trop indulgente. Cependant permettez-moi de vous découvrir ce mystère. Cette lettre est d'une de mes parentes , qui a su que j'étois ici. Elle a voulu me parler avant de continuer son voyage pour Londres , & elle desiré en même temps que je lui procure la satisfaction de vous voir.

S A R A.

Je serai toujours charmée de connoître les personnes d'une famille aussi respectable que la vôtre. Mais je vous en fais juge , Mellefont , puis-je me présenter à pas une d'elles sans rougir ?

M E L L E F O N T.

Sans rougir ? De quoi ? De ce que vous m'aimez ? Il est vrai , ma chere Miss , que vous pouviez donner votre cœur à un homme d'une plus haute naissance , & plus opulent que moi. Vous

devez rougir de la préférence dont vous m'avez honoré , & le sacrifice que vous avez fait. . . .

S A R A.

Vous savez trop, Mellefont, combien l'explication que vous donnez à mes paroles est loin de ma pensée.

M E L L E F O N T.

Pardonnez, Miss, je les explique mal en effet, & je conviens qu'elles ne peuvent avoir aucun sens.

S A R A.

Comment s'appelle votre parente?

M E L L E F O N T.

Lady... Solmes. Vous devez m'avoir entendu parler d'elle.

S A R A.

Je ne m'en souviens pas.

M E L L E F O N T.

Oserois je vous prier de vouloir bien la recevoir?

S A R A.

Prier, Mellefont? Vous pouvez me le commander.

MELLEFONT.

Quel mot, Sara!... Non, elle n'aura pas le bonheur de vous voir. Elle en fera désespérée, mais elle tâchera de s'en consoler. Miss Sara a ses raisons, sans doute, & je les respecte sans les connaître.

SARA.

Mon Dieu, Mellefont, que vous êtes pressant.... J'attendrai votre parente, & je tâcherai, s'il est possible, de me montrer digne de l'honneur qu'elle veut bien me faire. Etes-vous content?

MELLEFONT.

Ah, Miss, souffrez que je vous avoue mon ambition. Je voudrais vous montrer à tout le monde, le rendre témoin & jaloux de ma félicité. Il me semble que si je ne tirois pas vanité d'une possession aussi précieuse, j'en connoîtrois moins tout ce qu'elle vaut. Je vais vous amener ma parente. (*Il sort*)

SARA (*seule*)

Dieu veuille que ce ne soit pas une de ces

Femmes altieres , qui , pleines de respect pour elles-mêmes , se croient au-dessus de toutes les foiblesses ! Elles nous font notre procès d'un seul regard dédaigneux , & un mouvement d'épaules est la seule marque équivoque & outrageante de la pitié que nous leur inspirons.

S C E N E I I I.

WAITWELL, SARA.

BETTY (*entre les Scenes*) Entrez ici , puisqu'il faut que vous lui parliez à elle-même.

SARA (*en se tournant du côté de Waitwell*)

QUI veut donc me parler à moi-même ?.. Que vois-je ?.. Est-il possible ! C'est toi , Waitwell ?

W A I T W E L L.

Que bonheur ! Je revois enfin Miss Sara !

S A R A.

Dieu ! Que viens-tu m'apprendre ?...
 Ah, tu m'apportes sans doute la nouvelle
 de la mort de mon pere ! Il n'est plus,
 il n'est plus, le plus digne de tous les
 hommes, le meilleur de tous les peres !
 Il n'est plus, & c'est moi qui ai hâté sa
 mort....

W A I T W E L L.

Ah Miss....

S A R A.

Dis-moi, dis-moi donc vite que le
 souvenir de sa malheureuse fille n'est pas
 venu empoisonner ses derniers momens ;
 qu'il m'avoit oublié ; qu'il est mort aussi
 paisiblement qu'il se promettoit autrefois
 de mourir entre mes bras ; qu'il ne s'est
 pas souvenu de moi dans sa dernière
 priere....

W A I T W E L L.

Cessez de vous tourmenter par des
 idées si tristes. Sir Sampson vit encore,
 vous reverrez encore votre respectable
 pere.

S A R A.

Il vit encore? Est-il bien vrai que mon pere vit encore?... Ah puisse-t-il vivre encore long-temps, & heureux! Ah puisse le Tout-puissant ajouter à ses années la moitié des miennes!.. Fille ingrate!.. Ah je ferois le sacrifice de tout le temps qui me reste à vivre, pour lui procurer seulement quelques jours de plus! Puisqu'il vit, assure-moi au moins, mon cher Waitwell, qu'il ne lui est pas douloureux de vivre sans moi; qu'il a renoncé sans peine à une fille qui a pu renoncer si facilement à la vertu; que ma fuite lui a causé de l'indignation, mais point de regrets; qu'il me hait, mais que mon absence ne l'afflige pas.

W A I T W E L L.

Ah, Sir Sampson est toujours un pere aussi tendre que Sara est une tendre fille.

S A R A.

Que dis-tu? Cruel Waitwell! Sais-tu que tu m'apprends le malheur le plus affreux que mon cœur ait jamais redouté!

Quoi, il est toujours un tendre pere? Il m'aime donc encore? Il me regrette donc?... Non, non, il ne m'aime ni ne me regrette; cela n'est pas possible, tu te trompes, Waitwell.... Ah, ne sens-tu pas combien chaque soupir qu'il pousserоit pour moi, aggraverоit mon crime? Il faudroit que le Ciel inventât des supplices nouveaux pour me punir de toutes les larmes qu'il verseroit pour moi..... Des larmes? Quoi, je coûteroіs des larmes à mon pere?... Et ce sont d'autres larmes que celles de la tendresse & de la joie?... Malheureuse Sara!... Ah, Waitwell, dis-moi que je suis dans l'erreur; dis-moi qu'il a senti pour moi quelques-uns de ces mouvemens légers de la nature, que la raison calme à l'instant, mais qu'il ne m'a pas pleurée. N'est-ce pas, Waitwell, il ne m'a pas pleurée?

WAITWELL (*en s'essuyant les yeux*)

Non, Miss, non,... il ne vous a pas... pleurée....

S A R A.

Ta bouche dit que non, mais tes larmes disent le contraire!

W A I T W E L L.

Prenez cette lettre, Miss; elle est de lui.

S A R A.

De qui? De mon pere? Pour moi?

W A I T W E L L.

Oui : elle vous instruira mieux que tout ce que je pourrois vous dire. Il auroit bien dû charger un autre que moi de cette commission. Je m'en promettois de la joie, mais vous changez cette joie en amertume....

S A R A.

Donne, bon Waitwell, donne.... Mais non, je ne la prendrai pas qu'au-paravant tu ne me dises ce qu'elle contient.

W A I T W E L L.

Eh que peut-elle contenir? Amour & pardon.

92 MISS SARA SAMPSON.

S A R A.

Amour & pardon ?

W A I T W E L L.

Et des regrets , peut-être , d'avoir voulu faire usage de l'autorité paternelle à l'égard d'un enfant qui n'en méritoit que la bonté.

S A R A.

Garde ta lettre , ta cruelle lettre !

W A I T W E L L.

Cruelle ? Ne craignez rien : cette lettre vous accorde la liberté de disposer de votre cœur & de votre main.

S A R A.

Et voilà ce que je crains.... Et j'ai pu affliger un pere comme celui-là ?... Mais le voir par cette affliction même , par la tendresse à laquelle j'ai osé renoncer , le voir réduit à se prêter à tout ce qu'ordonne la malheureuse passion qui m'entraîne ; voilà , Waitwell , voilà ce que je ne supporterai jamais. Si la lettre contenoit tout ce que dans un pareil cas un pere irrité peut se permettre de dur &

de violent, je la lirois en frémissant à la vérité, mais je la lirois. Je tâcherois d'opposer à son ressentiment quelques faibles justifications, qui ne serviroient qu'à l'aigrir davantage. Alors je pourrois me flatter que son indignation parvenue à son comble s'affoibliroit insensiblement d'elle-même, se changeroit en mépris pour moi; que parvenu à me mépriser il ne s'occuperait plus de moi; que la tranquillité renaîtroit enfin; & je n'aurois plus à me reprocher de l'avoir rendu malheureux à jamais.

W A I T W E L L.

Ah, Miss, vous aurez encore moins ce reproche à vous faire, si vous vous rendez à sa tendresse qui veut tout oublier,

S A R A.

Tu te trompes, Waitwell. Le desir qu'il a de me voir, le porte à consentir à tout. Mais à peine m'aura-t-il vue pendant quelque temps, qu'il sentira sa faiblesse, & qu'il en rougira. Un sombre

mécontentement succédera, & il ne jettera pas un regard sur moi, sans m'accuser du consentement que je l'aurai forcé à me donner. Oui, si j'étois encore libre, si dans le moment où il voudroit se faire la violence de m'accorder tout, je pouvois lui sacrifier tout, alors je recevrais avec plaisir la lettre dont il t'a chargé; j'admirerois avec transport jusqu'où peut aller l'amour paternel, & sans en abuser je me jettrois à ses pieds en fille repentante; je renoncerois à ses bienfaits. Mais le puis-je aujourd'hui? Il faudroit, dans la situation désespérée où je me suis mise, que j'acceptasse ce qu'il me permettroit, sans oser même considérer combien cette permission lui coûteroit. Dans le moment où je voudrois me livrer à la joie, l'idée qu'il feindroit de la partager, mais qu'il en gémiroit intérieurement, viendrait l'empoisonner. Je n'aurois pas un jour pur dans ma vie; je me reprocherois sans cesse de l'avoir réduit à la nécessité de faire mon bonheur aux dépens

du sien... Ah, Waitwell ! me crois-tu capable de me procurer une semblable félicité ?...

W A I T W E L L,

Je ne fais que vous répondre , &...

S A R A,

Va , mon ami , il n'y a rien à répondre en effet. Reporte ta lettre. S'il faut que mon pere soit malheureux à cause de moi, je veux être malheureuse aussi. L'être seule & sans lui, voilà ce que je demande maintenant au Ciel.

W A I T W E L L (*à part*)

Je crois qu'il faudra que je la trompe pour l'engager à lire la lettre.

S A R A,

Que dis-tu là ?

W A I T W E L L,

Je dis que j'ai fait une grande imprudence pour vous engager à lire plus promptement cette lettre.

S A R A,

Comment cela ?

Je ne pouvois pas pénétrer si avant, & vous avez une façon d'envisager les choses bien différente de la mienne. J'avois craint de vous effrayer : hélas, la lettre n'est peut-être que trop dure ! Au lieu de dire qu'elle ne contenoit qu'amour & pardon, j'aurois dû dire que je souhaitois qu'elle ne contînt que cela.

S A R A.

Est-il bien vrai?... Donne-la donc. Je veux la lire. Quand on a le malheur d'avoir mérité le courroux d'un pere, on doit au moins assez le respecter pour désirer qu'il l'exhale à son gré contre nous. Chercher à l'éviter, c'est joindre le mépris à l'offense. Je veux le sentir dans toute sa force... Tu vois, je tremble... Mais aussi j'ai bien lieu de trembler...
(Elle décachete la lettre) La voilà décachetée ! Je frémis... Mais que vois-je ?
(Elle lit) « Fille unique & chérie ». Impositeur, tu m'as trompée ! Est-ce là
 langage

langage d'un pere irrité ? Va , je n'en lirai pas davantage.

W A I T W E L L.

Ah , Miss, pardonnez... Je crois que c'est la premiere fois de ma vie que j'aie eu l'intention de tromper. Qui trompe une fois avec des vues aussi pures , n'est pas un imposteur. Votre reproche m'est sensible. Je fais que la bonne intention ne justifie pas toujours ; mais quel parti avois-je à prendre ? Devois-je reporter à un si bon pere, la lettre sans avoir été lue ? Je ne le pourrai jamais. J'aimerois mieux être errant le reste de ma vie & ne plus paroître à ses yeux.

S A R A.

Comment , tu l'abandonnerois aussi.

W A I T W E L L.

Ne m'y forcerez-vous pas , si vous vous obstinez à ne pas lire la lettre ? Lisez-la , souffrez que le premier artifice que j'ai employé de ma vie , ait au moins ce bon effet. Vous me le pardonnerez peut-être , & je me le pardonnerai plus.

Théat. Allem. de Junker. T. I. E

facilement aussi. Je suis un homme simple & grossier , incapable de combattre les raisons qui font que vous ne pouvez ou ne voulez pas lire cette lettre. Si elles sont bonnes , je n'en fais rien ; mais elles ne me paroissent pas naturelles , & à votre place , voici , ce me semble , comment je raisonnerois. Un pere , dirois-je , est toujours pere , & un enfant peut bien manquer une fois sans cesser d'être un enfant respectueux. Si le pere pardonne la faute , l'enfant peut , par sa conduite , mériter que le pere en perde le souvenir. Et quel pere aime à se rappeler le souvenir des choses qu'il voudroit qui ne fussent jamais arrivées ? On diroit , Miss , que vous ne pensez qu'à votre faute , & qu'il vous suffit de vous tourmenter en l'exagérant à votre imagination. Il vaudroit peut-être mieux songer à la réparer. Et comment la réparerez-vous , si vous vous en ôtez les moyens ? Doit-il vous en coûter tant pour faire le second pas , quand un pere si tendre a voulu faire le premier ?

S A R A.

Quels traits perçans sortent de ta bouche naïve, & me déchirent le cœur!... Qu'il ait voulu faire le premier pas... & voilà justement ce que je ne puis soutenir! Que prétends-tu donc? N'aurait-il que le premier pas à faire? Ne faut-il pas qu'il les fasse tous? Autant je me suis éloignée de lui, autant il est obligé de se rapprocher de moi. S'il me pardonne, il faut qu'il me pardonne mon crime tout entier, & qu'il consente à en voir éternellement les suites devant ses yeux. Puis-je exiger cela de mon pere?

W A I T W E L L.

Je ne fais, Miss, si je vous comprends bien. Il me semble que vous voulez dire, qu'il faut qu'il vous pardonne trop de choses, & que, comme cet effort doit lui coûter beaucoup, vous vous faites un remord d'accepter son pardon. Si c'est là votre pensée, vous ignorez donc, quel plaisir c'est pour une ame sensible, d'avoir à pardonner? Je n'ai pas eu sou-

E ij

160 MISS SARA SAMPSON,

vent ce plaisir-là dans ma vie, mais j'aime à me rappeler le peu d'occasions où j'ai eu la douceur d'en jouir. Je ne voudrois jamais avoir d'autre félicité. J'étois fâché & honteux de n'avoir que des bagatelles à pardonner ; mais pardonner des offenses bien douloureuses , des mortifications bien cruelles , me disois-je , voilà où l'ame doit trouver une volupté vraiment céleste.... Et vous , Miss , vous envie-riez à votre pere une semblable félicité?..

S A R A.

Ah !... Continue , mon cher Waitwel , continue !

W A I T W E L L.

Je fais qu'il y a des gens qui ont horreur d'accepter un pardon ; ah , c'est qu'ils ont le cœur trop dur & trop mauvais pour en accorder eux-mêmes. Mais vous , Miss , mais vous , vous n'êtes ni inflexible , ni orgueilleuse ; votre cœur est plein de douceur & d'humanité ; vous êtes la meilleure de toutes les femmes... vous avouez vos torts. Qui peut donc

vous arrêter encore... Pardon, Miss, pardon, j'aurois dû m'appercevoir plutôt, que votre résistance est une timidité louable, une crainte respectueuse. Ceux qui sont capables d'accepter sans hésiter un grand bienfait, en sont rarement dignes. Ceux qui méritent le plus, ont toujours une certaine défiance d'eux-mêmes.... Mais cette défiance doit avoir des bornes....

S A R A.

Je crois, mon bon Waitwell, que tu m'as persuadée.

W A I T W E L L.

Si j'ai eu ce bonheur, il faut qu'un génie bienfaisant ait parlé par ma bouche. Mais non, Miss, ce n'est pas ce que je vous ai dit qui vous a persuadée, c'est votre propre cœur qui a eu le temps de faire un retour sur lui-même, & de revenir du trouble que lui causoit une joie inattendue.... Vous allez lire la lettre, n'est ce pas, ma respectable Miss?... Oh lisez-la donc vite.

S A R A.

Oui, tu feras content.... Quels remords, quelles douleurs je vais éprouver !...

W A I T W E L L.

Des douleurs, oui; mais des douleurs agréables.

S A R A.

Laisse-moi lire. (*Elle lit bas*)

W A I T W E L L (*à part*)

Oh, s'il pouvoit la voir lui-même?

S A R A (*après avoir lu pendant quelques momens*)

Quel pere ! Quel pere ! Ah Waitwell ! Il appelle ma fuite, une absence. Cet adoucissement la rend encore plus criminelle ! (*Elle continue de lire, & s'interrompt de nouveau*) Écoute !.. Il se flatte que je l'aime toujours. Il se flatte ! (*Elle lit & s'interrompt*) Il me prie !.. Un pere prier sa fille ?.. une fille punissable ?.. Ah de quoi me prie-t-il. (*Elle lit bas*). Il me prie d'oublier sa précipitation & sa sévérité, & de ne le punir

pas plus long-temps par mon éloignement... Punir!.. (*Elle continue*) Il me remercie de lui avoir donné occasion de connoître toute l'étendue de l'amour paternel. Fatale occasion ! Que ne dit-il aussi que je lui ai appris à connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale ! (*Elle lit*) Il veut venir & ramener lui-même ses enfans... Ses enfans, Waitwell!.. Ce dernier trait passe tous les autres!.. Ai-je bien lu? (*Elle continue toujours de lire bas*)... Je n'en puis plus!.. Il dit... il dit que celui sans qui il ne peut plus avoir de fille, ne mérite que trop d'être son fils... Oh puisse-t-il ne l'avoir jamais vue, cette déplorable fille!.. Va, Waitwell, laisse-moi seule. Il demande une réponse, & je vais la faire au plutôt. Tu viendras la chercher dans une heure. Je te remercie, mon cher ami. Il y a bien peu de serviteurs qui, comme toi, soient les amis de leurs maîtres.

W A I T W E L L.

Si tous les Maîtres étoient des Sir

E iv

Sampson, ils n'auroient pas un domestique qui ne fût prêt à donner sa vie pour eux.

S C E N E I V.

SARA (*seule*)*(Elle s'assied pour écrire)*

Si l'on m'avoit dit il y a un an, qu'il faudroit qu'un jour je répondisse à une pareille lettre & dans de pareilles circonstances !... Mais écrivons... Sais-je ce que je dois écrire... Sais-je seulement ce que je sens, ce que je pense... Cependant il faut écrire... Cette occupation n'est pas nouvelle pour moi... (*Elle est quelque temps à réfléchir, & puis elle écrit quelques lignes*). Voilà le commencement... Il est bien froid... Commencerois-je par le remercier de sa tendresse?... Non, non, il faut commencer par lui parler de mon crime... (*Elle efface ce qu'elle a écrit*) Gardons-nous d'en parler foiblement... Le sentiment

de la honte est condamnable, quand il empêche l'aveu de nos fautes. . . Je ne dois pas craindre d'employer, pour peindre les miennes, des traits trop forts, trop. . . Mais qui vient m'interrompre.

S C E N E V.

MARWOOD, MELLEFONT,
SARA.

MELLEFONT.

PERMETTEZ, ma chere Sara, que je vous présente Lady Solmes, une de mes parentes, à qui j'ai les plus grandes obligations.

MARWOOD.

Pardon, Miss, de l'indiscrétion que j'ai eue de vouloir me convaincre par mes propres yeux de la félicité d'un parent à qui je souhaiterois pour épouse la plus accomplie de toutes les femmes, si au premier coup d'œil je ne m'étois pas apperçue, qu'il l'a déjà trouvée en vous.

E v

S A R A.

Vous me faites trop d'honneur, Lady. Un compliment aussi flatteur m'eût fait rougir dans tous les temps, mais dans la situation où je me trouve, je le prendrois presque pour un reproche caché, si je ne croyois pas Lady Solmes trop généreuse pour vouloir faire sentir la supériorité que sa prudence & ses vertus lui donnent sur une infortunée.

M A R W O O D (*froidement*)

Je ferois bien fâchée que vous me supposassiez d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié... (*A part*) Qu'elle est belle !

M E L L E F O N T.

Convenez, Lady, qu'il n'étoit guere possible de rester insensible à tant de charmes & de modestie ? On dit qu'il est rare qu'une femme rende justice à une autre ; moi je suis sûr que vous n'êtes pas dans ce cas, à l'égard de ma chere Sara... (*A Marwood qui est rêveuse*) N'est-ce pas, Lady, vous approuvez mon

attachement pour elle, & vous trouvez tout ce que je vous ai dit à sa louange bien au-dessous de ce que vous en pensez déjà vous-même?... Pourquoi donc êtes-vous si rêveuse?... (*Bas à Marwood*) Vous oubliez pour qui vous voulez passer.

M A R W O O D.

Vous le dirai-je?... L'admiration que me cause votre chère Miss, me conduisoit insensiblement à la considération de son sort. J'étois touchée de ce qu'elle ne pourra jouir de votre amour dans le sein de sa patrie. Je me rappelai que pour devenir votre épouse, elle étoit dans la triste nécessité d'abandonner un père dont on m'a parlé comme du plus tendre de tous les pères, & je cherchois en moi-même un moyen de les réconcilier ensemble.

S A R A.

Ah, Lady, que je vous ai d'obligation de ce sentiment ! Il mérite que je vous fasse part de toute ma joie. Vous ne pouvez encore savoir, Mellefont, que

E v j

108 MISS SARA SAMPSON,

les souhaits de Lady ont été accomplis avant d'avoir été formés.

MELLEFONT.

Que me voulez-vous dire, ma chère Miss?

MARWOOD, (*à part*).

Que signifie ceci?

SARA.

Je viens de recevoir dans le moment une lettre de mon père. C'est Waitwell qui me l'a apportée... Ah, Mellefont, quelle lettre!

MELLEFONT.

Tirez-moi vite d'inquiétude. Qu'ai-je à craindre? Qu'ai-je à espérer? Est-ce toujours le père qui nous a forcés à le fuir? Et s'il est encore le même, Sara m'aimera-t-elle assez pour le fuir de nouveau? Ah, ma chère Miss, pourquoi ne vous ai-je pas crue? Nous serions maintenant unis par des liens que les caprices d'un père ne pourroient rompre. Je sens dans ce moment tout ce que peut avoir d'affreux pour moi, la découverte de

Notre retraite... Il viendra vous arracher d'entre mes bras... (*En jettant un regard de fureur sur Marwood*) Que je hais le monstre qui nous livre à son courroux !...

S A R A.

Que cette inquiétude a de charmes pour moi, mon cher Mellefont ! Et que nous sommes heureux l'un & l'autre qu'elle ne soit qu'une erreur ! Tenez, lisez la lettre de mon pere. (*A Marwood, tandis que Mellefont lit la lettre*) Qu'il va être étonné de l'amour de mon pere !.. De mon pere?... Ah, il est maintenant le sien aussi.

M A R W O O D (*avec étonnement*)
Est-il possible ?

S A R A.

Vous devez en effet, Lady, être surprise de ce changement. Il nous pardonne tout. Désormais nous nous aimerons devant ses yeux... Il nous le permet, il nous l'ordonne... Que cette bonté pénètre mon ame !... (*A Mellefont qui*

110 MISS SARA SAMPSON;

lui rend la lettre) Eh bien, Mellefont?... Vous gardez le silence... Ah, ces larmes qui s'échappent de vos yeux en disent plus que votre bouche n'en pourroit exprimer !

M A R W O O D (à part)

Imprudente que je suis, c'est moi qui me suis trahie !

S A R A.

Laissez-moi essuyer ces pieuses larmes par un baiser !

M E L L E F O N T.

Ah, Miss, pourquoi avons-nous été dans la nécessité d'affliger un homme si divin?... Oui, divin; car qu'y a-t-il de plus divin que de pardonner?... Si nous avions seulement pu regarder un si heureux événement comme possible, ah nous ne le devrions pas aujourd'hui à des moyens si violens; nous ne le devrions qu'à nos prières.... Juste Ciel, quelle félicité m'attend!... & avec quelle douleur je sens combien j'en suis indigne !

MARWOOD (*à part*)

Et il faut que je sois témoin de leur joie ! —

S A R A.

Que vous justifiez bien par vos sentimens tout l'amour que j'ai pour vous !

MARWOOD (*à part*)

Quelle violence il faut que je me fasse !

S A R A.

Et vous aussi, Lady, il faut que vous lisiez la lettre de mon pere. Vous paroissez prendre trop d'intérêt à notre fort pour que ce qu'elle contient vous soit indifférent.

MARWOOD (*en prenant la lettre*)

A moi indifférent, Miss !

S A R A.

Mais, Lady, vous avez l'air occupé, l'air triste.

M A R W O O D.

Occupé, oui ; mais pas triste.

MELLEFONT (*à part*)

Ciel ! Si elle se trahissoit !

S A R A.

Et pourquoi donc ?

M A R W O O D.

Je tremble que cette bonté inattendue de votre pere ne cache peut-être quelque artifice...

S A R A.

Oh non, Lady, oh non, je vous le promets. Lisez seulement la lettre, & vous en conviendrez vous-même. Le langage de la feinte est froid & contraint, elle ne pourroit en employer un aussi tendre... (*Marwood lit bas*) N'allez pas avoir des soupçons, mon cher Mellefont, je vous en conjure. Je suis garante que mon pere ne peut s'abaisser à feindre. Il ne dit rien qu'il ne le pense ; la fausseté & la dissimulation sont des vices étrangers à son ame.

M E L L E F O N T.

J'en suis convaincu, ma chere Sara... Il faut pardonner cette erreur à Lady, elle ne connoît pas encore l'homme qu'elle ose soupçonner.

SARA (*tandis que Marwood lui rend la lettre*)

Que vois-je, Lady ? Vous changez de couleur ? Vous tremblez ? Qu'avez-vous ?

MELLEFONT (*à part*)

Dans quelle situation je me trouve !
Aussi pourquoi l'avoir amenée !

MARWOOD.

Ce n'est rien, Miss ; c'est un léger étourdissement qui passera.

MELLEFONT.

Vous m'inquiétez, Lady... Ne voudriez-vous pas prendre l'air ?

MARWOOD.

J'y consens. Donnez-moi votre bras.

SARA.

Permettez que je vous accompagne.

MARWOOD.

Je ne le souffrirai pas. Cela n'aura point de suite.

SARA.

Puis-je espérer de vous revoir bientôt ?

114 MISS SARA SAMPSON,

M A R W O O D.

Si vous voulez bien me le permettre,
Miss... (*Mellefont l'emmene*).

S A R A (*seule*)

Pauvre Lady!... A la vérité elle ne paroît pas la personne du monde la plus sensible, mais au moins elle n'est ni fiere ni impertinente... Enfin me voilà seule. Puis-je mieux employer ce moment de liberté qu'à achever ma réponse.

(*Elle s'assied pour écrire*)

S C E N E VI.

B E T T Y , S A R A .

B E T T Y .

VOILA une visite bien courte.

S A R A .

Où, Betty, c'est Lady Solmes, une des parentes de Mellefont. Il lui est survenu subitement une petite indisposition.. Où est-elle à présent?

B E T T Y.

Mellefont l'a conduite jusqu'à la porte.

S A R A.

Elle est donc retournée chez elle ?

B E T T Y.

Je le présume... Mais plus je vous regarde... excusez ma liberté... & plus je vous trouve changée... Il y a dans votre air calme, une satisfaction... Ou la visite de Lady vous a été fort agréable, ou le bon homme qui vouloit vous parler, vous a donné des nouvelles qui vous ont fait grand plaisir.

S A R A.

Le dernier, Betty, le dernier. Il venoit de la part de mon pere. Quelle lettre tendre je te ferai lire ! Ton bon cœur t'a fait si souvent pleurer avec moi, qu'il est bien juste que tu te réjouisses avec moi aussi. Je touche au moment d'être heureuse, & je pourrai te récompenser enfin de tes services.

B E T T Y.

Quels services ai-je pu vous rendre

116 MISS SARA SAMPSON;

dans le court espace de neuf semaines
que j'ai passées auprès de vous?

S A R A.

Tu n'aurois pu m'en rendre de plus
importans quand tu aurois été avec moi
tout le temps que j'ai vécu ; elles sont
passées ces neuf semaines !... Viens,
Betty , puisque Mellefont peut être seul
dans ce moment , il faut que je lui parle.
Il me semble qu'il seroit à propos qu'il
écrivît à mon pere en même temps que
moi. Il lui doit des remercimens aussi.
Viens , suis moi. (*Elles sortent*)

S C E N E V I I.

SIR SAMPSON, WAITWELL.

S A M P S O N.

QUELLE consolation , mon cher Wait-
well , tu viens de répandre dans mon
cœur ! Je renais , & le retour de ma fille
me rapproche autant des jours de ma
jeunesse , que sa fuite m'approchoit du

tombeau. Elle m'aime encore ! Pere heureux ! ... N'oublie pas de l'aller bientôt revoir. ... Je ne puis attendre le moment de la serrer de nouveau dans mes bras que je tendois à la mort. Combien de fois je l'ai implorée dans l'amertume de ma douleur ! ... Mais qu'elle va me paroître redoutable depuis que j'ai retrouvée ma chere Sara ! ... Un vieillard a tort, je le sens bien, de resserrer si étroitement les liens qui l'attachent au monde ; sa fin n'en devient que plus douloureuse. ... Mais ce Dieu, qui, dans cet instant, se montre si clément envers moi, m'aidera aussi à supporter une séparation aussi cruelle. M'accorderoit-il un si grand bienfait, pour qu'il devînt l'instrument de ma perte ? Me rendroit-il ma fille pour me faire murmurer lorsqu'il jugera à propos de me rappeler à lui ? Non, non ; il me la rend pour être mon soutien & ma consolation à ma dernière heure. Je te rends grâces, ô Bonté éternelle ! .. Hélas que les remerciemens d'une

bouche mortelle sont foibles!... Mais bientôt, bientôt je pourrai lui en faire de plus dignes dans le sein de l'éternité.

W A I T W E L L.

J'aurai donc, mon cher maître, la satisfaction de vous voir content, avant de mourir! Croyez, que j'ai partagé votre douleur...

S A M P S O N.

Ne te regarde plus désormais comme mon domestique, mon bon Waitwel. Tu mérites de passer au moins une vieillesse honorable & tranquille. Je te la procurerai, & je veux que tout soit désormais égal entre nous. Je leverai toutes distinctions.... Hélas, la mort les fera bientôt disparaître tout-à-fait... Sois encore pour ce moment-ci l'ancien serviteur sur lequel je n'ai jamais compté en vain. Va vers ma fille, & apporte-moi sa réponse dès qu'elle sera faite.

W A I T W E L L.

J'y vole. Mais ces pas que je vais faire,

sont moins un service que je vous rends,
que la récompense de ceux que je vous
ai rendus.

Fin du troisieme Aëe.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'Appartement de Mellefont.

MELLEFONT, SARA.

MELLEFONT.

OUI, ma chere Sara, oui ; je ferai tout ce que vous desirez. Je le dois, & je m'y soumets avec plaisir.

SARA.

Vous me comblez de joie !

MELLEFONT.

Je prendrai toute la faute sur moi, puisqu'en effet je suis le seul coupable. C'est à moi seul à demander pardon.

SARA.

Non, Mellefont, non ; je veux partager la faute avec vous ; quelque punissable qu'elle

qu'elle soit, elle m'est chère, puisqu'elle doit vous prouver à quel point je vous aime... Mais est-il bien vrai que je peux maintenant accorder la tendresse que j'ai pour vous, avec celle que j'ai pour mon père ? N'est-ce pas un songe agréable ?.. Ah que je crains de le voir dissiper par le réveil, & de retomber dans ma première affliction !... Mais non, ce n'est pas un songe ; je suis en effet heureuse, & je le suis plus que je n'aurois jamais osé l'espérer... Hélas, cette félicité sera-t-elle durable ?... De tristes pressentimens... un trouble... inséparable peut-être de l'attente d'un bonheur aussi grand.. la crainte de le perdre... Quel désordre... Ah, Mellefont !...

MELLEFONT.

Ces mouvemens se calmeront, ma chère Miff ; ils sont l'effet naturel de la surprise & de la joie... Je vais écrire sur le champ à Sir Sampson, & j'espère qu'il sera touché de mon repentir & des protestations de ma tendresse & de ma soumission.

Théat. Allem. de Junker. T. I. F

S A R A.

Sir Sampson ? Ah , Mellefont , accoutumez-vous à l'appeller d'un nom plus doux. Mon pere, votre pere, Mellefont...

M E L L E F O N T.

Eh bien oui , Miss , notre pere , le meilleur , le plus indulgent de tous les peres. . . Hélas , j'ai cessé bien jeune de prononcer ce nom chéri ; bien jeune aussi j'ai cessé de prononcer celui de mere !..

S A R A.

Et moi je n'ai pas eu même l'avantage de le prononcer jamais. Ma naissance coûta la vie à ma mere... En voyant le jour, je donnai la mort à ma mere... Ah combien s'en est-il peu fallu depuis... peu fallu... que je ne la donnasse aussi à mon pere ! Qui fait même si ma faute , si le chagrin que je lui ai causé , n'abrègeront pas ses jours ?... Quel reproche , ô mon Dieu !.. Ah , si j'avois eu une mere pour être la guide de ma jeunesse !... Ses conseils , ses exemples. . . Mais , mon cher Mellefont , je ne serois peut-être pas à vous.

Pourquoi donc regretter ce que le destin plus sage ne m'a refusé que par bonté ? Ce qu'il fait est toujours pour le mieux. Ne songeons qu'à faire un bon usage de ce qu'il nous accorde ; hâtons-nous de nous réunir à un pere qui me tient lieu de tout , à un pere qui s'offre à remplacer celui que vous avez perdu. Quelle idée flatteuse ! Avec quel transport je m'y livre... J'oublie presque en ce moment le trouble intérieur...

M E L L E F O N T.

Ce trouble , ma chere Sara , n'est qu'une suite naturelle des grandes joies inopinées... Vous ne vous livrez qu'avec timidité à l'espoir du bonheur qui vous attend ; l'impression de l'état malheureux où vous avez été si long-temps , dure encore ; vous êtes dans le cas de quelqu'un qui après avoir tourné rapidement dans un mouvement circulaire , croit encore , quand il s'est arrêté , que les objets extérieurs tournent autour de lui.

S A R A.

Je le crois , Mellefont , je veux le

croire, puisque je le souhaite. Mais ne différons pas davantage ; je vais chercher la lettre de mon pere , je vous montrerai la réponse que j'y fais, & j'espere que vous me laisserez voir aussi la vôtre ?

M E L L E F O N T.

Je n'y mettrai pas un mot que vous ne l'ayiez approuvé. Je ne vous demande grâce que pour les choses qui auront rapport à votre justification. Je fais trop que vous ne vous trouvez pas aussi innocente que vous l'êtes en effet. (*En conduisant Sara jusqu'à la Scene*)

S C E N E I I.

MELLEFONT, (*seul*)

(*après avoir fait quelques tours en rêvant*)

JE ne me comprends pas moi-même... Suis-je un insensé, ou bien... un scélérat?... Peut-être l'un & l'autre... Quelle horreur !... J'aime Sara... Tout vicieux

que je suis... j'aime cette créature céleste... Je l'aime?... Oui, certainement, je l'aime... je l'idolâtre. Je sens que je sacrifierois mille fois ma vie pour elle qui m'a tout sacrifié... je le ferois tout-à-l'heure... tout-à-l'heure & sans balancer... Et cependant... j'ai honte de me l'avouer à moi-même... & cependant... je crains le moment qui va l'unir à moi pour jamais... J'aurois beau faire, il n'y a pas moyen de l'éviter. Voilà le pere réconcilié; les prétextes qui m'ont déjà attiré tant de reproches, deviennent ridicules... Ah quelque'amers que fussent ces reproches, ils m'étoient moins pénibles à supporter que la triste pensée d'être enchaîné pour la vie... Enchaîné? Mais ne le suis-je pas?... Sans doute; je le suis avec plaisir... oui; mais j'ai la liberté de rompre mes fers, & cette liberté les rend légers... elle me les rend chers... Pourquoi n'en pas rester aux termes où nous en sommes? Sara Sampson... Maîtresse adorée!.. Combien de félicités

26 MISS SARA SAMPSON,
réunies dans ce seul mot!.. Sara Sampson..
Mon épouse!... Il me semble que ce
nom détruit la moitié de mon bonheur..
Et l'autre disparaîtra bientôt!.. Quelles
dispositions pour écrire à son père!
Habitue du vice, quel est ton empire
funeste!.. Mais je te détruirai... ou je
cesserai de vivre.

SCENE III.

NORTON, MELLEFONT.

MELLEFONT.

TU viens, on ne peut plus mal à
propos.

NORTON.

Pardon, Monsieur.... (*Il veut se
retirer.*)

MELLEFONT.

Non, non, demeure. Dans le fond il
n'y a pas grand mal que tu me déranges.
Que veux-tu?

N O R T O N.

Betty vient de m'apprendre une nouvelle qui me comble de joie, & je venois vous féliciter.

M E L L E F O N T.

De la réconciliation du pere de Sara, sans doute? Je te remercie.

N O R T O N.

Le Ciel veut donc enfin vous rendre heureux....

M E L L E F O N T.

S'il le veut.... je me rends justice, Norton.... assurément il ne le veut pas pour moi.

N O R T O N.

Si vous le pensez véritablement, vous méritez qu'il le veuille pour vous aussi.

M E L L E F O N T.

C'est pour Sara.... uniquement pour Sara.... Elle prend intérêt à mon sort, & le Ciel me fait grâce à cause d'elle.

N O R T O N.

Mais votre joie s'exprime sur un ton bien sérieux, bien grave....

F iv

128 MISS SARA SAMPSON,

MELLEFONT.

Ma joie, Norton? ... Il n'y en a plus pour moi.

NORTON, (*en le regardant fixement*)

Me permettez-vous de parler librement?

MELLEFONT.

Tu le peux.

NORTON.

Vous m'avez reproché ce matin, que j'avois été complice de vos crimes en gardant le silence : ce reproche me servira d'excuse si désormais je le garde plus rarement.

MELLEFONT.

Soit ; mais tâche cependant de ne pas l'oublier.

NORTON.

Je n'oublierai pas que je suis à votre service ; mais ce n'est pas une raison pour que je me perde avec vous.

MELLEFONT.

Avec moi ? Que veux-tu dire par-là ?

N O R T O N.

Je veux dire que je vous trouve bien différent de ce que j'avois imaginé...

M E L L E F O N T.

Et qu'avois-tu imaginé?

N O R T O N.

De vous trouver dans des transports de joie, dans des ravissemens. . . .

M E L L E F O N T.

Cette joie folle est bonne pour les gens comme toi, quand la fortune leur sourit une fois dans leur vie.

N O R T O N.

Les gens comme moi, Monsieur, ont un cœur qui sent; & c'est ce qui ne manque que trop aux personnes comme vous... Mais je lis sur votre visage toute autre chose que de la modération... un air de froideur, d'irrésolution, de répugnance. . . .

M E L L E F O N T.

Eh bien, quand tout cela seroit; as-tu donc oublié que Marwood est ici? Sa présence. . . .

F ♡

Pourroit bien vous donner de l'inquiétude, j'en conviens.... mais c'est tout un autre sentiment qui vous occupe... Et Dieu me pardonne, je crois que vous aimeriez mieux que le pere de Sara ne se fût pas réconcilié. La perspective d'un état si peu conforme à votre façon de penser....

M E L L E F O N T.

Norton, Norton, il faut que tu aies été un grand scélérat, ou que tu le sois encore, pour m'avoir deviné comme tu viens de faire ! Puisque tu as touché au but, je ne te le nierai pas. Il est certain que j'aimerai Sara éternellement, mais j'ai une sorte de répugnance de devoir l'aimer éternellement.... Devoir !... Cependant sois tranquille ; je triompherai de cette folie. N'en est-ce pas une de regarder le mariage comme un état de contrainte ? Puis-je désirer une autre liberté que celle qu'il me laissera ?

N O R T O N.

Vous avez raison.... Mais Marwood, Marwood viendra au secours de vos anciens préjugés, & je crains....

M E L L E F O N T.

Ce qui n'arrivera jamais. Dès ce soir tu la verras retourner à Londres. Après t'avoir fait l'aveu d'une folie dont j'ai honte, je ne dois pas te cacher non plus, que j'ai réduit Marwood au point de me craindre jusqu'à dépendre absolument de ma volonté.

N O R T O N.

Ce que vous me dites-là, n'est pas croyable.

M E L L E F O N T.

Vois ce poignard que je lui ai arraché des mains. Dans un accès de sa fureur elle a voulu m'en percer le sein. Crois-tu à présent, que je lui ai fait une ferme résistance ! Je ne te cache pas cependant, que peu s'en est fallu d'abord qu'elle ne m'ait ramené dans ses filets. La traîtresse ! Elle a Arabella avec elle.

F vj

N O R T O N.

Arabella ?

M E L L E F O N T.

Je n'ai pu encore découvrir, par quelle ruse elle s'est emparée de nouveau de cet enfant ; mais il me suffit qu'elle n'en ait pas obtenu le succès qu'elle en avoit espéré sans doute.

N O R T O N.

Souffrez que je me réjouisse de votre fermeté... Je regarde votre conversion comme à moitié faite... Mais puisque vous consentez à ne me rien cacher... qu'est-elle venu faire ici sous le nom de Lady Solmes ?

M E L L E F O N T.

Elle vouloit à toute force voir sa rivale. J'y ai consenti moins par indulgence, que par l'envie de l'humilier à l'aspect de ce que son sexe a de plus parfait... Tu secoues la tête, Norton ?...

N O R T O N.

Je n'aurois pas hasardé cela.

M E L L E F O N T.

Hazardé? Au fond je ne hazardois que ce que j'aurois hazardé dans le cas d'un refus. Si j'avois refusé qu'elle se présentât comme Lady Solmes, elle se seroit présentée comme Marwood; & ce qu'il y a à redouter de sa visite sous un nom supposé, ne sauroit produire un aussi mauvais effet.

N O R T O N.

Rendez grâce au Ciel que les choses se soient passées aussi tranquillement.

M E L L E F O N T.

Tout n'est pas encore fini. Il lui est survenu pendant sa visite, une légère indisposition qui l'a obligée de s'en aller sans prendre congé; elle veut revenir... Qu'elle revienne! La guêpe qui a perdu son aiguillon (*en montrant le poignard, qu'il remet dans son sein*) ne peut plus que bourdonner. Mais ce bourdonnement lui coûtera cher, si elle se rend incommode par-là... N'entends-je pas venir

134 Miss SARA SAMPSON,
quelqu'un ? Laisse-moi, si c'est elle. . . .
C'est elle. Va, (*Norton sort*)

S C E N E I V.

MELLEFONT, MARWOOD,

M A R W O O D.

C'EST sans doute avec regret que vous
me voyez revenir ?

M E L L E F O N T.

Je suis ravi que votre indisposition n'ait
point eu de suites. Vous vous trouvez
m

M A R W O O D.

Tout doucement.

M E L L E F O N T.

En ce cas-là vous avez eu tort de sortir
si-tôt & de revenir ici.

M A R W O O D.

Si ce que vous dites-là, Mellefont,
est par l'intérêt que vous prenez à moi,
je vous en remercie ; & si c'est par un
autre motif, je ne vous en fais pas mau-
vais gré.

M E L L E F O N T.

Je suis bien aise de vous voir si tranquille.

M A R W O O D.

L'orage est passé. Oubliez tout, je vous en prie.

M E L L E F O N T.

N'oubliez pas votre promesse, Marwood, & je vous promets à mon tour de tout oublier... Si je ne craignois de vous offenser, je vous demanderois..

M A R W O O D.

Demandez toujours, Mellefont. Vous ne me pouvez plus offenser... Que voulez-vous me demander?

M E L L E F O N T.

Comment vous avez trouvez Sasa.

M A R W O O D.

La question est naturelle. Ma réponse ne vous le paroîtra peut-être pas autant, mais elle n'en est pas moins vraie... Je l'ai trouvée charmante.

M E L L E F O N T.

Vous m'enchantez. Il n'étoit pas pos-

136 MISS SARA SAMPTON,

sible en effet, qu'un homme qui avoit été sensible pour vous, fût capable d'un mauvais choix.

M A R W O O D.

Vous auriez pu m'épargner cette flatterie, Mellefont ; elle ne s'accorde pas avec le dessein où je suis de vous oublier.

M E L L E F O N T.

Vous ne voulez pas non plus sans doute , que je vous facilite ce dessein en vous disant des choses désobligeantes. Il ne faut pas que notre séparation soit de l'espece ordinaire. Quittons nous en gens d'esprit qui cedent à la nécessité, sans amertume , sans rancune , & en conservant l'un pour l'autre ce degré d'estime qui convient à notre ancienne intimité.

M A R W O O D.

Ancienne intimité ? .. Je ne veux pas que vous me la rappelliez ... N'en parlons plus ! Il faut que ce qui doit se faire se fasse , & peu importe la manière dont il soit fait. .. Mais encore un mot d'Ara-

bella ; vous ne voulez donc pas me la laisser ?

M E L L E F O N T.

Non, Marwood.

M A R W O O D.

Il est cruel que ne pouvant demeurer avec son pere, vous vouliez encore lui enlever sa mere.

M E L L E F O N T.

Je peux & je veux toujours être son pere.

M A R W O O D.

Prouvez-le donc tout-à-l'heure.

M E L L E F O N T.

Comment ?

M A R W O O D.

Permettez qu'elle possède les richesses que vous m'avez laissées en dépôt. Qu'elle doive sa fortune à son pere. Hélas, elle ne peut hériter de sa malheureuse mere que la honte d'en être née.

M E L L E F O N T.

Vos tristes réflexions me percent le cœur.... Soyez tranquille, ma chere

138 MISS SARA SAMPSON,

Marwood, j'aurai soin d'Arabella sans dépouiller sa mère. Si vous voulez m'oublier, commencez par oublier que ce que vous avez vient de moi. Je vous ai des obligations, & je penserai toujours avec reconnaissance que je vous dois le bonheur de ma vie, quoique contre votre intention. Oui Marwood, c'est un véritable bienfait d'avoir découvert notre demeure au père de Sara, que la seule ignorance de cette demeure empêchoit de nous recevoir plutôt en grâce.

M A R W O O D.

Ne m'humiliez pas par des remerciemens que je n'ai jamais eu intention de mériter. Sir Sampson est un imbécille; à sa place j'aurois pardonné à ma fille; mais son séducteur, ah je l'aurois...

M E L L E F O N T.

Marwood!..

M A R W O O D.

Oui, vous êtes son séducteur... Mais en voilà assez. Pourrai-je bientôt faire mes adieux à Sara?

M E L L E F O N T.

Croyez qu'elle ne prendra pas en mauvaise part que vous partiez sans la voir.

M A R W O O D.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à demi ;
& quoique sous un nom étranger, je ne
veux pas passer pour une femme qui ne
fait pas vivre.

M E L L E F O N T.

Si votre repos vous étoit cher, vous
craindriez de revoir une personne dont
la présence ne peut que réveiller en vous
de certaines idées...

M A R W O O D (*avec un sourire
moqueur*)

Il me semble que vous avez meilleure
opinion de vous que de moi. Mais quand
vous croiriez en effet que je dusse être
inconsolable de vous avoir perdu, la mo-
destie auroit dû vous le faire taire...
Sara réveillera en moi de certaines idées ?
Certaines ? Oh oui... Mais sur-tout l'idée
certaine qu'il est possible que la fille la

140 MISS SARA SANDSON,

plus estimable aime souvent l'homme le plus vil.

M E L L E F O N T.

Vous êtes charmante, Marwood, vous êtes charmante. Vous voilà justement dans les dispositions où je souhaitois depuis long-temps de vous voir, quoique j'aurois mieux aimé, comme je vous l'ai dit, que nous conservassions, l'un pour l'autre, les sentimens d'une estime réciproque. Je n'en désespère pas encore; & quand les premiers mouvemens seront passés. Mais permettez que je vous laisse seule un moment. Je vais vous chercher Miss Sara.

S C E N E V.

M A R W O O D, (*en promenant
ses regards de tous côtés*)

S U I S - J E seule? . . . Puis-je enfin respirer en liberté, & laisser reprendre aux muscles de mon visage un état qui leur

soit naturel ? Dépêchons nous de rentrer dans notre caractère, d'être la véritable Marwood, pour pouvoir soutenir de nouveau la gêne de la dissimulation. . . . Que je te hais, vile dissimulation ! Non parce que j'aime la sincérité, mais parce que tu n'es que la méprisable ressource de la vengeance impuissante. Je ne m'abaisserois pas jusqu'à toi, si le Ciel vouloit me confier ses foudres, ou un tyran son pouvoir. . . . N'importe, pourvu que tu me conduises à mon but. . . . Tout me le promet. . . . Mellefont de plus en plus semble se livrer à la sécurité. . . . Et si je peux parvenir à avoir un entretien particulier avec Sara, comme j'ai tout disposé pour me le procurer, alors. . . . Mais que peut produire cet entretien ? Tout ce que je dirai de Mellefont, ne fera peut-être pas nouveau pour Sara. Elle sera peut-être inaccessible à la calomnie, & insensible aux menaces même. . . . N'importe, elle entendra de ma part, vérités, calomnies

142 MISS SARA SAMPSON;

& menaces... il sera bien difficile qu'elles ne fassent aucune impression sur son ame... Les voici. Oublions que nous sommes Marwood... reprenons le caractère d'une infortunée qu'on délaisse, & qui n'a que de petits artifices à mettre en œuvre pour se sauver de l'infamie..... Un insecte qu'on écrase, s'agite & se replie avec fureur; il voudroit au moins blesser le pied sous lequel il est foulé.

SCENE VI.

SARA, MELLEFONT,
MARWOOD.

S A R A.

JE suis charmée, Lady, que votre indisposition n'ait point eu de suites, & que mes inquiétudes...

M A R W O O D.

Je vous remercie, Miss, & cet accident étoit trop peu de chose pour vous inquiéter.

M E L L E F O N T.

Lady vient pour vous faire ses adieux,
ma chere Sara.

S A R A.

Si-tôt, Lady?

M A R W O O D.

Ce ne sauroit être assez-tôt pour ceux
qui désirent que je sois à Londres.

S A R A.

Mais vous ne partirez pas aujourd'hui,
sans doute?

M A R W O O D.

Demain à la pointe du jour.

M E L L E F O N T.

Demain? Je croyois que vous partiez
aujourd'hui.

S A R A.

Notre connoissance, Lady, ne s'est
faite qu'en passant, mais j'espere que nous
nous en dédommagerons dans la suite.

M A R W O O D.

Je compte sur votre amitié, Miss, &
je vous la demande.

144 MISS SARA SAMPSON,

MELLEFONT.

Je vous réponds, ma chère Sara, que la prière de Lady est sincère. Mais je vous préviens en même temps, que vous ne vous reverrez pas de si-tôt, & que vous vous trouverez bien rarement dans les lieux qu'habitera Lady....

MARWOOD, (*à part*)

Qu'il est adroit !

SARA.

Vous m'ôtez, Mellefont, une espérance bien agréable.

MARWOOD.

C'est moi qui y perdrai le plus, mon aimable Miss.

MELLEFONT.

Mais en effet, Lady, ne partirez-vous que demain ?

MARWOOD.

Peut-être plutôt. (*à part*) Personne ne vient encore !

MELLEFONT.

Je ne crois pas non plus que nous nous arrêtions long-temps ici. N'est-ce pas,

pas, Miss, nous nous dépêcherons de suivre notre réponse à Sir Sampson ? Notre empressement ne lui déplaira certainement pas.

S C E N E V I I.

BETTY, LES PRÉCÉDENS.

M E L L E F O N T.

QUE veux-tu, Betty ?

B E T T Y.

Quelqu'un demande à vous parler sur le champ.

M A R W O O D (*à part*)

Je respire; nous allons voir maintenant....

M E L L E F O N T.

A moi ? Sur-le-champ ? Dis que je suis à lui tout-à-l'heure.... Lady, vous plait-il d'abrégier votre visite, & de prendre congé de Sara ?

S A R A.

Pourquoi donc, Mellefont ? ... Lady
Théat. Allem. de Junker. T. I. G

146 MISS SARA SAMPSON,
aura bien la bonté d'attendre que vous
soyez revenu.

M A R W O O D.

Pardon, Miss, je connois Mellefont,
& il vaut mieux m'en aller avec lui.

B E T T Y.

Monfieur, l'étranger n'a qu'un mot à
vous dire.... Il dit qu'il n'a pas un mo-
ment à perdre.

M E L L E F O N T.

Va toujours, je serai à lui dans l'in-
stant.... Je présume, ma chere Miss,
que ce sont enfin des nouvelles positives
de l'accommodement dont je vous ai
parlé. *(Betty sort)*

M A R W O O D *(à part)*

Heureuse erreur!

M E L L E F O N T.

Mais cependant, Lady....

M A R W O O D,

Puisque vous le voulez, Miss, je vous
souhaite....

S A R A.

Eh non, Mellefont. Ne m'ôtez pas

le plaisir de m'entretenir avec Lady Solmes en vous attendant.

M E L L E F O N T.

Vous le voulez, Miss,...

S A R A.

Ne vous arrêtez pas davantage, & ne tardez pas à revenir, mais avec un air plus satisfait, je vous en prie; on diroit que vous vous attendez à une nouvelle désagréable. Que rien ne vous chagrine... Je suis plus curieuse de voir si vous me préférerez de bonne grâce à une succession, que je ne le suis de vous voir maître de cette succession....

M E L L E F O N T.

J'obéis. (*A Marwood*) Lady, je reviendrai très-certainement dans le moment. (*Il sort*)

M A R W O O D (*à part*)

Heureusement!



SARA, MARWOOD.

S A R A.

Mon cher Mellefont met quelquefois un ton si brusque à ses civilités, qu'on le prendroit pour le contraire. Ne le trouvez-vous pas, Lady ?

M A R W O O D.

Je suis si faite à ses manières, que je ne m'apperçois plus de ce qu'elles ont de rude,

S A R A.

Lady ne voudroit-elle pas s'asseoir ?

M A R W O O D.

Si vous l'ordonnez, Miss. (*A part*)
Employons ces momens précieux,

S A R A.

Ne croyez-vous pas, Lady, que je serai la femme du monde la plus heureuse avec mon cher Mellefont ?

M A R W O O D.

Si Mellefont fait être heureux, Miss

Sara le rendra l'homme le plus digne d'envie; mais....

S A R A.

Que veut dire ce Mais, Lady?..

M A R W O O D.

Je suis franche, Miss....

S A R A.

Et vous n'en êtes que plus estimable...

M A R W O O D.

Franche.... quelquefois jusqu'à l'étourderie; mon Mais en est la preuve.... Il est très-inconsidéré!

S A R A.

Voulez-vous par-là augmenter mon inquiétude?... Ce seroit une compassion cruelle que celle qui s'arrêteroit à faire soupçonner un mal qu'elle pourroit découvrir.

M A R W O O D.

Eh non, Miss, vous attachez trop de valeur à un mot qui m'est échappé.... D'ailleurs Mellefont est mon parent....

S A R A.

La moindre objection que vous auriez

150 MISS SARA SAMPSON,
à faire contre lui, n'en deviendrait que
plus importante.

M A R W O O D.

Mais fût-il mon frère, je n'hésiterais
pas à prendre contre lui le parti d'une
personne de mon sexe, si j'avois remar-
qué qu'il manquât de droiture envers
elle.

S A R A.

Et cette disposition....

M A R W O O D.

M'a servi de règle dans bien des cas.

S A R A.

Et me promet.... Je tremble....

M A R W O O D.

Vous tremblez, Miss?... Parlons
d'autres choses....

S A R A.

Cruelle Lady!

M A R W O O D.

Je suis fâchée, que vous ne me con-
noissiez pas.... Mais en me mettant à
la place de Miss Sampson, il me semble
que je regarderois comme autant de bien-

faits toutes les lumieres qu'on voudroit
me donner sur un homme au sort duquel
je serois au moment d'unir le mien.

S A R A.

Que voulez-vous, Lady? . . . Je con-
nois Mellefont. . . . croyez que je le
connois comme moi-même. . . . je fais
qu'il m'aime. . . .

M A R W O O D.

Et que d'autres. . . .

S A R A.

En ont été aimées aussi. Je le fais.
Voulez-vous qu'il m'aimât avant de me
connoître? Puis-je prétendre être la seule
qui ait eu des charmes pour lui? N'ai-je
pas moi-même cherché à lui plaire?
N'est-il pas assez aimable pour avoir ins-
piré le même desir à d'autres? Et n'est-il
pas naturel que ces efforts aient réussi à
plus d'une?

M A R W O O D.

Vous le défendez avec la même cha-
leur, & presque avec les mêmes raisons
que j'ai souvent employées pour le justi-

152 MISS SARA SAMPSON,

fier. Non , Miss , non , ce n'est pas un crime d'avoir aimé , & moins encore d'avoir été aimé ; mais l'inconstance en est un.

S A R A.

Pas toujours, Lady; elle peut, je crois, s'excuser souvent par les objets mêmes de l'amour. Il y a tant de femmes qui ne méritent pas d'être aimées constamment.

M A R W O O D.

La morale de Miss Sampson ne me paroît pas bien austere.

S A R A.

Celle d'après laquelle je juge ceux qui reconnoissent avoir été dans l'égarement, n'est pas la plus sévere en effet : aussi ne doit-elle pas l'être. Il ne s'agit pas ici d'examiner , quelles bornes la vertu met à l'amour , mais seulement d'excuser la foiblesse humaine , lorsqu'elle ne s'est pas tenue dans ces bornes , & de juger des effets qui en résultent , d'après les regles de la prudence. Si , par exemple , un

homme comme Mellefont vient à aimer une femme comme Marwood , & qu'il l'abandonne à la fin , il est certain que l'abandon dans ce cas est beaucoup plus louable que ne seroit la constance. Ce seroit un malheur affreux , si pour avoir une fois aimé une femme vicieuse , on étoit obligé de l'aimer toujours.

M A R W O O D.

Mais , Miss , connoissez - vous cette Marwood que vous traitez si légèrement de femme vicieuse ?

S A R A.

Je la connois sur le portrait que Mellefont m'en a fait lui-même.

M A R W O O D.

Et vous ne vous êtes seulement pas donné la peine de réfléchir , que Mellefont dans sa propre cause ne pouvoit être qu'un témoin suspect ?

S A R A.

Ce n'est que de ce moment, Lady , que je commence à m'appercevoir que vous voulez me mettre à l'épreuve. Quand

G v

154 MISS SARA SAMPSON,

vous direz à Mellefont que j'ai pris son parti si sérieusement, il le trouvera très-plaisant.

M A R W O O D.

Il ne faut pas, s'il vous plaît, que Mellefont sache rien de notre conversation. Vous pensez trop bien, aimable Miss, pour vouloir, en reconnoissance d'un avis bien intentionné, brouiller avec lui une parente qui ne se déclare contre lui que par la juste indignation que lui causent ses procédés indignes envers les personnes les plus estimables de notre sexe.

S A R A.

Je ne veux brouiller personne, Lady, & je voudrois qu'à cet égard tout le monde eût les mêmes sentimens que moi.

M A R W O O D.

Voulez-vous que je vous fasse l'histoire de Marwood en peu de mots ?

S A R A.

Je ne fais... Cependant oui, Lady

mais à condition que vous cesserez d'en parler dès que Mellefont reviendra. Il pourroit regarder tout ceci comme un effet de ma curiosité, & je ne veux pas qu'il m'en soupçonne une qui lui soit aussi défavantageuse.

M A R W O O D.

J'aurois exigé de Miss Sampson la même précaution, si elle ne m'eût pas prévenue. Il ne faut seulement pas qu'il soupçonne que Marwood a été le sujet de notre conversation... Ecoutez donc, & vous aurez la prudence de régler sans bruit votre conduite sur ce que je vais vous apprendre... Marwood est d'une très-bonne famille. Elle étoit veuve quand Mellefont en fit la connoissance. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté, ni de cette grâce sans laquelle la beauté n'est rien ; sa réputation étoit sans tache. Il ne lui manquoit qu'une chose... du bien ! Tout ce qu'elle en avoit eu... & l'on dit qu'il étoit considérable... elle l'avoit sacrifié pour sauver un homme auquel elle

58 MISS SARA SAMPSON,
croyoit tout devoir après lui avoir donné
son cœur & sa main.

S A R A.

En vérité, Lady, voilà un trait bien
noble ; je voudrois qu'il appartînt à une
autre qu'à Marwood.

M A R W O O D.

Quoique sans fortune, elle fut recher-
chée par des personnes aussi distinguées
par leur naissance que par leurs richesses.
Mellefont vint se mettre sur les rangs. Il
parla sérieusement, il offrit sa main. Il
s'étoit bien apperçu dès les premiers
instans, qu'il avoit à faire à une femme
au-dessus de tout intérêt, & dont la ten-
dresse auroit préféré une cabane avec une
personne aimée, au plus beau palais avec
quelqu'un qui lui auroit été indifférent.

S A R A.

Voilà encore une façon de penser que
j'envie à Marwood. De grâce, Lady, ne
la flattez pas davantage, ou vous me
forcerez à la fin d'avoir compassion d'elle.

M A R W O O D.

Mellefont étoit au moment de s'unir avec elle, quand il reçut la nouvelle de la mort d'un oncle qui lui laissoit tous ses biens, à condition qu'il épouserait une de ses parentes. Comme Marwood avoit refusé pour lui des partis considérables, il ne voulut pas céder en générosité, & il vouloit lui faire un mystère de cette succession jusqu'à ce qu'il y auroit renoncé pour elle... C'étoit penser bien noblement, n'est-ce pas, Miss ?

S A R A.

O Lady, qui sait mieux que moi, combien Mellefont a l'ame grande !

M A R W O O D.

Mais que fit Marwood ? Ayant appris un jour par hasard, à quoi Mellefont venoit de se résoudre pour elle, elle partit la nuit même, & quand le lendemain Mellefont vint pour la voir, il ne la trouva plus.

S A R A.

Elle étoit partie ? Et pourquoi ?

M A R W O O D.

Il ne trouva qu'une lettre où elle lui signifioit qu'il ne la reverroit jamais ; qu'elle ne nioit pas qu'il ne lui fût cher , mais que ce sentiment même lui imposoit le devoir de ne pas souffrir qu'il fût pour elle une chose dont nécessairement il se repentiroit un jour ; qu'elle le dégageoit de toutes ses promesses ; qu'elle le conjuroit de se soumettre sans balancer aux conditions du testament de son oncle , & d'entrer en possession d'un bien qu'un homme d'honneur pourroit mieux employer qu'en le sacrifiant inconsidérément à une femme.

S A R A.

Mais, Lady , ne prêtez-vous pas à Marwood tous ces beaux sentimens ? Lady Solmes en est bien capable , mais, Marwood.... mais Marwood ?

M A R W O O D.

Il n'est pas étonnant que vous foyez prévenue contre elle.... Mellefont pensa perdre l'esprit de la résolution de Mar-

Wood. Il envoya de tous côtés pour la découvrir, & enfin il la retrouva.

S A R A.

Apparemment parce qu'elle voulut bien être retrouvée.

M A R W O O D.

Des réflexions ameres, Miss? Elles ne conviennent pas à un caractère aussi doux que le vôtre.... Il la trouva donc, & la trouva inébranlable. Elle refusa absolument d'accepter sa main, & tout ce qu'il put obtenir d'elle, fut qu'elle promit de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage jusqu'à ce que la parente indiquée par le testament, ennuyée d'un si long délai, seroit forcée enfin de proposer un accommodement. Cependant Marwood ne pouvoit pas raisonnablement se dispenser de recevoir les visites de Mellefont. Pendant long-temps elles ne furent que celles d'un amant qu'on a réduit aux termes du respect & de l'amitié. Mais qu'il est difficile à un cœur sensible de rester dans ces bornes

étroites! Mellefont a tout ce qui peut rendre un homme dangereux. Personne ne le fait aussi bien que Miss Sampson elle-même.

S A R A.

Ah!

M A R W O O D.

Vous soupirez? Marwood aussi a soupiré plus d'une fois de sa foiblesse... & elle en soupire encore.

S A R A.

En voilà assez, Lady, en voilà assez. Cette tournure, je crois, a quelque chose de plus amer que la réflexion qu'il vous a plu de m'interdire tantôt.

M A R W O O D.

Mon intention n'étoit pas d'offenser Miss, mais simplement de lui montrer l'infortunée Marwood dans un jour où elle pût la juger avec le plus d'équité... Enfin, l'amour donna à Mellefont les droits d'un époux, & Mellefont bientôt ne crut plus nécessaire de les faire légitimer par les loix. Que Marwood

seroit heureuse si le Ciel, Mellefont & elle connoissoient seuls sa honte ! Qu'elle seroit heureuse , si une fille abandonnée ne découvroit pas à l'Univers entier ce qu'elle voudroit pouvoir se cacher à elle-même !

S A R A.

Que dites-vous, Lady ? Une fille...

M A R W O O D.

Oui, Miss, une fille infortunée perd, par le moyen de Sara Sampson, toute espérance de pouvoir jamais nommer ses pere & mere sans horreur.

S A R A.

Quelle affreuse nouvelle ? .. Et Mellefont a pu me la taire ? ... Puis-je le croire, Lady ?

M A R W O O D.

Vous pouvez croire aussi que Mellefont vous a peut-être tû bien d'autres choses.

S A R A.

Bien d'autres choses ? Que pourroit-il m'avoir tû encore ?

162 MISS SARA SAMPSON,

M A R W O O D.

Par exemple , qu'il aime toujours Marwood....

S A R A.

Vous me donnez la mort !

M A R W O O D.

Est-il-dans la nature qu'un amour qui a duré pendant dix ans, puisse s'évanouir si promptement ? Il peut bien souffrir quelques altérations passageres, dont il sort toujours avec un nouvel éclat. Je pourrois vous nommer une Miss Oklaff, une Miss Dorcas, une Miss Door, & plusieurs autres qui, l'une après l'autre, menaçoient Marwood de lui enlever un homme, dont à la fin elles se virent cruellement trahies. Il y a un point au-delà duquel il n'y a pas moyen de faire aller Mellefont, & dès qu'il y est parvenu, il quitte aussi-tôt la partie. Mais supposé, Miss, que vous soyez assez fortunée pour que toutes les circonstances s'arrangent à votre gré, & que vous l'ameniez à vaincre l'horreur qu'il a pour

le joug du mariage : croiriez-vous par-là être plus assurée de son cœur ?

S A R A.

Malheureuse Sara ! Que te faut-il entendre !

M A R W O O D.

Point du tout ! Ce seroit alors au contraire que vous le verriez revoler plus ardemment entre les bras de celle qui auroit le plus respecté sa liberté. Vous auriez le nom de son épouse , mais l'autre le seroit en effet.

S A R A.

Ne me déchirez pas plus long-temps le cœur par ces images effroyables. Conseillez-moi plutôt, Lady, ce qu'il faut que je fasse. Vous devez savoir mieux que moi, par quel moyen on pourroit parvenir à lui faire chérir un lien sans lequel l'amour le plus heureux & le plus sincere est toujours criminel.

M A R W O O D.

Il est bien difficile , ma chere Miss, de rendre une prison agréable à celui qu'on y retient. Ainsi mon avis seroit

164 MISS SARA SAMPSON,

que vous laissassiez Mellefont libre, plutôt que de songer à l'enchaîner. Contentez-vous de la gloire de l'avoir vu tout prêt à porter le joug; soyez sûre qu'il le secouera, si vous le lui imposez tout-à-fait. Epargnez-vous le chagrin...

S A R A.

Je ne fais pas, Lady, si je vous comprends bien, &....

M A R W O O D.

Puisque vous vous fâchez, vous m'avez comprise.... En un mot, votre propre avantage, aussi bien que celui d'une autre, la prudence & la justice, peuvent & doivent déterminer Miss à renoncer à un homme sur qui Marwood a les premières prétentions & les plus légitimes. Vous en êtes encore heureusement avec lui dans des termes qui vous permettent de finir, si non avec honneur, au moins sans une honte publique. C'est sans doute une tache, d'avoir fui avec un amant; mais cette tache peut être effacée par le temps. Tout sera oublié dans quelques années, & il se trouve

toujours des hommes qui n'y regardent pas de si près quand il est question d'une riche héritière. Si Marwood étoit dans des circonstances aussi favorables, & qu'elle n'eût besoin ni d'un époux pour rétablir sa réputation, ni d'un pere pour sa fille qui se trouve sans secours, je suis sûre qu'elle n'opposeroit pas à Miss Sampson les difficultés honteuses que Miss Sampson lui oppose.

SARA, (*en se levant avec indignation*)

Cela va trop loin ! Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont ?... Ah Mellefont, qu'on vous trahit indignement !.. Je sens maintenant, Lady, pourquoi il avoit tant de répugnance à vous laisser seule avec moi.... il fait sans doute par expérience tout ce qu'on a à redouter de votre langue.... de votre langue envenimée.... Je parle hardiment à Lady, car Lady a parlé indécemment.... Pourquoi Marwood a-t-elle mérité, que vous vous rendissiez sa protectrice au point d'inventer en sa faveur un roman éblouissant

fant, & d'employer toute l'adresse de votre esprit, pour me rendre suspecte la droiture d'un homme qui, après tout, est plus capable de foiblesses que de crimes? Ne m'a-t-on instruit que Marwood avoit une fille de lui, ne m'a-t-on fait le dénombrement des infortunées qu'il avoit séduites & trompées, que pour me faire entendre à la fin, d'une maniere plus sensible, qu'il étoit de mon devoir de donner la préférence sur moi à une vile courtisane? à une femme perdue?

M A R W O O D.

Doucement, Mademoiselle, doucement.... Une vile courtisane?... Vous vous servez d'expressions dont apparemment vous ne connoissez pas la force.

S A R A.

Eh, ne paroît-elle pas telle dans le portrait même qu'en a fait Lady Solmes?.. Soit, Lady, soit; vous êtes son amie... peut-être son amie la plus intime.... Je ne vous dis pas cela comme un reproche; car qui peut se répondre dans le monde,

de n'avoir que des amis vertueux !.... Mais de quel droit prétendez-vous m'avilir à raison de l'amitié que vous avez pour elle ? Si j'avois eu l'expérience de Marwood, assurément je n'aurois pas fait la démarche imprudente qui vous autorise à me mettre dans une comparaison si humiliante avec elle. Ou si j'avois eu le malheur de la faire, je n'y aurois pas au moins persévéré pendant dix années entières. Il est bien différent, Lady, de donner dans le vice par séduction & par ignorance, ou le connoître, l'aimer & se familiariser avec lui.... Si vous saviez combien mon erreur m'a coûté de regrets & de remords !... Je dis mon erreur ; car pourquoi aurois-je envers moi-même la cruauté de la regarder plus long-temps comme un crime ? Le Ciel même cesse de la regarder comme telle, il cesse de m'en punir, il me rend un pere..... Vous m'effrayez, Lady.... Quel changement soudain... quelle altération dans tous les traits de votre visage.... Vous

rougisiez & pâlisiez tour-à-tour.... la fureur étincelle dans vos regards.... les mouvemens de votre bouche.... Qu'avez-vous? Ah? si je vous ai offensée, Lady, je vous en demande pardon. Je suis trop sensible. Sans doute ce que vous m'avez dit étoit sans mauvaise intention. Oubliez ma vivacité. Comment puis-je la réparer? Par où puis-je m'acquérir en vous une amie aussi ardente que Marwood a eu le bonheur de la trouver? Souffrez, Lady, souffrez que je vous en conjure à vos genoux. (*en se mettant à genoux*) Accordez-moi votre amitié, & ne me faites plus le tort affreux de me mettre en comparaison avec une femme comme Marwood,

MARWOOD (*recule quelques pas
& la contemple insolemment à
ses genoux*)

Quel spectacle pour Marwood, de voir Sara Sampson à ses genoux! Reconnois-moi. Cette femme à laquelle tu avois tant d'horreur d'être comparée, est cette
Marwood

Marwood aux genoux de laquelle tu es
présentement.

SARA (*pleine d'effroi se leve brus-
quement & recule en tremblant*)

Vous, Marwood?... Ha ! Maintenant
je vous reconnois.... Voilà la main li-
bératrice & meurtrière dont un songe
m'avertissoit.... C'est elle.... Fuis,
fuis malheureuse Sara!... Ah, Melle-
font, sauvez-moi, sauvez votre amante!..
Et toi, douce voix d'un père chéri, où
m'appelles-tu... où retentis-tu... où
courir... où me cacher... Au secours,
Mellefont... au secours, Betty... La
voilà qui se jette sur moi avec un poi-
gnard... Au secours... Au secours.

(*Elle s'en va en courant*)

SCENE IX.

MARWOOD.

O H puisse-t-elle avoir dit vrai ! Puisse-
je en effet lui enfoncer un poignard dans
Théat. Allem. de Junker, T. I. H

le cœur ! C'étoit pour ce moment-ci que je devois réserver ce fer que ma main mal assurée.... Insensée que je suis ! Je me suis privée moi-même de la volupté de percer le sein de ma rivale suppliante à mes pieds !.. Que faire à présent !.. Me voilà découverte, Mellefont peut revenir dans cet instant. Le fuirai-je ? L'attendrai-je ?... Il faut l'attendre, & employer utilement le temps de son absence.... La ruse heureuse de mon laquais le retient encore.... je vois qu'on me redoute.... pourquoi donc ne suis-je pas vengée ? Il est temps d'employer contre Sara la dernière ressource qui me reste. Les menaces sont les armes méprisables d'une rage impuissante ; elles peuvent en imposer à une fille timide qui, tremblante à mon nom seul, peut prendre des paroles terribles pour des faits terribles. Mais Mellefont ?... Mellefont lui fera bientôt reprendre courage, & lui apprendra à braver mes menaces.... Prévenons-le sans envisager ce qui peut

en résulter. . . . Et quelle fin plus funeste ai-je à redouter que celle qui m'attend?.. J'avois aiguisé le poignard pour les autres , & j'ai préparé le poison pour moi.. pour moi ! . . . Caché soigneusement dans mon sein , je le porte par-tout avec moi , en attendant le triste moment où je serai forcée de l'employer & me donner la mort... Ah , qu'il n'exerce pas sa rage sur moi seule !.. Qu'il coule aussi dans les veines de ma rivale. . . . Pourquoi différer ? . . . Qui m'arrête ? . . . Allons ! Ne souffrons pas qu'elle revienne à elle : & craignons aussi de revenir à moi. . . . Saisissons cet instant de fureur. . . . Quiconque examine les dangers , ne veut en courir aucun.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

La Chambre de Sara.

SCENE PREMIERE.

S A R A (*foible dans un fauteuil*)
B E T T Y.

B E T T Y.

EH bien, Miss, ne vous trouvez-vous pas un peu mieux?

S A R A.

Mieux, Betty? ... Mais que Mellefont soit si long-temps à revenir!..... Tu as envoyé après lui, n'est-ce pas, Betty?

B E T T Y.

Norton & l'Aubergiste sont allés le chercher.

S A R A.

Norton est un honnête homme, mais il est violent, & je crains que son zele pour moi ne lui fasse dire des choses dures à son maître. Selon son propre récit, Mellefont est innocent de tout... Ne conviens-tu pas, Betty, qu'il est innocent?... Cette femme le suit : est-ce sa faute ? Elle entre en fureur, elle veut l'affassiner.... Voilà cependant, ma chere Betty, à quoi il est exposé pour moi ; car quelle autre que moi.... Enfin la méchante Marwood veut me voir, & ne veut pas retourner à Londres qu'on ne lui donne cette satisfaction. Pouvoit-il refuser cette complaisance ? D'ailleurs, moi-même n'ai-je pas souvent désiré de voir cette Marwood ? Mellefont n'ignore pas à quel point va la curiosité de notre sexe ; & si je n'avois pas insisté moi-même pour qu'il la laissât avec moi jusqu'à son retour, il l'auroit emmenée avec lui. Je l'aurois vue sous un nom emprunté sans savoir qui elle étoit : & peut-être que cette pe-

174 MISS SARA SAMPTON,

tite supercherie m'auroit été agréable un jour. En un mot, tout est de ma faute; j'en ai eu de la frayeur, mais voilà tout, & je m'en tiens quitte à bon marché. Mon évanouissement n'a pas été grand' chose, il n'aura point de suites; tu fais, Betty, que j'y suis assez sujette.

B E T T Y.

Oui, mais je ne vous en ai pas encore vu essuyer de si long.

S A R A.

Ne me le dis pas, je t'en prie. Je m'imagine de reste toute la peine que je t'ai donnée.

B E T T Y.

Marwood elle-même a paru touchée de votre état, & du danger où vous étiez. Quelques instances que je lui aie faites de s'en aller, elle n'a pas voulu quitter la chambre que je ne vous eusse donné la potion qui vous a fait revenir.

S A R A.

Je dois donc regarder cet événement comme un bonheur; car qui fait ce qu'il

m'auroit encore fallu entendre de sa part. Certainement elle ne m'a pas suivie dans ma chambre sans dessein. Tu ne peux concevoir à quel point j'étois hors de moi-même... Tout-à-coup je me suis rappelé le triste songe de la nuit dernière, & j'ai fui comme une insensée qui ne sait où, ni pourquoi elle fuit.... Mais Mellefont ne revient pas.... ahi !

B E T T Y.

Quel cri, Miss? Quels mouvemens..

S A R A.

Dieu! que viens-je d'éprouver....

B E T T Y.

Qu'avez-vous donc? Vous m'effrayez...

S A R A.

Ce n'est rien , Betty... une douleur... mille douleurs réunies en un seul point... mais sois tranquille.... voilà qui est passé.



S C E N E I I.

NORTON, BETTY, SARA.

N O R T O N.

Mon Maître sera ici dans un instant.

S A R A.

Tant mieux, Norton; mais où l'as-tu trouvé enfin?

N O R T O N.

Un étranger l'a attiré jusques hors du village, en lui disant qu'une personne qui avoit à lui communiquer des choses de la plus grande importance, l'y attendoit. Après beaucoup de tours & de détours, l'imposteur s'est évadé. Malheur à lui, si mon maître l'attrape; car il est furieux.

S A R A.

Lui as-tu dit ce qui vient de se passer?

N O R T O N.

Tout.

S A R A.

Mais tu l'auras fait, j'espere, d'une maniere....

N O R T O N.

Je n'ai pas fait attention à la maniere. Enfin, il fait la frayeur que son imprudence vient de vous causer.

S A R A.

Eh non, Norton; c'est moi qui me la suis causée moi-même....

N O R T O N.

Vous voudriez qu'il n'eût jamais tort... Arrivez, arrivez, Monsieur; l'amour vous a déjà justifié.

S C E N E I I I.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS.

M E L L E F O N T.

AH, ma chere Sara, si ce n'étoit aussi ce même amour....

S A R A.

Je serois certainement la plus malheu-

H v

178 MISS SARA SAMPSON,

reuse de nous deux. Mais rassurez-moi ; si pendant votre absence il ne vous est rien arrivé de fâcheux , je suis contente.

M E L L E F O N T.

Je n'ai pas mérité d'être reçu avec tant de bonté.

S A R A.

Pardonnez à la foiblesse où je me trouve , si je ne vous reçois pas avec plus de tendresse. Hélas , c'est uniquement pour votre satisfaction , que je désirerois être moins malade....

M E L L E F O N T.

Perfide Marwood , il te restoit encore cette trahison à me faire !... Le coquin qui , d'un air si mystérieux , me conduisoit de détours en détours , est sûrement un de ses émissaires. C'est une ruse qu'elle a employée pour m'éloigner de vous. Ruse grossière ! Et c'est justement parce qu'elle étoit grossière , que j'ai été plus éloigné de la soupçonner. Mais elle ne m'aura pas fait impunément cette perfidie ! Vite , Norton , vole à son auberge ,

& ne la perds pas de vue jusqu'à ce que j'y sois arrivé.

S A R A.

Pourquoi cela, Mellefont? Je vous demande la grâce de Marwood.

M E L L E F O N T.

Va.

(Norton sort)

SCENE IV.

S A R A, M E L L E F O N T,
B E T T Y.

S A R A.

LAISSEZ partir paisiblement un ennemi fatigué, qui vient de faire son dernier effort. Sans Marwood j'ignorerois des choses....

M E L L E F O N T.

Qu'ignoreriez-vous, Miss?

S A R A.

Des choses que vous ne m'auriez pas apprises vous-même, Mellefont... Mais

Il vj

180 MISS SARA SAMPSON,

je veux les oublier, puisque vous avez l'air de ne pas vouloir que je les sache.

M E L L E F O N T.

J'espere que vous ne croirez pas légèrement des choses qui ne sont appuyées que du témoignage d'une femme jalouse & irritée, dont la calomnie....

S A R A.

Nous en parlerons une autre fois.... Mais pourquoi ne me dites-vous rien du danger qui a menacé votre vie? Ah, Mellefont, c'est la malheureuse Sara qui a aiguisé le fer dont Marwood a voulu vous percer le cœur!

M E L L E F O N T.

Ce danger n'a pas été bien redoutable. La main de Marwood étoit égarée par la fureur, & moi, j'étois de sang froid; ainsi son projet contre ma vie ne pouvoit pas lui réussir.... Je souhaite que les ressources qu'elle a mises en œuvre pour me détruire dans l'opinion de ma chere Sara, n'aient pas eu plus de succès.... Je crains bien.... Ma chere Miss, ne

me cachez pas plus long-temps ce que vous avez appris d'elle.

S A R A.

Eh bien, Mellefont. . . . si j'avois eu le moindre doute sur votre amour, la fureur de Marwood l'auroit dissipé. Il faut qu'elle soit bien convaincue, que je lui ai fait perdre absolument votre cœur, pour s'être portée à de pareils excès.

M E L L E F O N T.

Il faudra donc que j'attache quelque prix à sa jalousie, à son audace & à sa perfidie. . . . Mais, Miss, vous évitez de vous expliquer, & vous craignez de me découvrir. . . .

S A R A.

Vous ferez content. Ce que je viens de vous dire, étoit comme le premier pas. Ainsi Mellefont m'aime, & il ne me seroit pas possible d'en douter, s'il ne manquoit pas à son amour une certaine confiance qui me flatteroit autant que son amour même. En un mot, mon

cher Mellefont.... Dieu ! quelle douleur soudaine.... m'ôte la liberté.... de parler.... avec la circonspection que je voudrois.... employer.... Je vous dirai donc.... que Marwood & Norton.... ah, pardonnez-lui !.... m'ont parlé d'un objet.... qui doit exciter en vous une tendresse.... d'une nature différente de celle que vous sentez pour moi,....

M E L L E F O N T.

Est-il possible ! Quoi, cette femme hardie a osé publier sa propre honte?... Ah, Miss, ayez pitié de ma confusion... Puisque vous savez tout, pourquoi voulez-vous encore que ma bouche le répète?... Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette créature infortunée, à qui on ne peut reprocher que sa mere.

S A R A.

Ainsi donc elle vous est chere ?

M E L L E F O N T.

Trop.... oui, trop, pour que je le nie.

S A R A.

Digne Mellefont ! . . . Que ce sentiment vous rend respectable à mes yeux ! Vous m'auriez offensée si vous aviez craint de m'avouer cette tendresse . . . Vous m'avez déjà affligée en me menaçant de ne pas la laisser paroître à mes yeux. Non, mon cher Mellefont ; une des promesses que je veux que vous me fassiez aux pieds des autels , ce sera de ne jamais éloigner Arabella de nous. Entre les mains de sa mere , elle courroit les risques de devenir indigne de son pere. Usez de vos droits sur la mere & sur la fille , & souffrez que je prenne la place de Marwood. Ne m'enviez pas la douceur de m'élever une amie qui vous doit la vie . . . Jours heureux , où mon pere , vous & Arabella vous partagerez tous les sentimens de mon cœur , le respect filial , l'amour le plus tendre , la vigilance & les soins d'une mere ! Jours à jamais heureux !.. Mais hélas !.. Ils sont encore dans l'avenir... ils n'y sont même peut-être pas.

Ils ne sont que dans mes désirs... Un sentiment... ignoré jusqu'ici... mon cher Mellefont... tourne malgré moi mes yeux sur des objets obscurs... sur des ténèbres respectables... Ah ! Dieu, qu'ai-je... qu'ai-je...
(*En se couvrant le visage de sa main*)

M E L L E F O N T.

Quel passage soudain de l'admiration à l'effroi !.. Eh vite, Betty, secoure-la... Qu'avez-vous donc, adorable Miss ! Ame céleste ! Pourquoi cette main envieuse me dérobe-t-elle des regards si doux ?
(*en détournant la main de Sara*) Ah Dieux ! Que vois-je ?... L'expression de la plus cruelle douleur.... Vous voulez me le cacher en vain... Barbare Miss, tu ne veux donc pas que je partage tes tourmens !.. Ah malheureux !.. Où suis-je ?.. Sara... Betty... cours... cours...

B E T T Y.

Où voulez-vous que je coure ?...

M E L L E F O N T.

Tu vois.... & tu me demandes...
Chercher du secours....

S A R A.

Demeure.... Betty.... voilà qui....
se calme..... Je tâcherai, mon cher
Mellefont.... de ne plus.... vous ef-
frayer....

M E L L E F O N T.

Que lui est-il donc arrivé, Betty?...
Ce ne sont pas-là les suites d'un simple
évanouissement....

S C E N E V.

NORTON, LES PRÉCÉDENS

M E L L E F O N T.

TE voilà déjà de retour?... Ah, c'est
bien à propos, tu feras plus nécessaire
ici.

N O R T O N.

Marwood est partie....

M E L L E F O N T.

Que la foudre puisse tomber sur elle...
Elle est partie?... Comment? Où est-
elle allée?.... Ah puisse la terre s'en-

186 MISS SARA SAMPSON,

tr'ouvrir sous les pas, & engloutir le monstre le plus....

N O R T O N.

A peine elle a été de retour à son auberge, qu'elle s'est jetée dans une voiture avec Arabella & Hannah, & s'est sauvée à toute bride.... Voilà un billet cacheté qu'elle a laissé à votre adresse.

MELLEFONT (*en prenant le billet*)

A mon adresse?... Sara, voulez-vous que je le lise?

S A R A.

Une autre fois, Mellefont, quand vous serez plus calme.

M E L L E F O N T.

Puis-j'en le devenir avant de m'être vengé de Marwood, & que je ne vous voie hors de danger!

S A R A.

Ne parlez pas de vengeance, Mellefont; la vengeance n'est pas à nous!... Vous décachetez le billet?... Ah pourquoi sommes nous moins disposés à de certaines vertus quand notre corps est

sain; que quand nos forces s'épuisent? Que la douceur & la tranquillité vous coûteroient en ce moment!... Que votre impatience au contraire me paroît peu naturelle... Gardez au moins pour vous le contenu de ce billet...

M E L L E F O N T.

Quel démon me force à vous désobéir?... Je l'ai décacheté malgré moi... C'est malgré moi qu'il faut que je le lise.

S A R A (*tandis que Mellefont lit tout bas*)

Avec quelle adresse l'homme se sépare de lui-même, & fait faire de ses passions un être différent de lui, sur lequel il rejette tout ce qu'il désapprouve quand il est de sang froid!... Mon ciel, Betty! Je crains une nouvelle secousse, & j'en aurai besoin.... T'apperçois-tu de l'impression que fait sur lui ce malheureux billet?... Mellefont?... Vous voilà hors de vous-même!... Mellefont!... Dieu! Il reste sans mouvement!.. Tiens

188 MISS SARA SAMPSON,

Betty.... donne-lui vite ce sel, il en a plus besoin que moi.

MELLEFONT (*en repoussant Betty avec horreur*)

Ne m'approche pas, malheureuse!...
Tes secours sont du poison!...

S A R A.

Que dites-vous?... Pensez-y!.. Vous la méconnoissez!

B E T T Y.

Je suis Betty; souffrez, Monsieur...

M E L L E F O N T.

Va, fuis, ou crains de devenir la victime de ma rage au défaut de la plus coupable....

S A R A.

Quel discours!... Mellefont, mon cher Mellefont....

M E L L E F O N T.

Cher Mellefont!... Ah c'est la dernière fois peut-être que cette bouche divine le prononcera.... & puis plus... à jamais plus!.... C'est à vos pieds, Sara.... (*en se jettant à terre*) Mais que

veux-je à vos pieds?... (*en se relevant brusquement*) Découvrir?... Moi vous découvrir?... Oui, il faut vous découvrir,... ah! que vous allez me haïr,... oui, vous me haïrez.... Non, vous ne saurez pas de moi.... non, pas de moi!.. mais vous le saurez.... Et vous, que faites-vous ici?... Courez... volez chercher du secours... Norton... ah mon ami, cours chercher du secours... Betty... Ton erreur... Non, non, reste... Je vais moi-même...

S A R A.

Où voulez-vous aller, Mellefont... Que parlez-vous de secours... que parlez-vous d'erreur?..

M E L L E F O N T.

Secours!... Vengeance!... Sara.... Sara.... Vous êtes perdue!... Je suis perdu!.. Puisse le monde entier...

(*Il sort*)



S C E N E V I.**SARA, NORTON, BETTY.****S A R A.**

HIL me laisse... Je suis perdue? Que veut-il-dire? Le comprends-tu, Norton?... Je suis malade, très-malade... Mais en supposant qu'il me faille mourir, suis-je perdue pour cela?... Qu'a-t-il donc aussi contre toi, ma pauvre Betty?... Tu te tords les mains?... Ne t'afflige pas, mon enfant; assurément tu ne l'as pas offensé; il se calmera.... Que n'a-t-il suivi mon conseil, pourquoi a-t-il lu ce funeste billet! Il pouvoit bien se douter qu'il contenoit le dernier venin de Marwood...

B E T T Y.

Quelle terrible conjecture!.. Non, cela ne peut être.... Je ne saurois le croire...

NORTON (*qui étoit allé vers les
scenes*).

Miss, le vieux serviteur de votre
pere...

S A R A.

Faites entrer, Norton...

S C E N E V I I.

WAITWELL, LES PRÉCÉDENS.

S A R A.

Tu viens sans doute pour avoir ma
réponse, mon bon Waitwell? Elle est
faite à peu de chose près... Mais pour-
quoi as-tu l'air si abattu?.. On t'a dit
que j'étois malade, n'est-ce pas?

W A I T W E L L.

On m'a dit plus!..

S A R A.

Dangereusement malade?.. J'en juge
plus par l'inquiétude de Mellefont, que
je le sens... Si tu allois être obligé de
partir avec une lettre non achevée de la

malheureuse Sara , à son malheureux pere?... Ah, Waitwell... Mais espérons mieux... Attendras-tu bien jusqu'à demain, mon ami? Peut-être trouverai-je quelques bons momens pour la finir... Je ne suis pas en état actuellement... ma main engourdie est... comme morte... Si tout notre corps meurt aussi facilement que nos membres... Tu as long-temps vécu, tu ne dois pas être éloigné d'arriver au terme. Crois-moi, Waitwell, si ce que je sens sont les approches de la mort... ses approches ne sont pas si ameres... Ahi ! ahi !... Ne fais pas attention à ce cri... Il est bien difficile d'en venir là, sans éprouver aucun sentiment désagréable... Puisque l'homme ne pouvoit pas être insensible... il faut qu'il sache souffrir.... Mais, Betty, pourquoi ces larmes, cette douleur...]

B E T T Y.

Permettez-moi de m'éloigner de vos yeux.

S A R A.

S A R A.

Va, mon enfant, va: je fais bien qu'il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir soutenir la vue des mourans. Waitwell restera auprès de moi. Toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller voir ce qu'est devenu ton maître. J'ai besoin de sa présence.

B E T T Y (en s'en allant)

Ah, Norton, j'ai pris la drogue des mains de Marwood!...

S C E N E V I I I.

S A R A , W A I T W E L L .

S A R A .

W A I T W E L L , si tu veux bien me faire l'amitié de rester avec moi, de grâce ne me laisse pas voir un air si affligé. Tu restes muet?... Parle donc, & si j'ose t'en prier, parle-moi de mon pere... Répète-moi tout ce que tu me disois tantôt de consolant. Répète-moi

Théat. Allem. de Junker. T.I. I

que mon pere est réconcilié, qu'il m'a pardonné. Répète-le moi, & ajoute que le juge suprême ne sera pas plus inexorable... N'est-ce pas, mon bon Waitwell, je peux mourir dans cette espérance? Si avant ton arrivée je m'étois trouvée, comme je suis, aux portes de la mort, quel auroit été mon sort? Je me ferois livrée au désespoir. Quitter ce monde chargée de la haine d'un pere!.. Quelle pensée accablante!.. Dis-lui que je suis morte dans les sentimens du repentir le plus vif, de la reconnoissance la plus sincere, de l'amour le plus tendre. Dis-lui... Ah, que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur est pénétré de ses bienfaits! La vie que je lui dois est le moindre de tous. Que je voudrois en exhaler le reste à ses pieds!

W A I T W E L L.

Souhaiteriez-vous en effet de le voir?

S A R A.

Et tu n'as rompu le silence que pour

douter de mon desir ardent... de mon dernier desir?

W A I T W E L L.

Hélas, Miss, je ne doute pas... Mais je crains l'impression que la vue inattendue fera sur un cœur aussi tendre...

S A R A.

Que dis-tu?.. La vue inattendue de qui?..

W A I T W E L L.

Ah, Miss, calmez-vous, modérez...

SCENE IX.

SIR SAMPSON, SARA,
WAITWELL.

S I R S A M P S O N.

Je ne puis résister à mon impatience, il faut que je la voie.

S A R A.

Quel son de voix...

S I R S A M P S O N.

Ma fille!

S A R A.

Ah mon pere !.. Aide-moi à me lever, Waitwell, aide-moi à me jeter aux pieds de mon pere. (*Elle fait des efforts pour se lever , & retombe dans son fauteuil*) Est-ce bien lui... ou quelque génie bien-faisant?... Oh, qui que tu sois, bénis-moi, messager du Très-haut sous la figure de mon pere, ou mon pere lui-même.

S I R S A M P S O N.

Que Dieu te bénisse, ô ma fille !... (*Elle essaye de nouveau de se jeter à ses pieds*) Reste tranquille, mon enfant; quand tu auras plus de forces, je te permettrai d'embrasser les genoux de ton pere.

S A R A.

Ah maintenant, mon pere, maintenant ou jamais. Bientôt je ne serai plus ! Trop heureuse, s'il me reste encore quelques momens pour vous découvrir les mouvemens de mon cœur. Hélas, ce ne sont pas des momens : ce seroit une seconde vie qu'il faudroit, pour dire tout

ce qu'une fille coupable , repentante & punie peut dire à un tendre pere. Mes fautes... votre indulgence...

S I R S A M P S O N.

Cesse de te faire un reproche d'une foiblesse, & à moi un mérite d'un devoir. En me rappelant mon pardon, tu me fais souvenir en même temps, que je l'ai trop différé. Pourquoi ne t'ai-je pas pardonné plutôt ? Pourquoi t'ai-je mise dans le cas de me fuir ? Et même encore aujourd'hui que j'avois tout oublié, par quelle fatalité ai-je voulu attendre une réponse de ta part avant de te voir ? Si j'avois volé entre tes bras aussi-tôt que je l'ai pu, j'aurois eu un jour heureux de plus ! Il faut qu'un reste de venin se soit caché dans le repli le plus secret de mon cœur, pour avoir voulu être certain de ton amour avant de te rendre le mien. Le cœur d'un pere est-il donc un cœur intéressé ! Ne pouvons-nous aimer que ceux qui nous aiment !.. Hélas, ma chere Sara , j'ai préféré ma satisfaction à la

tienne... Ah, si je la perdois, cette satisfaction!.. Mais qui dit, que je la perdrai?... Tu vivras, tu vivras, ma chère fille... Ecarte tes tristes pensées... Mellesfont dans sa douleur s'exagère le danger où il te croit. Il vient de mettre toute la maison en mouvement, il court lui-même chercher des Médecins que vraisemblablement il ne trouvera pas dans ce village. J'ai vu son trouble, son inquiétude & son désespoir sans être vu de lui. Je suis sûr maintenant, qu'il t'aime sincèrement, & je ne lui envie plus ta possession. Je l'attends ici pour l'unir à toi. Ce qu'auparavant j'aurois fait par nécessité, je le fais à présent par choix, depuis que je vois à quel point tu lui es précieuse... Est-il vrai que c'est Marwood elle-même, qui t'a causé cette frayeur? C'est au moins ce que j'ai pu comprendre des cris & des gémissemens de Betty... Mais pourquoi rechercher les causes de ton mal, quand je ne devrois m'occuper qu'à y remédier... Tu t'affoiblis de moment en moment...

Que faire, Waitwell? Où courir?... Je
donnerois mon bien, ma vie...

W A I T W E L L.

Hélas!

S C E N E X.

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENS.

M E L L E F O N T.

E t j'ose remettre le pied'ici?... Ah,
vit-elle encore?

S A R A.

Approchez, Mellefont.

M E L L E F O N T.

Je vous revois, Sara, & je vous revois
sans vous apporter ni consolation ni se-
cours... Le désespoir seul me ramene...
Est-il bien vrai... Sir Sampson... c'est
vous?... Ah, pere infortuné, quel spec-
tacle pour vous!... Pour quoi n'êtes-vous
pas arrivé plutôt! Vous venez trop-tard
pour sauver votre fille!... Mais... rassu-

200 MISS SARA SAMPSON,

rez-vous... vous ne serez pas arrivé trop tard pour vous voir vengé.

S I R S A M P S O N.

Oubliez dans ce moment, Mellefont, que nous avons été ennemis ! Nous ne le sommes plus, & nous ne le redeviendrons jamais... Conservez-moi ma fille, & vous vous conserverez une épouse.

M E L L E F O N T.

Ah, donnez-moi donc la puissance d'un Dieu!... Miss... adorable Miss... Combien de malheurs j'ai déjà attirés sur vous!... Il faut... il faut vous annoncer le dernier... le plus affreux de tous... vous allez mourir... & vous allez mourir par la main de Marwood!

S A R A.

Je ne voulois pas le savoir, & c'étoit déjà trop pour moi de le soupçonner.

M E L L E F O N T.

Il faut que vous le sachiez... car qui pourroit m'assurer, que vous ne soupçonneriez pas... Voici le billet de Marwood.

(*Il lit*) « Quand vous lirez mon billet, Mellefont , votre infidélité sera déjà punie sur celle qui l'a causée. Je me suis découverte à elle , & la frayeur l'a fait tomber sans sentiment. Tandis que Betty employoit tous ses soins pour la faire revenir , je me suis apperçue qu'elle mettoit de côté une poudre cordiale , & j'ai eu l'heureuse adresse d'y substituer un poison mortel. J'ai vu Betty le lui présenter , & Sara l'avaler , & je suis sortie triomphante. La rage & la vengeance m'ont fait commettre un meurtre , mais je ne veux pas être de ces assassins vulgaires qui n'osent se vanter de leur crime. Je suis en chemin pour Londres : vous pouvez me faire poursuivre , & faire usage de ce que je vous écris pour me convaincre. Si j'arrive au port sans être poursuivie , je respecterai les jours d'Arabella ; mais jusques-là , je la regarderai comme un otage. Marwood.... Vous voilà maintenant instruite , Sara... Vous , Sir Sampson , gardez cet écrit , il vous

fera nécessaire pour faire punir le monstre détestable...

S A R A.

Montrez-moi ce papier , Mellefont ; je veux me convaincre par mes propres yeux... (*Il lui donne le papier, qu'elle regarde un moment*) Aurai-je encore assez de force... (*Elle le déchire*)

M E L L E F O N T.

Que faites-vous, Sara ?

S A R A.

Marwood n'échappera pas au sort qu'elle mérite : mais ni mon pere , ni vous , ne ferez ses accusateurs. Je meurs , & je pardonne à la main par laquelle Dieu a permis... Ah , mon pere , quelle sombre douleur s'empare de vous?... Mellefont , mon cher Mellefont , je vous aime toujours , & si vous aimer est un crime , que je vais paroître coupable devant mon juge!.. Mon pere , si j'osois espérer qu'à la place de votre fille , vous voulussiez accepter un fils... Vous retrouverez aussi une fille avec lui , si vous

consentez à donner ce titre à l'innocente Arabella. Il faut la ramener, Mellefont, & laisser fuir la mere... Puisque mon pere m'a rendu sa tendresse, je suis rentrée dans mes droits, & il m'est permis de disposer de son amour comme d'un bien qu'il m'a donné. Je vous le legue, mon cher Mellefont, à vous & à Arabella, cet amour paternel. Parlez quelquefois à votre fille des dangers de l'amour... citez lui l'exemple... de la triste Sara... Mon pere, votre derniere bénédiction!.. O Providence!.. Waitwell, je te recommande ton bon maître.... tâche de le consoler...

S I R S A M P S O N.

C'est nous qui devrions exciter ton courage : & c'est toi qui ranimes le nôtre ! O ma fille, fille céleste, que peut la bénédiction d'un pere gémissant sur une ame dans laquelle le Ciel verse toutes ses bénédictions ? Fais passer dans le cœur de ton pere un rayon de cette lumiere divine qui t'élève au-dessus de tout

ce qui est humain. Prie pour moi, prie ce Dieu qui exauce toujours les prières des mourans vertueux, & demande lui que ce jour soit le dernier de ma vie.

S A R A.

Il faut qu'il laisse long-temps sur la terre la vertu éprouvée, pour qu'elle serve d'exemple au monde. C'est la foible vertu, c'est celle qui succomberoit sous les épreuves, qu'il retire des dangers de la vie... Pour qui coulent vos larmes, mon pere? Elles déchirent mon cœur... cependant elles me paroissent encore moins terribles que ne seroit une douleur muette... Mellefont, ne quittez pas mon pere... devenez son fils... mon œil ne voit plus... voici... mon dernier... soupir... pauvre Betty... je pense encore à elle... je me peins son désespoir... Que personne ne lui reproche... son erreur... Son cœur droit... est au-dessus du soupçon... Le moment arrive!... Mellefont... mon pere...

M E L L E F O N T. /

Elle est morte!.. Baïsons encore une fois cette main froide, cette main adorée... (*Il se jette aux pieds de Sara*) Je n'ose... son corps glacé frémit à l'aspect de son meurtrier... ne suis-je pas son meurtrier plus que Marwood même?... (*Il se leve*) Votre fille est morte. Elle ne nous entend plus... laissez un libre cours à votre douleur... accablez-moi de toutes les malédictions... de toutes les exécutions que je mérite!.. Ah puissent-elles être toutes accomplies!.. Vous gardez le silence?... Ne voyez-vous donc pas que votre fille est morte?... qu'elle est morte?... Je ne suis plus maintenant l'objet aimé de cette fille chérie... je ne suis plus que Mellefont!.. Vous jetez sur moi un regard de pitié... ah! regardez votre fille... je suis son séducteur... je suis son assassin!.. Songez, que cette beauté innocente, sur laquelle seul vous aviez des droits, devint contre votre volonté & contre la sienne même, la proie d'un indigne ravisseur! C'est moi qui abu-

lui obtenir cette grace!... Il meurt!... Hélas, il étoit plus malheureux que vicieux... Fuyons ce spectacle funeste... Viens, Waitwell, qu'une même tombe les couvre tous deux, & allons chercher Arabella. Quelle qu'elle soit... c'est un legs de ma fille, & elle me devient chère.

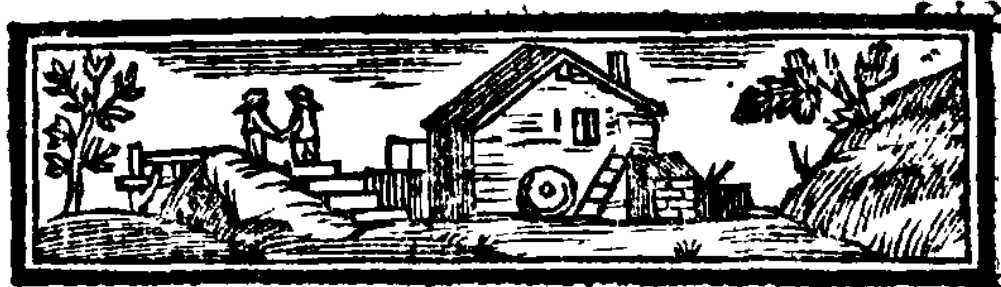
F I N.

LES JUIFS,

COMEDIE

EN UN ACTE.

De M. LESSING.



AVERTISSEMENT

S U R

LA COMÉDIE DES JUIFS.

ON ne sera peut-être pas fâché de connoître dans quel point de vue les Journalistes Allemands ont envisagé cette Piece qui a fait tant de bruit chez eux. Voici en substance ce qu'en dit la Gazette littéraire de Gœttingen, N° 70, année 1754, & qui se trouve répété dans celle de Jena.

« L'objet moral de la Comédie des Juifs, est de montrer l'injustice & l'absurdité de la haine dont nous accablons les Juifs. Mais celui que M. Lessing introduit sur la Scene, est si bon, si généreux, si attentif à ne pas offenser

son prochain même par un soupçon légèrement conçu , que quand il ne seroit pas possible qu'il y eût un Juif de ce caractère , il n'en seroit cependant pas moins hors de toute vraisemblance. Ce seul défaut gâte le plaisir que nous fait la lecture de la Piece , qui ne nous laisse que le desir que ce beau caractère existe en effet. Mais comment supposer un homme d'une probité si délicate & si éclairée dans une nation dont les principes , l'éducation & les mœurs y sont si opposés ? D'ailleurs , quand il se trouveroit parmi les Juifs une ame assez heureusement née pour s'élever par elle-même à un si haut degré de perfection , n'en seroit-elle pas empêchée par les traitemens cruels que toute la nation éprouve de la part des Chrétiens ? Et ces traitemens ne suffiroient-ils pas pour les lui rendre odieux , ou pour le moins indifférens ? Au reste , la vertu & la probité se trouvent si rarement chez les Juifs au degré le plus médiocre , que le

peu d'exemples qu'on pourroit en citer, ne suffiroit pas pour détruire l'éloignement qu'on sent pour eux. La morale que la plupart ont adoptée, exclut presque absolument toute idée de bienfaisance, & détruit jusqu'à la probité, surtout étant, comme ils le sont, forcés de vivre uniquement du commerce, qui, de tous les états de la vie, est celui qui fournit le plus les occasions de tromper, & en fait naître plus souvent la tentation, &c ».

Si cette façon de raisonner étoit bonne, on pourroit en conclure, que presque tous les commerçans sont des frippons, que tous les Juifs sont des monstres incapables d'aucunes vertus, & les Chrétiens encore plus détestables qu'eux, puisque, comme l'insinuent les Journalistes, ils les forcent à être ce qu'ils sont. Nous ne nous permettrons aucune réflexion ni sur la Piece, ni sur la Critique qui en a été faite ; M. Lessing a répondu à cette Critique en Auteur atta-

qué ; mais quelque'intéressante que soit la réponse , nous la supprimerons , pour donner la traduction de la lettre d'un Juif qui reclame , contre les Journalistes de Gœttingen , les droits de sa nation avilie. Ce qui tient à l'amour universel & à la paix du monde , nous a paru mériter la préférence sur ce qui ne regarde que des discussions littéraires. Les hommes prévenus trouveront peut-être de la véhémence & de l'amertume dans les plaintes du Philosophe Juif : mais les sages n'y trouveront que de la sensibilité , & n'y entendront que les cris aigus de la douleur.

Nous prévenons le Lecteur , que la traduction que nous donnons ici , est faite sur la copie imprimée par M. Lessing lui-même ; qu'il proteste qu'elle est véritablement l'Ouvrage d'un Juif , & qu'il offre d'en prouver l'authenticité à tous ceux qui le désireront.

« Monsieur ,

» Je vous envoie la soixante-dixieme
feuille de la Gazette Littéraire de Gœt-
tingen. Lisez l'article de Berlin, où MM.
les Journalistes donnent la Notice de la
quatrieme partie des Œuvres de M. Les-
sing, que nous avons lues si souvent en-
semble & avec tant de plaisir. Que
croyez-vous qu'ils aient trouvé à criti-
quer dans la Comédie des Juifs ? Le ca-
ractere principal qui , comme ils s'ex-
priment , est beaucoup trop noble & trop
généreux. Le plaisir , disent-ils , que
nous fait éprouver la beauté de ce carac-
tere , est gâté par son défaut de vraisem-
blance , & il ne laisse rien à la fin dans
notre ame , que le desir qu'il existe en
effet. Ces mots m'ont fait monter la rou-
geur au front & je n'oserois expri-
mer ce qu'ils m'ont fait sentir. Quelle
humiliation pour notre Nation infortu-
née ! Quel mépris outrageant ! Que la

populace nous ait regardé de tout temps parmi les Chrétiens comme le rebut de la Nature humaine , comme les ulcères de la Société , nous nous en consolions ; mais j'attendois plus de justice & des sentimens moins atroces de la part de gens qui font profession d'aimer & de cultiver les Lettres. J'allois même jusqu'à leur supposer toute l'équité dont on nous reproche si communément de manquer. Hélas ! Que je me suis trompé en supposant aux Auteurs Chrétiens la franchise & l'impartialité qu'ils exigent des autres ? »

« Comment un homme honnête , un homme qui connoît & chérit la probité , peut-il contester à toute une Nation , la possibilité & même la vraisemblance de pouvoir montrer parmi elle un seul individu vertueux ? A une Nation , dont on convient que sont sortis les Prophètes & les modèles des grands Rois ? Si le jugement porté si cruellement contre nous est fondé , quelle honte pour le genre humain !

humain ! S'il ne l'est pas , quelle confusion pour ceux qui le portent ! »

» Tous les genres d'oppression que la haine envenimée des Chrétiens nous fait éprouver sans relâche , ne suffisent-ils donc pas ? Ont-ils encore le droit affreux d'employer la calomnie pour les justifier ? »

» Qu'on continue à nous faire gémir dans la servitude & l'avilissement au milieu des Citoyens libres & heureux , qu'on continue à nous rendre l'objet de l'horreur & du mépris de tout le monde ; mais qu'on ne nous conteste pas au moins l'avantage de pouvoir chérir la vertu : c'est le seul bien qui nous reste & qui puisse nous faire supporter nos malheurs , & l'abandon cruel auquel nous sommes condamnés. »

» Mais quand même on nous contesterait la vertu , qu'y gagneroient MM. les Journalistes ? Leur critique n'en seroit pas moins absurde , puisqu'elle ne porte que sur le caractère donné au Juif , qu'on prétend être hors de toute vraisemblance.

Théat. Allem. de Junker. T. I. K

Le caractère d'un Bourgeois assez sot & assez vain pour se faire recevoir Prince Mahométan , est-il donc plus dans la nature & dans la vraisemblance , qu'un Juif bienfaisant & généreux ? Faites assister à la représentation de cette Piece un homme sensé , qui ignorera le mépris qu'on a pour la Nation Juive ; certainement il y bâillera , quoiqu'elle soit très-intéressante pour nous. Le commencement le conduira à sentir , avec dégoût & indignation , jusqu'où la haine nationale peut égarer les hommes : & la fin lui fera pitié. Voilà de bonnes gens , diroit-il , qui enfin ont fait la sublime découverte que les Juifs sont des hommes aussi. »

» Ne croyez pas que je veuille par-là ôter à la Comédie de M. Lessing le mérite qu'elle a en effet. Un Poëte en général , & sur-tout lorsqu'il travaille pour le Théâtre , est obligé de se conformer aux opinions qui règnent parmi le peuple. Or , suivant cette opinion , le caractère inattendu du Juif doit néces-

fairement produire un grand effet sur les Spectateurs : & à cet égard , la Nation Juive lui doit de la reconnoissance des peines qu'il s'est données , pour persuader une vérité qu'il importe au monde de connoître. »

» Cette notice , cette condamnation cruelle , ne seroit-elle pas coulée de la plume de quelque Théologien ? Cette espece d'hommes croient rendre un grand service à la Religion Chrétienne , en traitant tous ceux qui n'en sont pas , comme des assassins & des voleurs de grands chemins. Je suis bien éloigné d'avoir une idée si injurieuse à cette Religion. Ce seroit la plus terrible preuve qu'on pourroit produire contre sa vérité , si , pour l'établir , il falloit se dépouiller de tous sentimens d'humanité. »

» Que peuvent nous imputer nos Juges impitoyables , dont les décisions sont si fréquemment scellées de sang humain ? Tous leurs reproches ne se bornent-ils pas à l'accusation de l'avarice

insatiable dont est infectée la multitude Juive ? Ils seroient peut-être bien fâchés de n'avoir pas cette ressource pour justifier leur haine. Mais ce vice même, ne seroit-il pas leur ouvrage ? Cependant accordons-leur, qu'il existe en effet parmi nous ; sera-ce une raison suffisante pour en conclure, qu'il est contre toute vraisemblance qu'un Juif ait sauvé la vie à un Chrétien qui est tombé entre les mains des voleurs, & qu'après lui avoir rendu ce service, il soit assez généreux pour ne pas déshonorer son propre bienfait en en recevant un salaire infâme ? Certainement non ; sur-tout si le Juif se trouve dans l'état d'aisance où l'on suppose celui de la Comédie. »

» Mais comment ose-t-on prétendre, qu'il n'est pas croyable que dans une Nation qui a adopté nos principes & nos mœurs, il y ait une ame assez noble & assez élevée pour se mettre au-dessus de tous les vices de l'éducation, & se former, pour ainsi dire, elle-même ?

Quelle horreur ! Toute la moralité de nos actions est donc perdue ! Il n'y a donc plus en nous aucun instinct qui puisse nous conduire à la vertu ! La Nature n'a donc été envers nous qu'une injuste maîtresse, puisqu'elle nous a refusé ce qu'elle a donné à tous les hommes, l'amour & le goût du bien ! Oh, mon Pere, que ta façon de penser est supérieure à cette façon de penser si injurieuse & si barbare ! »

» Quiconque vous a vu de près, mon cher ami, & fait apprécier les talens & les vertus, a trouvé en vous l'exemple de la facilité avec laquelle un homme heureusement né, peut, sans modele & sans les secours de l'éducation, perfectionner les dons précieux qu'il a reçus de la Nature, épurer son cœur, éclairer son esprit, prendre l'essor, & s'élever au rang des grands Hommes. Qu'on interroge tous ceux qui vous connoissent ; en est-il un seul qui ne sente dans sa conscience, que vous auriez rempli en

réalité, le rôle du Juif de la Comédie de M. Lessing, si, pendant votre voyage littéraire, vous vous étiez trouvé dans les circonstances où l'Auteur l'a placé ? Je craindrois me rendre complice de ceux qui travaillent à ravaler notre Nation, si j'y cherchois des exemples d'ames humaines & généreuses. Je n'ai pu passer le votre sous silence, parce que je suis plus à portée d'en être frappé & de l'admirer plus souvent. »

» Il y a en général de certaines vertus communes à de certaines Nations, qui ne le sont pas tant aux Juifs, comme il y en a qui le sont aux Juifs, & qui le sont moins à la plupart des Chrétiens. Qu'on fasse réflexion à l'horreur que nous avons pour le meurtre. On ne pourroit pas citer un seul exemple, j'en excepte les voleurs de grands chemins, d'un Juif qui ait tué un homme : tandis que rien n'est si ordinaire que de voir un Chrétien, d'ailleurs plein de probité, égorger son semblable pour un mot injurieux.

On dit que c'est bassesse chez les Juifs. Eh bien, si c'est bassesse, & qu'elle nous fasse respecter la vie des hommes & nous donne horreur de répandre leur sang, la bassesse est une vertu. »

» Trouve-t-on sur la terre un autre Peuple aussi compatissant pour les malheureux, que le Peuple Juif? Sa bienfaisance ne se borne pas à ceux de sa Religion, elle s'étend jusques sur les pauvres de la Nation qui l'opprime & l'avilit. Si les Juifs ont un défaut, c'est peut-être celui de porter trop loin la sensibilité à la vue des misères qui affligent l'espèce humaine; leur charité est souvent un instinct aveugle de compassion, qui les empêche d'observer les mesures que la charité éclairée admet & prescrit; leurs aumônes sont presque toujours des profusions. Ah, mon ami, que ceux qui donnent dans les excès ne s'en permettent jamais que de semblables ! »

» Je pourrais m'étendre sur l'industrie admirable, qui leur fait trouver des res-

sources pour se soutenir eux & leurs familles au milieu même d'un monde qui les proscriit, sur leur frugalité, sur la sainteté de leurs mariages & la pureté de leurs mœurs. Mais j'en ai assez dit pour réfuter la Gazette de Gœttingen, & je plains sincèrement ceux qui pourront lire une condamnation aussi cruelle & aussi générale, sans en frémir d'indignation. »

» Je suis, &c. »

M. Lessing a privé le Public de la réponse à cette Lettre, qu'il a entre les mains : il s'est fait, dit-il, un scrupule de la faire imprimer, parce qu'elle est écrite avec trop de chaleur, & que les Chrétiens y sont traités un peu trop vivement. Cependant, ajoute-t-il, on me peut croire sur ma parole, que les deux Correspondans ont su parvenir à la science & à la vertu, quoique médiocrement partagés des biens de la fortune : & je ne doute pas que ces hommes estimables

n'eussent beaucoup d'Imitateurs dans leur Nation, si nous leur permettions de vivre en Citoyens.



A C T E U R S.

LE BARON.

MICHEL, Maire-Juge.

MARTIN, Intendant du Baron.

ANGÉLIQUE, Fille du Baron.

LISETTE.

UN VOYAGEUR inconnu.

**CHRISTOPHE, Valet du
Voyageur.**

La Scene est dans le Château du Baron.



LES JUIFS, *COMÉDIE.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, MARTIN.

MARTIN.

QUE tu es bête, mon pauvre Michel !

MICHEL.

Que tu es bête, mon pauvre Martin !

MARTIN.

Avouons que nous sommes bien bêtes
l'un & l'autre. Le grand mal que c'eût
été, d'expédier encore celui-là !

MICHEL.

Pouvions-nous nous y prendre plus
adroitement ? Nous étions bien déguisés ;
le Cocher étoit dans nos intérêts ; est-ce

notre faute si la fortune nous a tourné le dos ? Je te l'ai déjà dit mille fois , mon ami ; on ne devient pas même bon voleur sans la fortune.

M A R T I N .

Peut-être avons-nous par-là évité la corde pour quelques jours de plus.

M I C H E L .

Si on pendoit tous ceux qui volent , la terre feroit bientôt un désert. Le monde est plein de voleurs : & on ne voit que des gibets vuides. Avec le temps , Messieurs les Juges auront apparemment la complaisance de laisser dépérir ces épouvantails. A quoi sont-ils bons en effet ? Tout au plus à nous faire détourner les yeux lorsque nous passons à côté.

M A R T I N .

C'est même ce que je ne fais pas. Mon grand'pere & mon pere y sont morts. Puis-je faire mieux que de les imiter ? Je ne rougis pas de mes parens.

M I C H E L.

Mais ils rougiroient de toi. Qu'as-tu fait jusqu'ici, qui puisse te faire regarder comme leur fils ?

M A R T I N.

Crois-tu donc, que notre Maître en aura été quitte pour la peur ?.... Et quant à ce maudit Etranger qui nous a arraché du bec un si friand morceau, laisse-moi faire, je m'en vengerai ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup sûr, ou bien..... Le voici fort à propos. Vîte, va-t-en. Je projette un coup de maître.

M I C H E L.

Ma part, au moins ; ma part !

S C E N E I I.

MARTIN, LE VOYAGEUR.

M A R T I N.

JE vais contrefaire l'imbécille... Très-humble serviteur, Monsieur... Je m'ap-

pelle Martin, & je suis l'Intendant de ce château.

LE VOYAGEUR.

Je vous en félicite, mon ami. N'auriez-vous pas vu mon Domestique, par hasard ?

MARTIN.

Non ; mais j'ai bien eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre respectable personne : & je suis bien aise d'avoir l'honneur de votre connoissance.... On dit qu'hier au soir vous avez tiré notre Maître d'un danger très... dangereux. Or, comme je ne peux que me réjouir infiniment du bonheur de mon Maître, je me réjouis....

LE VOYAGEUR.

J'entends : vous voulez me remercier de ce que j'ai secouru votre Maître....

MARTIN.

Oui, c'est cela ; c'est cela même.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes un honnête homme, &...

M A R T I N.

Je le suis en effet : & avec l'honnêteté
on va loin, n'est-ce pas, Monsieur ?

L E V O Y A G E U R.

Je me tiens heureux d'avoir obligé
tant d'honnêtes gens pour un service
aussi léger. Leur reconnoissance est mille
fois au-dessus de ce que j'ai fait. J'ai
rempli un devoir que l'humanité nous
impose à tous. J'ai fait pour votre Maître
ce que vous auriez fait pour moi dans le
même danger. Puis-je vous être bon à
quelque chose, mon ami ?

M A R T I N.

Faites-moi le plaisir de m'apprendre
comment & en quel endroit la chose est
arrivée. Les voleurs étoient-ils en grand
nombre ? Avoient-ils dessein d'ôter la
vie à notre bon Maître ? Ou n'en vou-
loient-ils qu'à son argent ?

L E V O Y A G E U R.

Je vous dirai la chose en peu de
mots : à une lieue d'ici, j'ai entendu des
cris aigus auprès de la forêt, j'y suis ac-

couru promptement avec mon Domestique....

MARTIN.

Ah ! Ah !

LE VOYAGEUR.

J'ai trouvé votre Maître dans une voiture découverte....

MARTIN.

Ah ! Ah !

LE VOYAGEUR.

Deux coquins déguisés....

MARTIN.

Déguisés !

LE VOYAGEUR.

Se jettoient déjà sur lui....

MARTIN.

Ah mon Dieu !

LE VOYAGEUR.

Et alloient l'égorger ou le voler, je ne fais lequel des deux.

MARTIN.

Eh, sans doute, ils vouloient le tuer, les méchants !

L E V O Y A G E U R.

C'est ce que je ne dirai pas.

M A R T I N.

Oh , croyez-moi , ils vouloient le tuer. Je fais , je fais....

L E V O Y A G E U R.

Et que savez-vous ? Quoiqu'il en soit , aussi-tôt qu'ils m'ont apperçu , ils ont quitté prise & se sont sauvés dans le bois voisin. J'ai lâché un coup de pistolet sur un d'eux ; mais comme il étoit déjà loin & qu'il commençoit à faire nuit , je ne crois pas l'avoir touché.

M A R T I N.

Oh non , vous ne l'avez pas attrapé....

L E V O Y A G E U R.

Comment le savez-vous ?

M A R T I N.

Je ne le fais pas ; mais je m'en doute. Vous dites qu'il faisoit nuit : & on ne vise pas bien quand il fait nuit.

L E V O Y A G E U R.

Je ne saurois vous exprimer la reconnaissance qu'a fait éclater votre Maître ;

il m'a appelé cent fois son sauveur ; & enfin, il m'a forcé de l'accompagner à son château. Je voudrois que mes affaires me permissent de pouvoir y faire un plus long séjour , mais il faut que j'en parte aujourd'hui même : & voilà pourquoi je cherche mon Domestique.

M A R T I N .

J'avois encore quelque chose à vous demander. Ah oui ; dites-moi , s'il vous plaît , quel air avoient ces voleurs ? Comment étoient-ils habillés ? Comment s'étoient-ils déguisés ?

L E V O Y A G E U R .

Votre Maître prétend que ce sont des Juifs. Il est vrai qu'ils avoient de longues barbes ; mais leur langage étoit , à ce qu'il m'a paru , le même que celui des payfans de ce canton. J'ai peine à comprendre , que les Juifs , qui sont à peine tolérés ici en très-petit nombre , puissent infester les grands chemins.

M A R T I N .

Cela ne fait rien : ce sont des Juifs .

soyez-en bien persuadé. Ah, je vois bien que vous ne connoissez pas cette détestable engeance. Tous, sans en excepter un seul, sont des voleurs, des fripons, des brigands. Voilà aussi pourquoi le bon Dieu les a maudits. Si j'étois Roi, je n'en laisserois pas un sur la terre. Ah, que le Ciel préserve tous les vrais Chrétiens de ces gens-là ! Si le bon Dieu ne les haïssoit pas, pourquoi dans le dernier désastre arrivé à Breslau en auroit-il péri la moitié plus que de Chrétiens ? C'est une sage observation que notre Curé fit dans son dernier prône. On diroit qu'ils l'ont entendu & qu'ils ont voulu s'en venger sur notre bon Maître. Ah, mon cher Monsieur, si vous voulez être heureux dans le monde, évitez les Juifs comme la peste.

LE VOYAGEUR (*à part*)

Encore si le Peuple tenoit seul ce langage !

M A R T I N.

Par exemple, Monsieur, j'étois un

jour à la foire.... Non, quand je pense à cette foire, j'empoisonnerois volontiers tous les Juifs à la fois, si je pouvois. Dans la foule, ils avoient subtilisé à l'un son mouchoir, à l'autre sa tabatiere, à l'autre sa montre, & je ne fais combien d'autres choses. Ils sont d'une adresse inconcevable. Notre Maître d'Ecole n'a pas les doigts si agiles, quand il touche les orgues. D'abord ils vous serrent, vous serrent, à peu près comme je fais à présent....

LE V O Y A G E U R.

Un peu moins rudement, mon ami !

M A R T I N.

Permettez, permettez que je vous montre.... voilà comme ils se tiennent.... voyez-vous.... Ils passent la main comme un éclair dans votre gousset (*Il fouille dans la poche du Voyageur & lui prend sa tabatiere*) mais avec une dextérité si étonnante, qu'on croiroit que leur main va là, tandis qu'elle va là. S'ils ont des projets sur la

tabatiere , ils regardent à la montre ; & s'ils en ont sur la montre , ils feignent d'en vouloir à la tabatiere. (*Il veut voler la montre & est pris sur le fait*)

L E V O Y A G E U R .

Doucement , doucement ! Que votre main va-t-elle faire là ?

M A R T I N .

Vous voyez , Monsieur , que je serois un voleur bien mal-adroit. . . . Ah , si j'eusse été un Juif , c'étoit fait de votre montre. . . . Mais je m'apperçois que je vous ennuie ; il est temps de vous tirer ma révérence , & de vous assurer que je suis & que je serai toute ma vie avec la plus grande reconnoissance & le plus profond respect , Monsieur , votre très humble serviteur , Martin Krumm , Intendant de ce noble Château.

L E V O Y A G E U R ,

Allez , allez.



S C E N E I I I .
L E V O Y A G E U R .

CE drôle , quelque bête qu'il paroisse , ou qu'il affecte de paroître , est peut-être un plus grand fripon que tous les Juifs ensemble. Si un Juif trompe , il y est pour ainsi dire forcé , & il ne fait que rendre ce qu'on lui fait. Quand on voudra que la bonne foi regne entre deux Nations , il faut qu'elles y contribuent également chacune de son côté , & que l'une n'opprime pas l'autre. Mais comment cela pourroit-il arriver , si leur Religion même leur fait une sorte de devoir de se haïr & de se persécuter réciproquement ? Cependant. . .



S C E N E I V.

LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE,

L E V O Y A G E U R.

Voil faut donc toujours vous chercher quand on a besoin de vous ?

C H R I S T O P H E.

Je ne puis être qu'en un endroit à la fois , & ce n'est pas ma faute , si vous ne me cherchez pas en cet endroit : car certainement vous m'y trouveriez.

L E V O Y A G E U R.

Vous ne pouvez vous soutenir sur vos jambes. Je comprends maintenant d'où vient votre gaieté. N'êtes-vous pas honteux de vous enivrer ainsi dès le matin ?

C H R I S T O P H E,

Enivrer ? A quelques verres de vin & d'eau-de-vie près , je suis encore à jeun.

LE VOYAGEUR.

Cela se voit : & je vous conseille de retourner d'où vous venez.

CHRISTOPHE.

Avis excellent ! Je le regarde comme un ordre. Vous allez voir si je fais obéir.

LE VOYAGEUR.

Brisons là, je vous prie. Allez seller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

CHRISTOPHE.

Tout de bon ? Je vois bien que vous voulez vous divertir aujourd'hui. Est-ce la petite demoiselle de céans qui vous met de si bonne humeur ? Elle est , ma foi , gentille. . . . Il faudroit seulement que cela eût quelques années de plus seulement quelques années. . . . N'est-ce pas , Monsieur ? Quand les filles ne sont pas parvenues à un certain degré de maturité. . . .

LE VOYAGEUR.

Allez & faites ce que je vous ai dit.

CHRISTOPHE.

Vous prenez le ton sérieux. Malgré cela ,

cela; j'attendrai que vous me l'ordonniez une troisième fois. La chose en vaut la peine : & j'ai toujours eu pour principe de laisser à mes Maîtres le temps de la réflexion. Pensez-y bien, Monsieur. Quoi, quitter si brusquement un endroit où nous sommes si bien ? Nous n'y sommes arrivés que d'hier : nous avons rendu au Maître du logis un service signalé : & il en seroit quitte pour un souper & un déjeuner que nous avons pris chez lui.

LE 2^e VOYAGEUR.
Faites vos propos de valets.

C H R I S T O P H E.

Vous vous fâchez ? Calmez-vous, je vais....

L E V O Y A G E U R.

Je ne vous supposois pas une façon de penser si vile & si grossière. Apprenez que le service que nous avons eu le bonheur de rendre, perd le nom de bienfait dès que nous en attendons la moindre reconnaissance. J'ai eu tort de venir ici.

Théat. Allem. de Junker. T. I. L

Le plaisir d'avoir secouru un inconnu sans aucun intérêt, étoit si grand par lui-même ! Notre hôte va faire des frais pour nous témoigner sa reconnoissance , & bientôt ce sera nous qui lui devrons des remerciemens. Ce qu'il fait pour nous , lui coûte certainement plus que ne nous a coûté ce que nous avons fait pour lui. . . .

C H R I S T O P H E .

« Votre Philosophie va vous faire perdre haleine. Vous allez voir , que je ne suis pas moins généreux que vous. Dans un quart-d'heure vous pourrez monter à cheval.



S C E N E V.

LE VOYAGEUR, ANGÉLIQUE.

L E V O Y A G E U R.

P LUS j'évite de me rendre familier avec cet homme , & plus il se rend familier avec moi.

A N G É L I Q U E.

Pourquoi donc nous avez-vous quittés , & pourquoi êtes-vous seul ici ? Est-ce que notre société vous ennuie déjà ? Je cherche à me rendre agréable à tout le monde , & à vous sur-tout ; aurois-je eu le malheur de vous déplaire ?

L E V O Y A G E U R.

Pardon , Mademoiselle ; j'ai été obligé de vous quitter pour venir dire à mon Domestique de tenir mes chevaux prêts.

A N G É L I Q U E.

Que dites-vous ? Quoi , vous voulez partir ? Et depuis quand êtes-vous arrivé , Monsieur ? Dans un an ou deux , si

L ij

244 L E S J U I F S ,

vous vous ennuyez avec nous, vous songerez à nous quitter ; mais au bout d'un jour ! Cela feroit mal , & je me fâcherai si vous y pensez encore.

L E V O Y A G E U R .

Vous ne sauriez me faire une plus terrible menace.

A N G É L I Q U E .

Tout de bon ? Craindriez - vous en effet , que je me fâchasse contre vous ?

L E V O Y A G E U R .

Qui ne craindrait pas la colere d'une personne aussi aimable que vous ?

A N G É L I Q U E .

Vous avez un peu l'air de vous moquer de moi ; mais je ferai comme si vous parliez sérieusement... Ainsi, Monsieur, je vous répète que je me fâcherai beaucoup , mais beaucoup , si d'ici à un an vous songez à votre départ.

L E V O Y A G E U R .

Avant ce terme vous seriez lasse de me voir,

A N G É L I Q U E.

Et qui vous a dit cela , Monsieur ?
Attendez toujours un an ; si , quand il
sera fini , vous voulez vous en aller , nous
vous prions tant , tant. . . .

L E V O Y A G E U R.

Peut-être par bienfiance ?

A N G É L I Q U E.

Vous êtes méchant. . . . Mais voici
mon papa ; je me retire ; ne lui dites pas
que j'étois avec vous , car il me défend
toujours d'aller avec les hommes.

S C E N E V I.

LE BARON, LE VOYAGEUR.

L E B A R O N.

MA fille n'étoit-elle pas avec vous ?
Pourquoi donc fuit-elle ?

L E V O Y A G E U R.

Je vous félicite , Monsieur , d'avoir
un enfant aussi aimable.

L iij

L'art ne l'a pas encore gâtée ; c'est la nature dans toute sa naïveté.

L E V O Y A G E U R .

Elle n'en a que plus de charmes.

L E B A R O N .

Dans le peu de temps que je vous ai vu , je ne vous ai pas trouvé un sentiment qui n'eût rapport à ma façon de penser. Que n'ai-je toujours eu un ami comme vous ?

L E V O Y A G E U R .

Vous outragez vos autres amis.

L E B A R O N .

Mes autres amis ? J'ai cinquante ans... J'ai eu des connoissances , mais pas encore un ami. Jamais l'amitié ne m'a paru avoir tant d'attraits que depuis le peu d'heures que j'ambitionne la vôtre. Comment pourrai-je la mériter ?

L E V O Y A G E U R .

Mon amitié est bien peu de chose , & le seul désir de l'avoir est plus qu'il n'en faut pour l'obtenir. Votre prière

est bien au-dessus de ce que vous demandez.

L E B A R O N.

L'amitié d'un bienfaiteur...

L E V O Y A G E U R.

N'est plus amitié. Si vous me considérez sous cet aspect, je ne puis être votre ami. En supposant un moment que je serois votre bienfaiteur, n'aurois-je pas à craindre que votre amitié ne fût que de la reconnoissance ?

L E B A R O N.

Est-il impossible d'allier ces deux sentimens ?

L E V O Y A G E U R.

Cette réunion seroit difficile. La reconnoissance est un devoir pour une ame noble & sensible : l'amitié est un sentiment libre & indépendant.

L E B A R O N.

Comment pourrois-je... Votre extrême délicatesse m'interdit tous les moyens...

LE VOYAGEUR.

Je ne veux de vous qu'une chose; c'est de ne pas faire plus de cas de moi que je ne mérite; & de me voir comme je me vois moi-même. Je n'ai fait que mon devoir, & le devoir ne mérite aucune reconnaissance. Je l'ai fait avec plaisir, & votre amitié en est une récompense assez précieuse.

LE BARON.

Votre générosité me confond... Vous me trouvez peut-être téméraire... Je n'ai pas encore osé vous demander votre nom, votre état... Je vous offre mon amitié, & peut-être êtes-vous d'un rang... à la mépriser...

LE VOYAGEUR.

Mépriser l'amitié d'un homme!... Monsieur, vous avez une trop haute opinion de moi.

LE BARON, à part.

Lui demanderai-je qui il est? Ma curiosité le blessera peut-être...

LE VOYAGEUR, *à part.*

S'il me demande qui je suis, que lui
répondrai-je ?

LE BARON, *à part.*

Si je ne le lui demande pas, comment
interprêtera-t-il ma discrétion ?

LE VOYAGEUR, *à part.*

Lui dirai-je la vérité ?

LE BARON, *à part.*

Je ferai sonder son valet.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Que ne suis-je quitte de cet em-
barras !

LE BARON.

Vous me paroissez rêveur.

LE VOYAGEUR.

J'allois vous dire la même chose.

LE BARON.

Je pensois à mon aventure d'hier. Je
ne me suis pas trompé. Les deux mal-
heureux qui m'ont attaqué, étoient en
effet des Juifs ; mon Bailli vient de me

L v

dire, qu'on en a rencontré trois ou quatre sur le grand chemin, il y a environ deux ou trois jours. Comme il me les a dépeints, ils ressembloient à mes deux voleurs. Cela ne m'étonne pas. Que doit-on attendre d'une nation avide de gain, & incapable d'aucun sentiment d'équité? Le commerce qu'elle exerce, est une école de brigandage, & elle se procure par la force ce qu'elle ne peut acquérir par la ruse. Active, industrieuse, sobre & entreprenante, elle seroit estimable par ces bonnes qualités, si elle ne les employoit pas à la ruine des autres nations... Les Juifs m'ont toujours été funestes. Tandis que j'étois au service, j'eus la foiblesse de me rendre caution d'un billet à ordre, qu'une personne de ma connoissance avoit fait à un Juif; je ne fais comment cet habile fripon s'y prit, mais je fus obligé de payer deux fois le même billet... C'est bien la canaille la plus perverse & la plus vile.... N'en pensez-vous pas comme moi?

L E V O Y A G E U R.

Il est vrai que j'ai souvent entendu faire contre eux les mêmes plaintes...

L E B A R O N.

Leur physionomie seule prévient contre eux. On croit découvrir dans leurs yeux la mauvaise foi, la perfidie, la fraude, l'intérêt...

L E V O Y A G E U R.

Vous êtes connoisseur en physionomie, & vous me faites craindre que la mienne...

L E B A R O N.

Vous m'offensez. Comment pouvez-vous concevoir un pareil soupçon ? Je n'en ai jamais vu qui annonçât autant de générosité & de candeur, ni qui inspirât le même intérêt que la vôtre.

L E V O Y A G E U R.

A vous parler avec franchise, je vous avoue, que je n'approuve pas les jugemens que l'on hasarde sur une nation entière ; je crois qu'elles ont toutes leur bon & leur mauvais côté, & parmi les Juifs comme parmi les autres...

L vj

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LE VOYAGEUR,

LE BARON.

ANGÉLIQUE.

AH, mon pauvre papa...

LE BARON.

Eh bien, qu'as-tu, qu'as-tu? Pourquoi m'as-tu fui tantôt...

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas vous, mon papa, que j'ai fui, c'est votre reproche.

LE BARON.

Voilà une distinction bien fine. Mais pourquoi as-tu craint mon reproche?

ANGÉLIQUE.

Vous le savez bien : c'est que j'étois avec Monsieur...

LE BARON.

Eh bien...

ANGÉLIQUE.

Monsieur est un homme, & vous

m'avez dit que je ne devois rien avoir à faire avec les hommes...

L E B A R O N.

Tu devois bien te douter que Monsieur est dans l'exception : je voudrois , au contraire , qu'il daignât te souffrir ; je te verrois avec plaisir sans cesse auprès de lui...

A N G É L I Q U E.

Ah , je n'ai eu le plaisir de causer qu'une fois avec lui , & ce sera la dernière ; car son domestique a déjà tout préparé pour leur départ ; c'est ce que je venois vous dire.

L E B A R O N.

Quoi ? Qui ? Son domestique ?

L E V O Y A G E U R.

Oui , Monsieur , & c'est par mon ordre... Mes affaires & la crainte de vous importuner...

L E B A R O N.

Quoi , je n'aurai pas le bonheur de vous faire connoître plus particulièrement l'homme que vous avez obligé ? Ajoutez ,

je vous en conjure , un nouveau bienfait à celui que j'ai déjà reçu de vous ; il me fera aussi précieux que la vie que je vous dois. Restez quelque temps... quelques jours avec nous. Ne me laissez pas le cruel regret de vous voir partir sans vous avoir connu , sans vous avoir honoré , je ne dirai pas récompensé comme vous le méritez ; cela n'est pas en mon pouvoir. Je rassemble aujourd'hui tous mes parens , pour leur faire partager ma joie , & leur procurer la satisfaction de voir mon libérateur , le mortel le plus estimable que j'aie encore connu.

L E V O Y A G E U R .

Je suis bien sensible , Monsieur.....
Mais il est de toute nécessité. . .

L E B A R O N .

Que vous restiez , Monsieur , que vous restiez. Je cours dire à votre domestique... mais le voici fort à propos,



S C E N E V I I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
CHRISTOPHE, *botté, & portant
deux porte-manteaux sur ses épaules.*

C H R I S T O P H E.

ALLONS, Monsieur, tout est prêt, les chevaux sont sellés, faites vite vos adieux, puisque nous ne pouvons pas rester.

L E B A R O N.

Et qui vous en empêche?

C H R I S T O P H E.

Certaines considérations qui ont l'entêtement de mon Maître pour fondement, & la générosité pour prétexte.

L E V O Y A G E U R.

Christophe radote quelquefois, je vous prie de lui pardonner. Je vois, Monsieur, que votre invitation n'est pas un compliment, & je m'y rends avec joie.

Quels remerciemens ne vous dois-je pas ?

LE VOYAGEUR.

Allez déseller les chevaux ; nous ne partirons que demain.

ANGÉLIQUE.

N'entendez-vous pas votre Maître , qui vous dit d'aller déseller les chevaux ?

CHRISTOPHE.

Je devrois me fâcher , & j'en ai sujet : aussi , peu s'en faut que je ne me mette de mauvaise humeur. Mais puisqu'il ne résulte de tout ceci que de rester un peu plus de temps dans un excellent gîte , je prends mon mal en patience.

LE VOYAGEUR.

Taisez-vous , vous devenez insolent !

CHRISTOPHE.

Oui , car je dis la vérité.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien aise , mais bien aise , que vous restiez. Il me semble que je vous en aime encore une fois davantage. Venez

voir notre jardin ; je suis sûre qu'il vous plaira.

L E V O Y A G E U R.

S'il vous plaît, Mademoiselle, il me plaira certainement aussi.

A N G É L I Q U E.

Venez donc, en attendant l'heure du dîner... Mon papa, vous le permettez ?

L E B A R O N.

Et même je vous y accompagnerai.

A N G É L I Q U E.

Non, non, nous ne voulons pas que vous preniez cette peine.

L E B A R O N.

Songez donc, mon enfant, que je ne dois rien avoir de plus intéressant que de tenir compagnie à notre Hôte, & de tâcher de l'amuser.

A N G É L I Q U E.

Il vous dispensera de le suivre au jardin : n'est-ce pas, Monsieur ? (*bas*) Dites que oui ; j'y voudrais aller seule avec vous.

Vous me feriez regretter, Monsieur, de m'être laissé persuader de rester, si je voyois que je vous gêne en la moindre chose. Je vous demande en grâce...

LE BARON.

Ne faites pas attention à ce que dit cet enfant,

ANGÉLIQUE.

Enfant!... Vous me rendez toute honteuse... Monsieur croira que je n'ai que dix ans.



SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
LISETTE.

LE BARON *voyant venir Lisette.*

MON SIEUR, puisque vous voulez bien avoir la complaisance d'accompagner ma fille au jardin, j'aurai l'honneur de vous y rejoindre dans un instant.

A N G É L I Q U E.

Ne vous gênez pas, mon papa. Allons,
Monsieur. (*Elle sort avec le Voyageur*)

L E B A R O N.

Lisette, j'ai quelque chose à te dire.

L I S E T T E.

Parlez, Monsieur.

L E B A R O N (*à Lisette*)

J'ignore encore ce que c'est que l'étranger que j'ai chez moi; je brûle de le savoir, & je n'ose le lui demander. Ne pourrois-tu pas, par le moyen de son valet...

L I S E T T E.

J'entends : ma propre curiosité m'y portoit naturellement, & c'est pour cela que je venois ici. . .

L E B A R O N.

Tâche donc... & viens m'en donner des nouvelles; tu m'obligeras.

L I S E T T E.

Laissez-moi faire.

LE BARON (*haut*)

Lisette, je confie ce garçon à tes soins;
ne le laisse manquer de rien. (*Il s'en va*)

CHRISTOPHE.

Ainsi me voilà recommandé à vos
soins. Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE X.

LISETTE, CHRISTOPHE.

LISETTE (*l'arrêtant*)

NON, Monsieur, je ne vous laisserai
pas faire une pareille impolitesse : vous
resterez. Ne me trouvez-vous pas digne
de causer un moment avec vous?

CHRISTOPHE.

Digne ou non, Mademoiselle, je suis
embarrassé, vous le voyez, & vous vou-
drez bien permettre que je me retire.
Dès que j'aurai faim ou soif, je viendrai
vous trouver.

LISETTE.

Voilà comme fait notre Sultan.

C H R I S T O P H E.

Il faut que ce soit un homme d'esprit,
puisque'il fait comme moi.

L I S E T T E.

Si vous êtes curieux de faire connoissance avec lui, vous le trouverez dans la basse-cour où il est à la chaîne.

C H R I S T O P H E.

Vous parlez d'un chien? Je vois bien que vous avez entendu la faim & la soif du corps : c'est de la soif & de la faim... là... de cette faim qui donne de l'amour... Etes-vous contente de l'explication?

L I S E T T E.

Plus que de la chose expliquée.

C H R I S T O P H E.

Que voulez-vous dire par-là? Vouddriez-vous me faire entendre, qu'une déclaration d'amour de ma part ne vous déplairoit pas?

L I S E T T E.

Peut-être. M'en feriez-vous une tout de bon?

C H R I S T O P H E ,

Peut-être.

L I S E T T E .

En vérité, voilà une belle réponse !
Peut-être !

C H R I S T O P H E ,

Elle n'est pas différente de la vôtre.

L I S E T T E .

Non ; mais dans ma bouche elle veut dire tout autre chose. Peut-être, est le mot le plus fort que puisse hasarder une femme. Car quelque mauvais que soit notre jeu , il ne faut pas que nous laissions voir nos cartes.

C H R I S T O P H E .

Ah , c'est une autre affaire ! Venons au fait. (*Il jette les porte-manteaux à terre*) Je suis bien sot de me fatiguer ainsi... Je vous aime, Mademoiselle.

L I S E T T E .

Voilà ce qu'on appelle dire beaucoup en peu de mots. Analysons ceci...

C H R I S T O P H E .

Non, laissons-le plutôt entier. Cepen4

dant pour causer plus à notre aise, asseyons-nous sur ces porte-manteaux. Sans façon. (*Il la fait asseoir sur un porte-manteau*) Je vous aime, Mademoiselle...

L I S E T T E.

Je suis fort mal assise... Je crois même qu'il y a des livres dans ce porte-manteau...

C H R I S T O P H E.

C'est la bibliotheque de voyage de mon maître ; elle contient des Comédies qui font pleurer, & des Tragédies qui font rire ; des Poëmes héroïques tendres, des Chansons à boire profondément pensées & plusieurs autres de ces jolies choses nouvelles... Mais changeons de place asseyez-vous à la mienne... sans façon... elle est moins dure.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi ; je ne ferai pas cette impolitesse...

C H R I S T O P H E.

Sans façon... sans complimens... Vous ne voulez pas ?

L I S E T T E.

Puisque vous l'ordonnez... (*Elle se leve, pour se mettre sur l'autre portemanteau*)

C H R I S T O P H E.

Ordonner ! Dieu m'en garde... Ordonner ! Ah, c'est trop... si vous le prenez sur ce ton-là, restez à votre place, Mademoiselle. (*Il se remet sur son portemanteau*)

L I S E T T E, à part.

Le grossier ! Mais il faut dissimuler.

C H R I S T O P H E.

Où en étions-nous ?.. A l'amour... oui... je vous aime donc, Mademoiselle ; je vous aime à la folie, vous dirois je, si vous étiez une Marquise Françoise.

L I S E T T E.

Seriez-vous François ?

C H R I S T O P H E.

Non, & je l'avoue à ma honte, je ne suis qu'un Allemand ; mais j'ai eu le bonheur de vivre avec des François qui ont
eu

eu la bonté de me former ; je crois qu'on s'en apperçoit ?

L I S E T T E.

Vous venez peut-être de France avec votre Maître ?

C H R I S T O P H E.

Non.

L I S E T T E.

D'où venez-vous donc ?

C H R I S T O P H E.

De plus loin.

L I S E T T E.

D'Italie, peut-être ?

C H R I S T O P H E.

Pas loin de là.

L I S E T T E.

C'est donc d'Angleterre ?

C H R I S T O P H E.

A peu près. Mais j'oubliois que mes pauvres chevaux ont encore la selle sur le dos... Pardon, Mademoiselle, levez-vous... (*Il reprend le porte-manteau*) En dépit de tout mon amour, il faut que j'aille à mon devoir ; nous avons encore

Théat. Allem. de Junker. T. I. M

toute la journée , & même la nuit à nous ,
je saurai bien vous retrouver...

S C E N E X I.

M A R T I N , L I S E T T E .

L I S E T T E .

JE ne tirerai pas grand'chose de ce drôle-là : ou il est trop bête ou trop fin ; l'un & l'autre rend impénétrable.

M A R T I N .

Je vous trouve donc, Mademoiselle Lisette, avec le rival qui doit me supplanter ?

L I S E T T E .

Qu'appellez-vous supplanter?... Apprenez, Monsieur Martin, que pour être supplanté, il faut avoir été aimé.

M A R T I N .

Je croyois l'être.

L I S E T T E .

C'est, Monsieur l'Intendant, que les gens de votre espèce rêvent creux quel-

quefois. Aussi ne me formalisé-je pas de ce que vous me l'avez dit. Je voudrois bien savoir, par quels soins, par quelles complaisances, par quels présens vous vous êtes acquis des droits sur mon cœur?.. On ne les donne pas pour rien aujourd'hui. Vous avez peut-être cru que j'étois embarrassée du mien?

M A R T I N.

Diable! Voilà qui est piquant; il faut prendre une prise de tabac là-dessus.... peut-être cela s'en ira-t-il par l'éternûment... (*Il tire la tabatiere de sa poche, & joue quelque temps avec*)

L I S E T T E, *bas*.

Où cet animal-là a-t-il eu cette tabatiere?

M A R T I N.

Peut-on vous en offrir?

L I S E T T E.

Bien obligée, Monsieur l'Intendant.

(*Elle prend du tabac.*)

M A R T I N, *bas*.

Comme elle devient douce!

M ij

L I S E T T E.

Est-ce une tabatiere d'argent?

M A R T I N.

Si elle n'en étoit pas, la porterois-je!

L I S E T T E.

Est-il permis de la voir?

M A R T I N.

Oui, mais dans ma main.

L I S E T T E.

La façon m'en paroît de bon goût.

M A R T I N.

Et ce métal?

L I S E T T E.

La façon m'en plaît davantage.

M A R T I N.

Eh bien, quand je la ferai fondre, je
je vous ferai présent de la façon.

L I S E T T E.

Vous êtes trop bon... C'est sans doute
une tabatiere qu'on vous a donnée?

M A R T I N.

Oui... elle ne me coûte pas un sou.

L I S E T T E.

Un présent comme celui-là, seroit

une terrible tentation pour une fille ; vous iriez loin avec un pareil meuble , Monsieur l'Intendant ; pour moi je sens bien , qu'un amant auroit beau jeu avec moi , s'il m'attaquoit avec ces armes là : j'aurois peine à tenir contre une si belle tentation.

M A R T I N.

J'entens , j'entens...

L I S E T T E.

Puisqu'elle ne vous coûte rien , vous devriez vous en faire une amie...

M A R T I N.

J'entens , j'entens...

L I S E T T E , *en le caressant.*

Me la donneriez-vous , si...

M A R T I N.

Oh , je vous demande pardon , aujourd'hui on ne donne pas des tabatieres d'argent pour rien ; je ne suis pas plus embarrassé de la mienne , que vous l'êtes de de votre cœur.

L I S E T T E .

Belle comparaison ! Un cœur , & une tabatiere.

M A R T I N .

Oui , un cœur de rocher...

L I S E T T E .

Peut-être cesseroit-il d'en être , si...
Mais vous ne méritez pas ma tendresse...
J'ai été bien sotte de croire , que Monsieur l'Intendant étoit un de ces hommes qui pensent comme ils parlent.

M A R T I N .

Je suis plus sot , moi , de croire qu'une femme parle comme elle pense. Tenez , Lisette... (*Il lui donne la tabatiere*)
Suis-je indigne de votre tendresse à présent?... Je ne veux vous en demander , pour premier gage , que la permission de baiser votre belle main. Oh , que cela est bon !



S C E N E X I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
ANGÉLIQUE.

(Elle arrive doucement)

A N G É L I Q U E,

EH ! Monsieur l'Intendant... baisiez
donc ma main aussi !

L I S E T T E.

Oui da!..

M A R T I N.

Très-volontiers, Mademoiselle...

(Il veut lui baiser la main)

A N G É L I Q U E, *lui donnant un
soufflet.*

Faquin ! N'avez-vous pas assez d'es-
prit, pour voir que je me moque de
vous !

M A R T I N.

Diantre soit de la plaisanterie !

M iv

L I S E T T E.

Ha, ha, ha ! Mon cher Intendant..
je suis fâchée... ha, ha, ha !

M A R T I N.

Oui ! Vous vous moquez de moi ?
Voilà qui est bon, voilà qui est bon !

L I S E T T E.

Ha, ha, ha !

S C E N E X I I I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

A N G É L I Q U E.

JE ne m'en serois jamais doutée, si je ne l'avois vu moi-même. Quoi, tu te laisses baiser la main ? & cela, par Monsieur l'Intendant ?

L I S E T T E.

De quel droit venez-vous m'épier, Mademoiselle ? Je vous croyois encore au jardin avec l'étranger,

A N G É L I Q U E.

J'y ferois encore en effet , si papa n'étoit venu. Mais quand je suis devant papa , je ne peux plus rien dire de raisonnable ; il est si sérieux...

L I S E T T E.

Qu'appellez - vous de raisonnable ? Avez-vous quelque chose à lui dire , que votre papa ne puisse entendre ?

A N G É L I Q U E.

Oh , mille choses !.. Mais tu me fâcheras , si tu me questionnes davantage. Enfin j'ai de l'amitié pour ce Monsieur.. Il m'est bien permis de l'avouer , peut-être ?

L I S E T T E.

C'est-à-dire que vous ne feriez point de querelle à Monsieur votre pere , si un jour il vous donnoit un époux comme celui là ? Et qui fait s'il n'y pense pas ? Si vous aviez quelques années de plus , la chose seroit peut-être bientôt faite.

A N G É L I Q U E.

S'il n'est question que de quelques

M v

années de plus, papa n'a qu'à m'en donner quelques-unes des siennes; je n'aurai garde de le contredire.

L I S E T T E.

Non, faisons mieux: je vous en donnerai quelques unes des miennes: cela nous accommodera toutes deux; je ne serai plus trop vieille, & vous ne ferez plus trop jeune.

A N G É L I Q U E.

Tu as raison.

L I S E T T E.

Voici le domestique de l'étranger. Il faut que je lui parle, & c'est pour votre bien... Laissez-moi seule avec lui... Retirez-vous...

A N G É L I Q U E.

N'oublie pas les années; entends-tu, Lisette?



S C E N E X I V.**L I S E T T E , C H R I S T O P H E .****L I S E T T E .**

M O N S I E U R a faim ou soif, apparemment, puisqu'il revient à moi ?

C H R I S T O P H E .

Sans doute.... mais bien entendu, selon l'explication que je vous ai donnée tantôt. Si vous voulez que je vous parle vrai, ma belle Demoiselle, vous m'avez donné dans la vue dès le moment que je suis arrivé ici. Mais comme je ne comptois y rester que quelques heures, je n'ai pas cherché à faire une connoissance plus intime. Qu'aurions-nous pu faire en si peu de temps ? Il auroit donc fallu commencer le Roman par la queue,

L I S E T T E .

Vous avez raison. Maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre ; je peux entendre vos propositions, & y

M vj

répondre ; je peux vous faire mes objections , & vous pouvez les réfuter : au lieu que si vous m'aviez fait hier votre déclaration , elle m'auroit été agréable sans doute , mais elle m'auroit embarrassée ; car je n'aurois pas eu le temps de m'informer de votre état , de votre bien , de votre patrie , de vos emplois , & de plusieurs choses de cette espece.

C H R I S T O P H E.

Mais tout cela est-il bien nécessaire ? C'est tout ce que vous pourriez exiger , s'il étoit question d'un mariage dans les formes.

L I S E T T E.

S'il n'étoit question que d'un sot mariage , je n'y ferois pas tant de façons. Mais il n'en est pas de même d'une intrigue amoureuse. La moindre bagatelle y devient importante : & ne vous flattez pas de rien obtenir de moi , que vous n'ayiez satisfait ma curiosité sur tous les points.

C H R I S T O P H E.

Et jusqu'où va-t-elle ?

L I S E T T E.

Comme on juge toujours mieux du domestique par le maître, je veux savoir avant tout...

C H R I S T O P H E.

Qui est mon maître, n'est-ce pas?... Ma foi vous me demandez-là une chose que je vous demanderois volontiers à vous-même.

L I S E T T E.

Et vous croyez vous tirer d'affaire par cette défaite usée? En un mot, il faut que je sache qui est votre maître, ou tout commerce est rompu entre nous.

C H R I S T O P H E.

Il n'y a qu'un mois que je suis à son service; depuis ce temps je l'ai toujours suivi sans m'informer ni de son nom, ni de sa naissance. Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il paroît fort riche. Il ne m'a laissé manquer de rien pendant notre voyage, & je ne me mets pas en peine du reste.

L I S E T T E.

Que voulez-vous que je me promette de votre tendresse, puisque vous refusez de confier à ma discrétion une semblable bagatelle? Je n'en agirois pas ainsi avec vous, je ne pourrois rien vous refuser. Par exemple, voilà une jolie tabatiere...

C H R I S T O P H E.

Eh bien...

L I S E T T E.

Vous n'auriez qu'à m'en prier un peu, & je vous dirois de qui elle me vient...

C H R I S T O P H E.

J'aimerois mieux savoir à qui elle ira.

L I S E T T E.

Je ne suis pas encore décidée là-dessus. Cependant, si vous ne l'avez pas, ne vous en prenez qu'à vous-même. Certainement, je ne laisserois pas votre sincérité sans récompense.

C H R I S T O P H E.

Dites, mon bavardage. Mais sur mon honneur, si je suis discret cette fois-ci, je le suis par nécessité. Si j'avois des

Secrets , pourrois-je trouver une plus belle occasion de m'en défaire ?

L I S E T T E.

Adieu. Je ne donnerai pas plus longtemps assaut à votre vertu. Je souhaite seulement , qu'elle vous fasse trouver bientôt une belle tabatiere & une maîtresse , comme elle vient de vous faire perdre l'une & l'autre.

(Elle veut sortir)

C H R I S T O P H E.

Où allez-vous, Mademoiselle, où allez-vous ? Un moment... *(à part)* Il faut bien mentir.

L I S E T T E.

Eh bien, ferez-vous plus traitable ? Mais... je vois qu'il vous en coûte... Non, non, je ne veux rien savoir...

C H R I S T O P H E.

Vous saurez tout... vous saurez tout... Ecoutez... Mon maître est... est un bon Gentilhomme. Il vient... nous venons ensemble de... de Hollande... Il a été obligé... pour certaine affaire... pour

280 L E S J U I F S ;

une bagatelle... pour un meurtre... de
prendre la fuite... &...

L I S E T T E.

Pour un meurtre ?

C H R I S T O P H E.

Oui... mais un meurtre honorable...
un-duel.

L I S E T T E.

Et vous ?

C H R I S T O P H E.

Moi ? Je suis en fuite avec lui... Le
mort... je veux dire les parens du mort...
nous ont fait poursuivre... & c'est à cause
de cette poursuite... Il vous est aisé à
présent de deviner le reste... Que diantre
aussi voulez-vous qu'on fasse ? Un jeune
étourdi vient nous insulter, mon maître
lui passe son épée au travers du corps,
cela ne se pouvoit pas autrement... Si
quelqu'un m'insulte, je lui en fais autant...
ou bien je lui plante un soufflet. Un
homme de cœur ne se laisse pas insulter
impunément.

L I S E T T E.

Je vous approuve. J'aime les gens braves. Je suis un peu pointilleuse aussi de mon naturel. Mais voici votre maître. Diroit-on à son air qu'il est si emporté, si cruel?

C H R I S T O P H E.

Evitons sa présence , il pourroit lire dans mes yeux , que je l'ai trahi.

L I S E T T E.

Soit.

C H R I S T O P H E.

Et la tabatiere?

L I S E T T E.

Allons toujours. (*à part*) Il faut , avant de donner la tabatiere , que je sache ce que Monsieur le Baron fera pour moi.



SCENE XV.

LE VOYAGEUR.

JE ne trouve pas ma tabatiere... Je soupçonnerois presque Monsieur l'Intendant... Mais je peux l'avoir égarée... Il ne faut pas légèrement... Cependant il m'a ferré de si près... il a porté sa main à ma montre... je l'ai pris sur le fait... Ne pourroit-il pas avoir porté aussi la main à ma tabatiere sans que je m'en fusse apperçu?

SCENE XVI.

LE VOYAGEUR, MARTIN.

MARTIN.

OUF! (*Il veut s'en retourner sur ses pas quand il apperçoit le Voyageur*)

LE VOYAGEUR.

Approchez, mon ami, approchez.

(*à part*) Il a l'air aussi embarrassé que s'il devinoit ce que je pense... Approchez-donc!

MARTIN (*affectant une contenance fiere*)

Oh! Je n'ai pas le temps ; j'ai autre chose à faire que de causer avec vous. Je ne suis pas d'humeur d'entendre pour la dixieme fois le récit de vos faits héroïques. Allez les raconter à ceux qui ne les savent pas encore.

L E V O Y A G E U R.

Q'entends-je ? L'intendant tantôt étoit simple & poli : maintenant il est insolent & grossier. Quel est donc votre véritable masque, mon ami ?

MARTIN.

Apprenez que je n'ai point de masque. Je ne veux plus disputer avec vous... Autrement... (*Il veut s'en aller*)

L E V O Y A G E U R.

(*A part*) Son insolence confirme mes soupçons... (*Haut*) Non, non, arrêtez

284 L E S J U I F S,

un moment , j'ai quelque chose à vous dire.

M A R T I N.

Et moi je n'ai rien à entendre.

L E V O Y A G E U R.

(*A part*) Risquerai-je de lui dire...
Mais si je lui faisois une injustice.....
(*Haut*) Mon ami, n'auriez-vous pas par
hasard trouvé ma tabatiere?

M A R T I N.

Que voulez-vous dire avec votre tabatiere? .. Si on vous l'a volée, est-ce ma faute? Pour qui me prenez-vous? Pour un voleur?

L E V O Y A G E U R.

Et qui vous parle de vol? Vous vous trahissez vous-même.

M A R T I N.

Je me trahis moi-même? Ainsi donc vous croyez que j'ai votre tabatiere? Savez-vous, Monsieur, ce que c'est que d'accuser un honnête homme, le savez-vous?

L E V O Y A G E U R.

Pourquoi vous récrier si fort ? Je ne vous ai encore accusé de rien ; c'est vous qui êtes votre propre accusateur. Mais quand je vous accuserois en effet, aurois-je si grand tort ? Ne vous ai-je pas surpris dans le moment où vous alliez me dérober ma montre ?

M A R T I N.

C'étoit une plaisanterie, &... mais je vois bien que vous ne l'entendez pas, (*à part*) Cette chienne de Lisette auroit-elle fait voir la tabatiere ?

L E V O Y A G E U R.

J'entends si bien la plaisanterie, Monsieur Martin, que je crois que l'histoire de ma tabatiere n'est qu'un badinage ; mais prenez garde de le pousser trop loin : cela pourroit devenir sérieux. Ménagez votre réputation. Je peux croire que tout ceci est fort innocent, mais les autres...

M A R T I N.

Oh ! les autres se seroient lassés depuis

long-temps d'entendre de pareils propos. Mais si vous pensez que j'ai votre tabatiere, tenez, voyez mes poches... visitez-moi...

L E V O Y A G E U R.

Je ne suis pas dans l'usage de fouiller personne. Au reste...

M A R T I N.

Eh bien, pour que vous soyez convaincu de mon innocence, je vais les retourner moi-même... Examinez....
(à part) Il faudroit que le diable s'en mêlât pour qu'elle en sortît.

L E V O Y A G E U R.

Ne vous donnez pas tant de peine.

M A R T I N.

Non, non, je veux vous convaincre, je veux que vous voyiez de vos propres yeux. (*Il retourne ses poches*) Y a-t-il là une tabatiere? C'est de la mie de pain... Là, il n'y a rien non plus... qu'un almanach... je le garde à cause des vers qui y sont... ils sont plaisans... Voilà deux poches retournées... venons

à la troisième. (*En la retournant il fait tomber deux grandes barbes*) Que diantre est ceci ? (*Il veut ramasser promptement les barbes , mais le Voyageur le prévient*)

L E V O Y A G E U R.

Qu'est-ce que cela signifie ?

M A R T I N (*à part*)

Je croyois avoir ferré ces vilaines barbes depuis long-temps.

L E V O Y A G E U R.

C'est une barbe, je crois ! (*Il l'applique à son menton*) Monsieur Martin, trouvez-vous que je ressemble à un Juif avec cette barbe ?

M A R T I N.

Donnez , donnez. N'allez-vous pas encore avoir de nouvelles idées ? Je m'en fers quelquefois pour faire peur à mon petit garçon ; voilà à quoi elle est destinée.

L E V O Y A G E U R.

Vous me la laisserez, s'il vous plaît.

Je veux m'en servir aussi pour faire peur à quelqu'un.

M A R T I N .

Point de plaisanterie : il faut me la rendre. (*Il veut la lui arracher des mains*)

L E V O Y A G E U R .

Alte-là , Monsieur Martin ; sinon...

M A R T I N (*à part*)

Ma foi , je n'ai qu'à songer à faire mon paquet... (*haut*) On diroit que vous n'êtes venu ici que pour mon malheur... Mais je suis un honnête homme... Je ne crains qu'il que ce soit... Quoi qu'il arrive , je peux faire serment & prouver que je n'ai jamais fait un mauvais usage de cette barbe... (*Il s'en va*)

S C E N E X V I I .

L E V O Y A G E U R .

CET homme me fait naître de terribles soupçons contre lui... Ne seroit-il pas un de ces voleurs déguisés... Mais
usons

usons de circonspection dans une circonstance aussi délicate...

SCÈNE XVIII.

LE VOYAGEUR, LE BARON.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes-vous apperçu qu'hier j'en suis venu aux mains avec un de vos voleurs, & que je lui ai arraché la barbe ?
(*Il lui montre la barbe*)

LE BARON.

Que voulez-vous dire par-là, Monsieur?.. Mais pourquoi nous avez-vous quittés si promptement dans le jardin?

LE VOYAGEUR.

Mon intention étoit de vous rejoindre à l'instant. Je vous avois quitté, pour venir chercher ma tabatiere que je croyois avoir laissée quelque part ici.

LE BARON.

Je serois au désespoir, que vous perdissiez quelque chose chez moi.

Théat. Allem. de Junker. T. I. N

LE VOYAGEUR.

La perte ne seroit pas considérable...
Mais regardez donc cette respectable
barbe?

LE BARON.

Vous me l'avez déjà montrée ; à
quelle intention?

LE VOYAGEUR.

Je vais vous le dire. Je crois... mais
non, je craindrois que mes conjectures...

LE BARON.

Vos conjectures? Expliquez-vous!

LE VOYAGEUR.

Je me reproche d'en avoir peut-être
trop dit... Je pourrois me tromper...

LE BARON.

Vous m'allarmez...

LE VOYAGEUR.

Quelle opinion avez-vous de votre
Intendant?

LE BARON.

Ne détournons pas la conversation...
Je vous conjure, par le service que vous

m'avez rendu, de me communiquer ce que vous hésitez de me dire...

L E V O Y A G E U R.

La réponse que vous ferez à ma question, pourra seule me déterminer à vous parler ouvertement.

L E B A R O N.

Ce que je pense de mon Intendant?.. Mais je crois que c'est un fort honnête homme.

L E V O Y A G E U R.

Oubliez donc ce que je voulois vous dire..

L E B A R O N.

Une barbe... des conjectures... l'Intendant... Comment concilier toutcela?.. Mes prières ne pourroient-elles rien sur vous? Vous pourriez vous être trompé; mais supposez qu'en effet vous vous soyiez trompé, que risquez-vous avec un ami?

L E V O Y A G E U R.

Vous me déterminez. Je vous dirai donc, que votre Intendant a laissé tomber cette barbe de sa poche; qu'il en

avoit encore une autre qu'il a ramassée promptement ; que ses propos & son embarras décéloient un homme qui craint qu'on ne pense de lui autant de mal qu'il en fait petit-être ; & que d'ailleurs je l'ai attrapé sur un fait peu honnête , & au moins fort suspect.

L E B A R O N .

Ce que vous me dites-là , est comme un trait de lumiere. Vous dessillez mes yeux. Je crains bien... que vous ne vous foyez pas trompé ! Et vous hésitiez à me communiquer une chose de cette nature ?.. Je vais de ce pas faire tout mon possible, pour découvrir la vérité. Juste Ciel ! Aurois-je mon assassin dans ma propre maison ?

L E V O Y A G E U R .

Je vous prie de ne me savoir aucun mauvais gré, si mes conjectures se trouvent fausses. Songez que vous me les avez arrachées , & que sans vos prieres j'aurais gardé le silence,

L E B A R O N.

Vraies ou fausses, je vous en aurai toujours la plus grande obligation.

S C E N E X I X.

L E V O Y A G E U R , & *ensuite*
C H R I S T O P H E .

L E V O Y A G E U R .

JE crains qu'il ne prenne un parti violent contre lui... Quelque fondés que soient mes soupçons contre cet homme, il pourroit cependant n'être pas coupable... Je suis très-embarrassé... En effet, ce n'est pas un petit reproche à se faire, que celui d'avoir rendu des domestiques suspects à leur maître. Quand même il les trouveroit innocens, il a peine à leur rendre sa confiance... Plus j'y pense, & plus je sens que je devois me taire... On pourra croire peut-être, qu'un vil intérêt ou la vengeance m'ont fait agir... Je suis au désespoir de ce

N iij

294 L E S J U I F S ,

que j'ai fait , & je donnerois tout au monde pour empêcher au moins, qu'on en vînt à des informations...

CHRISTOPHE arrive en éclatant de rire.

Ah , ah , ah ! Savez-vous qui vous êtes, Monsieur ?

L E V O Y A G E U R .

Je sais que vous êtes un extravagant. A propos de quoi me faites vous cette question ?

C H R I S T O P H E .

Bon ! Si vous ne le sâvez pas , je vous le dirai donc. Vous êtes Gentilhomme ; vous venez de Hollande ; vous vous y êtes battu en duel ; vous avez eu le bonheur d'y tuer un jeune étourdi. Les amis du défunt vous ont poursuivî chaudement ; vous avez été obligé de prendre la fuite , & moi j'ai l'honneur de vous accompagner dans votre fuite.

L E V O Y A G E U R .

Rêvez-vous , ou êtes-vous yvre ?

C H R I S T O P H E.

Ni l'un ni l'autre. Ce que je viens de dire seroit trop sensé pour l'ivresse, & trop fou pour un rêve.

L E V O Y A G E U R.

Qui vous a donc voulu faire accroire ces extravagances ?

C H R I S T O P H E.

On ne me fait rien accroire, Monsieur. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé ? Et dans le peu de temps qu'on m'a laissé pour mentir, ne trouvez-vous pas que je m'en suis bien tiré ? Vous voilà désormais à l'abri de toute curiosité. Votre état est connu.

L E V O Y A G E U R.

Mais que prétendez-vous que je tire de tout cela ?

C H R I S T O P H E.

Rien que ce qu'il vous plaira, & vous me laisserez le reste. Ecoutez comme la chose est arrivée. On m'a fait des questions sur votre nom, votre patrie, votre naissance, vos emplois ; j'ai eu

bientôt dit ce que j'en savois, c'est-à-dire que je n'en savois rien. Vous sentez bien qu'une pareille réponse n'a pas été fort satisfaisante : on est revenu à la charge ; j'ai gardé le secret, parce que je n'en avois point à révéler. Mais enfin un présent qu'on m'a offert, m'a forcé à dire ce que je ne savois pas ; j'ai pris le parti de mentir.

L E V O Y A G E U R .

Je suis en bonnes mains, à ce que je vois.

C H R I S T O P H E .

Aurois-je par hasard dit la vérité ?

L E V O Y A G E U R .

Lâche menteur ! Vous me mettez dans un embarras, dont...

C H R I S T O P H E .

Dont vous vous tirerez dès que vous jugerez à propos de me qualifier en public du nom honorable que vous venez de me donner.

L E V O Y A G E U R.

Mais ne ferois-je pas obligé alors de me découvrir ?

C H R I S T O P H E.

Tant mieux ! Je vous connoîtrois au moins... Je vous prends vous-même pour juge. Pouvois-je en bonne conscience refuser de faire un mensonge qui m'a valu cette belle tabatiere. (*Il lui montre la tabatiere*) Peut-on se mettre en ses meubles à meilleur marché ?

L E V O Y A G E U R.

Voyons. Quelle est ma surprise !...

C H R I S T O P H E.

Je me doutois bien que vous seriez étonné. Ne mentiriez-vous pas vous-même à ce prix ?

L E V O Y A G E U R.

C'est donc vous qui me l'aviez prise ?

C H R I S T O P H E.

Comment ? Quoi ?

L E V O Y A G E U R.

Ce n'est pas tant votre infidélité qui me fâche, que le soupçon qu'elle m'a

N y

fait concevoir contre un honnête homme. Et vous avez encore l'audace de me soutenir que c'est un présent?.. La façon dont vous l'auriez obtenu, seroit aussi infâme que le vol... Allez ! Ne paroissez jamais devant moi !

C H R I S T O P H E .

Je ne vous comprends pas, Monsieur. Quoi, vous voulez que cette tabatiere soit à vous ? & que je vous l'aie volée ? Si cela étoit, il faudroit que je fusse ou bien impudent ou bien bête, pour venir vous la montrer !.. Mais voici Lisette fort à propos !.. Arrivez, Mademoiselle, arrivez, & venez m'aider à faire sortir mon maître de son erreur.



S C E N E X X.

L I S E T T E , L E V O Y A G E U R ,
C H R I S T O P H E .

L I S E T T E .

A H ! Monsieur , quel trouble vous mettez chez nous ! Que vous a donc fait notre pauvre Intendant ? Toute la maison est soulevée contre lui. On parle de barbes , de tabatieres , de brigandage. L'Intendant pleure , & jure qu'il est innocent , & que vous l'accusez injustement. Monsieur est dans la plus grande colere ; il vient d'envoyer chercher le Juge & les Echevins , pour le faire mettre aux fers. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

C H R I S T O P H E .

Tout cela n'est encore rien, Mademoiselle , en comparaison de ce que mon maître imagine contre moi . . .

L E V O Y A G E U R .

Je reconnois , ma chere Lisette , que

N v j

j'ai été trop vite ; l'Intendant n'est pas coupable , & c'est mon fripon de valet qui me cause le déplaisir mortel que j'éprouve. C'est lui qui m'avoit subtilisé la tabatiere qui m'avoit fait avoir des soupçons sur Martin : & la barbe qu'il a laissé tomber , pourroit n'être en effet qu'un jeu d'enfant , comme il l'a dit. Je vais tout réparer , avouer mon erreur , & faire tout ce qui dépendra de moi , pour...

C H R I S T O P H E .

Non , non , Monsieur , restez ; il faut auparavant que vous me donniez satisfaction à moi-même. Parlez , Lisette ; instruisez Monsieur de la chose. Je voudrois que vous fussiez pendue avec votre maudite tabatiere ! Aviez-vous intention de me faire passer pour un voleur ? N'est-ce pas vous qui me l'avez donnée ?

L I S E T T E .

Sans doute ; & je compte bien qu'elle vous restera.

L E V O Y A G E U R.

Vous la lui avez donnée en effet ?
Mais cette tabatiere est à moi.

L I S E T T E.

A vous, Monsieur ? Je ne le savois
pas.

L E V O Y A G E U R.

Vous l'aviez donc trouvée ? Et ma
négligence est la cause de tous ces trou-
bles?.. Je vous ai fait tort, mon cher
Christophe, & je vous prie de me le
pardonner. Je rougis de ma précipi-
tation.

L I S E T T E, *à part.*

Je commence à voir clair, & je doute
qu'il se soit trompé.

L E V O Y A G E U R.

Allons, venez...



SCENE XXII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
ANGÉLIQUE.

L I S B E T T E.

ET pourquoi ne feroit-ce pas vrai?

L E B A R O N.

Viens, ma fille, viens, joins ta prière à la mienne. Obtiens de mon libérateur qu'il veuille accepter ta main & tous mes biens. Ma reconnoissance ne peut rien lui offrir de plus précieux que toi, qui m'es aussi chère que lui. Ne vous étonnez pas de ma proposition, Monsieur. Votre domestique nous a appris qui vous êtes. Ne m'enviez pas le plaisir d'être reconnoissant envers vous. Mes biens égalent ma condition, & ma condition est égale à la vôtre. Vous serez à couvert ici des poursuites de vos ennemis, & vous y vivrez avec des amis qui vous adoreront..... Vous ne me

répondez pas ? Comment dois-je interpréter votre silence ?

A N G É L I Q U E .

Ne soyez pas en peine de moi , Monsieur ; je vous promets que j'obéirai avec plaisir à mon papa.

L E V O Y A G E U R .

Votre générosité me confond. La grandeur de la récompense que vous m'offrez , me fait sentir combien le petit service que je vous ai rendu , est au dessous d'elle. Mais il faut vous tirer d'erreur : mon valet vous en a imposé , & je . . .

L E B A R O N .

Plût à Dieu , que vous ne fussiez pas même ce qu'il dit que vous êtes ! Plût au Ciel , que votre condition fût en effet au-dessous de la mienne. La récompense que je vous offre en deviendrait plus digne de vous & de moi ; elle seroit le prix de la vertu.

L E V O Y A G E U R .

La noblesse de vos procédés me pénètre d'attendrissement & de respect. Si je

306 L E S J U I F S ;

n'accepte pas vos offres , n'en accusez que
la fatalité. . . Je suis. . .

 L E B A R O N.

Marié ?

 L E V O Y A G E U R.

Non.

 L E B A R O N.

Eh bien. . .

 L E V O Y A G E U R.

Je suis Juif.

 L E B A R O N.

Juste Ciel !

 C H R I S T O P H E.

Juif ?

 L I S E T T E.

Juif ?

 A N G É L I Q U E.

Eh bien , qu'est-ce que cela fait ?

 L I S E T T E.

Chut , Mademoiselle , chut , je vous
dirai tantôt ce que cela fait.

 L E B A R O N.

- Il est donc des cas où le Ciel même
nous empêche d'être reconnoissant !

L E V O Y A G E U R.

Vous l'avez assez été , puisque vous avez eu le désir de l'être.

L E B A R O N.

Je ferai donc au moins ce que le destin me permet de faire. Acceptez mon bien, j'aime mieux être pauvre & reconnoissant, que riche & ingrat.

L E V O Y A G E U R.

Votre offre m'est inutile : le Dieu de mes peres m'a donné au delà de mes vœux. Je ne vous demande pour toute reconnoissance que de juger désormais mes semblables avec plus d'indulgence. Je ne me suis pas caché à vous comme ayant honte de ce que je suis. Non ; mais je vous voyois tant d'averfion pour les Juifs, que j'ai craint de m'exposer à perdre votre amitié en vous avouant que j'en étois un.

L E B A R O N.

Je rougis de mon injustice.

C H R I S T O P H E.

Je reviens à peine de mon étonnement. Quoi , vous êtes Juif , & vous avez osé

prendre à votre service un honnête Chrétien? C'est vous qui devriez me servir. Savez-vous, Monsieur, que vous avez fait, en ma personne, un outrage à toute la Chrétienté?

L E V O Y A G E U R .

J'aurois tort d'exiger de vous plus de raison que de vos semblables. Je ne vous rappellerai pas la situation déplorable d'où je vous ai tiré à Hambourg; je ne vous forcerai pas non plus de rester plus longtemps avec moi; mais comme je suis assez content de vos services, & que d'ailleurs j'ai eu tantôt le malheur de vous soupçonner injustement, je vous prie d'accepter ce qui occasionna mon injustice, (*il lui donne la tabatiere*) Je vous destine encore une autre récompense plus considérable. Vous êtes le maître de me demander vos gages quand vous voudrez, & d'aller où bon vous semblera.

C H R I S T O P H E .

Non, ma foi, je ne vous quitterai pas. Il y a pourtant des Juifs qui ne sont pas

Juifs. Vous êtes un homme respectable. Touchez-là, je demeure avec vous. Un Chrétien m'auroit donné des coups au lieu de tabatière.

L E B A R O N.

Tout ce que je vois de vous me ravit. Venez m'aider à prendre des mesures pour enfermer les coupables. Sauvons-les en les mettant dans l'impuissance de faire du mal. Oh ! que les Juifs seroient estimables si tous vous ressembloient !

L E V O Y A G E U R,

Que tous les Chrétiens n'ont-ils vos qualités !

SCENE XXIII.

L I S E T T E, C H R I S T O P H E,

L I S E T T E,

A I N S I, mon ami, vous m'aviez fait tantôt un mensonge ?

C H R I S T O P H E.

Oui, & cela pour deux raisons. Pre-

mierement, parce que je ne savois pas la vérité; en second lieu, pour avoir la tabatière.

L I S E T T E.

Si on examinoit la chose de bien près, on vous reconnoitroit peut-être pour Juif aussi !

C H R I S T O P H E.

Ce feroit être trop curieux pour une Elle. Allons, partons.

(Il lui donne la main)

F I N.